Nouvelles historiques

Jacques Thuillier (dans les locaux de l'Institut)

Ipl
2 11

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 119

OXFORD
1992

Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVELLES

HISTORIQUES

Par M. D'ARNAUD.

TOME PREMIER.

TROISIÈME NOUVELLE.

LE SIRE DE CRÉQUI.

A PARIS,
Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françaiſe.

M. DCC. LXXVI.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

Digitized by Google

CATALOGUE *des Œuvres de M.* D'ARNAUD, in-8°, *& enrichies d'eſtampes des meilleurs maîtres, qui ſe vendent en volumes, ou ſéparément.*

THÉATRE.

COMMINGE, Drame.
EUPHÉMIE, Drame.
FAYEL, Tragédie. L'Édition manquant, on en donnera inceſſamment une nouvelle.
MÉRINVAL, Drame.

ÉPREUVES DU SENTIMENT.

Tome Premier, contenant :

FANNY.
LUCIE & MÉLANIE.
CLARY.
JULIE.
NANCY.
BATILDE.

Tome Second.

ANNE BELL.
SÉLICOURT.
SIDNEY & VOLSAN.
ADELSON & SALVINI.
SARGINES.

Tome Troiſième.

ZÉNOTHÉMIS.
BAZILE.
LOREZZO.
LIEBMAN.
ROSALIE.

Tome Quatrième.

ERMANCE.
DALMANZI.
PAULINE & SUZETTE ſous preſſe.

Les deux ANECDOTES qui reſteront à publier pour compléter ce TOME QUATRIEME, paraîtront inceſſamment.

On débite actuellement le quatrième volume de L'ÉDITION *in*-12, des ÉPREUVES DU SENTIMENT.

NOUVELLES HISTORIQUES.

TOME PREMIER, contenant :

SALISBURY.
VARBECK.
LE SIRE DE CRÉQUI.

Chaque Volume des NOUVELLES HISTORIQUES ſera compoſé de trois NOUVELLES ; celle qui commence le ſecond Volume paraitra dans peu.

Le Privilège ſe trouve à la tête du premier volume des EPREUVES DU SENTIMENT

☞ Les Relieurs doivent ſupprimer cette feuille, lorſqu'on réunit les cinq ANECDOTES enſemble. Ils la ſupprimeront de même quand ils relieront les trois NOUVELLES en un Volume.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins.

Digitized by Google

LE
SIRE DE CRÉQUI.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

La Mort de Virginie

LE SIRE DE CRÉQUI.

IL eſt de ces fortes ſecouſſes qu'un ſiècle reçoit, & qu'il communique à celui qui le remplace : les croiſades ſont aſſurément une des plus

Les croiſades, &c. Elles ont trouvé des panégyriſtes ardents, & des cenſeurs auſſi emportés. Il eſt dans la nature des entrepriſes qui ſortent du cercle des opérations ordinaires que la ſomme des abus équivale preſque toujours à celle

grandes révolutions de l'eſprit humain ; nulle claſſe de citoyens ne fut éxempte de cette eſpèce d'é-

---

des avantages ; on ne ſçauroit nier que cette eſpèce de convulſion dont les trois quarts de l'Europe furent agités, n'ait produit une foule d'inconvénients ; mais à prendre la balance d'une main ſage, les biens réſultés de ces guerres de religion n'auront pas moins de poids que les maux qu'on peut leur reprocher ; les croiſades ont changé les reſſorts de notre légiſlation, fait une monarchie aſſiſe ſur des fondements inébranlables, d'une vaſte république livrée inceſſamment aux orages du gouvernement féodal, rendu, en un mot, le peuple libre, & jouiſſant du fruit de ſes travaux ; elles ont reſſerré dans de juſtes bornes l'indépendance effrénée d'un amas de tyrans ſubalternes, qui traitoient les hommes comme des bêtes de ſomme, & les faiſoient ſervir d'inſtruments à leurs barbaries extravagantes. Qu'on jette les yeux ſur les deſcendants de Hugues-Capet juſqu'à S. Louis, & l'on verra la France, ainſi que nous avons vû la Pologne, la proie de furieux, auxquels la faibleſſe des Carlovingiens avoit fourni des armes, & des victimes pour les égorger. Quand nous ne ſerions redevables aux croiſades que de cet amour de l'honneur, une des émanations de la chevalerie, & qui forme la baſe du caractère national, nous devrions être plus circonſpects dans nos déclamations critiques ; nous tâcherions ſurtout de nous tranſporter dans un ſiècle où la métaphyſique n'avoit pas tué les images, & où l'on ſe contentoit de ſentir fortement. Ce n'eſt point le *raiſonner* qui

pidémie ; l'enthouſiaſme avoit gagné, comme un feu dévorant, les trois quarts de l'Europe chrétienne, & l'incendie n'étoit pas facile à éteindre : tout ſembloit concourir à lui procurer de nouveaux aliments ; une dévotion fervente, mêlée à un excès de courage aveugle, qui alloit juſqu'au fanatiſme, le beſoin de promener des deſirs vagues & inquiets, maladie attachée à notre nature, & ſur tout à la nature françaiſe, l'eſpérance de ſaiſir le bonheur fugitif, autre mal qui afflige l'humanité, la curioſité irritée par le ſpectacle de climats différents des nôtres,

---

produit les héros ; on ne ceſſera de le rédire : étendons le nombre des ſignes, au lieu de chercher à le diminuer. Quel reſſort plus puiſſant ſur un être quelconque, que l'ardeur de venger ſa religion ! Que les princes chrétiens euſſent banni l'intérêt perſonnel, & ſe fuſſent remplis de ce grand objet : ils ſeroient encore les maîtres de tous ces pays abandonnés à des Scythes farouches ; l'empire Grec ſubſiſteroit dans tout ſon éclat ; Mahomet n'eût pas détruit le ſiège de la littérature ; on parleroit encore la plus belle langue qui ſoit au monde, & les croiſades ſeroient regardées aujourd'hui comme l'entrepriſe à la fois la plus ſage & la plus brillante. C'eſt ainſi que l'événement donne le change aux idées ! on veut abſolument juger des cauſes par les effets. Seroit-on fondé à décrier une ſource, parce que du poiſon auroit infecté le ruiſſeau qui en découleroit ?

un air de merveilleux répandu ſur l'entrepriſe, l'image enfin la plus impoſante, qui repréſentoit la délivrance du tombeau du ſuprême Auteur de notre religion, ces objets réunis avoient dû néceſſairement produire dans les eſprits & dans les cœurs une fermentation que ne pouvoient calmer le tems ni la malheureuſe expérience. Il n'eſt donc pas étonnant que cette flamme nourrie ſous la cendre, ſe réveillât avec plus de vigueur, & qu'elle allumât un nouveau deſir de reporter nos drapeaux dans la Paleſtine.

Louis VII, ſurnommé le *Jeune*, avoit à ſatisfaire à la fois & ſes remords, & cette ſorte de paſſion

---

Du tombeau, &c. Le Taſſe, en homme de génie, a rendu cette image ſublime en un ſeul vers.

» Che 'l gran ſepolcro liberò di Criſto.

Et ſes remords. Nous avons des hiſtoriens qui ont paſſé légèrement ſur cette horrible action, le fruit d'un emportement aveugle de Louis VII ; plus de treize cent perſonnes furent conſumées par les flammes dans l'égliſe principale de Vitry ; & des écrivains qui ſe piquent d'avoir des lumières, ont été étonnés que ce monarque éprouvât des remords auſſi violents : il ne pouvoit ſe ſoumettre à une réparation aſſez éclatante ; ſon deſir extrême d'expier ſon crime, car c'en eſt un des plus atroces, prouve qu'il eſt des rois meilleurs que les courtiſans & les beaux-eſprits.

chevalereſque qu'on peut appeller la paſſion de ſon ſiècle, & que notre nobleſſe partageoit vivement avec ſon maître. Les envoyés d'Antioche & de Jéruſalem étoient venus exciter par des peintures touchantes cette eſpèce de tranſport unanime qui ne demandoit que l'occaſion d'éclater. La ſeconde priſe d'Edeſſe, rentrée ſous le pouvoir de Noradin, rempliſſoit d'une juſte conſternation les Chrétiens d'Orient ; ils imploroient de prompts ſecours ; tous les fruits des premières guerres dans la Paleſtine, alloient être perdus ſans reſſource : Louis, en qualité de roi de France, & d'après ſon cœur généreux, brûloit d'embraſſer la cauſe de ces infortunés : il crut cependant que la dignité du ſouverain devoit commander à la fougue du héros, & qu'avant d'écouter une valeur impatiente de ſe ſignaler, il falloit rechercher des lumières & des conſeils : il ſçut donc cacher ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, & convoqua pour les fêtes de Noël de l'année 1144, une nombreuſe aſſemblée des principaux de ſon royaume.

La nouvelle en fut bientôt répandue ; il n'y eût point de chevalier banneret qui ne fût jaloux d'aſſiſter à cette brillante convocation. Raoul ſire de Créqui étoit l'un des plus diſtingués après les grands vaſ-

ſaux ; il avoit paſſé ſes premières années à la cour, élevé, en quelque ſorte, avec Louis qui l'honoroit de ſon amitié ; depuis quelque tems, il vivoit dans ſes terres, ſituées vers le Boulonnois, aux confins de la Flandres ; ce jeune ſeigneur venoit d'épouſer une riche héritière de Bretagne, & de la plus haute nobleſſe ; ces avantages étoient encore inférieurs aux autres bienfaits dont la nature avoit comblé Adèle : ſa ſenſibilité égaloit ſes charmes ; elle aimoit ſon mari autant qu'elle en étoit aimée, & ces deux époux ſe promettoient d'être toujours amants.

Le père de Raoul, Gérard, terminoit une des carrières les plus glorieuſes ; *frère d'armes* du célèbre Godefroi, il s'étoit ſignalé, à la première croiſade, par des exploits dont l'Aſie s'entretenoit encore. Ce digne vieillard ne pardonnoit point au tems d'étendre des rides ſur ſon front, quand il ſentoit ſon cœur plus enflammé que jamais pour ſon roi, ſa patrie & ſon Dieu. Pluſieurs enfants aſſuroient l'honneur de ſa maiſon : mais Raoul étoit l'objet de ſes préférences : il le regardoit comme un autre lui-même ; il revivoit dans ce fils chéri, & s'applaudiſſoit des liens qui uniſſoient un couple auſſi heureux qu'aimable.

Gérard va trouver Raoul : — J'apprends que le roi appelle auprès de lui ſa nobleſſe ; ſans doute que quelque expédition éclatante & digne de la valeur françaiſe ſe prépare. Raoul, le fils de Créqui ſeroit il des derniers à ſe trouver à cette aſſemblée auguſte ? aurois-tu oublié les bontés du monarque ? je t'approuve d'aimer ta femme ; elle mérite ta tendreſſe : mais il faut ſavoir quitter l'amour, quand le devoir commande.

Le ſire de Créqui n'eut pas beſoin que ſon père eût avec lui une ſeconde converſation ; il adoroit Adèle : mais ſon honneur ne lui étoit pas moins cher que ſon épouſe ; jamais gentilhomme n'avoit réuni avec plus d'éclat toutes les qualités qui formoient le caractère du chevalier Français : il ſe ſépare donc de ſa femme, en l'aſſurant qu'il revoleroit promptement dans ſes bras, & ſe hâte avec ſes écuyers de prendre le chemin de Bourges, lieu fixé pour la convocation.

Louis fait un accueil diſtingué au ſire de Créqui. Chevalier, lui dit le monarque, vous venez à propos : j'ai beſoin que de braves gens ſe raſſemblent ſous mes étendards, & je vous regarde comme un des plus zélés vengeurs de la bonne cauſe. Sire,

reprend Raoul, mon épée eſt comme mon cœur; dévouée au meilleur des maîtres, & au plus grand des rois; j'attends vos ordres; & je puis promettre de les remplir avec toute l'ardeur que vous êtes capable d'inſpirer.

Le monarque enfin laiſſe échapper ſon ſecret: il déclare qu'il avoit deſſein de paſſer en Orient, & de délivrer les Chrétiens de l'oppreſſion totale qui les menaçoit; Godefroi, évêque de Langres, appuya la déclaration du ſouverain du diſcours le plus pathétique; il offrit un tableau ſi vif de la ſituation préſente des Fidèles dans la Terre-Sainte, qu'il fit couler des larmes: mais l'effet prodigieux de cette délibération étoit réſervé à une autre aſſemblée qui ſe tint aux fêtes de Pâques de l'année 1145, & qui s'appella *Parlement*: c'eſt pour la première fois, obſerve Vély, que ce nom ſe trouve dans notre hiſtoire; toute la France y accourut; la foule fut ſi abondante, qu'aucun endroit fermé ne put contenir tant de monde; on éleva une eſpèce de tribune en pleine

---

Et au plus grand des rois, &c. Louis VII avoit un excellent cœur & une bravoure admirable; il donna des preuves éclatantes de l'une & l'autre qualité, dans ſon repentir pro-

campagne ; S. Bernard y étoit placé à côté du roi. Son éloquence acheva ce qu'avoit commencé l'évêque de Langres : il ſembla qu'il ſe fût rendu maître de tous les cœurs ; on entend un cri général : *Diex volt*, *Diex volt*, « Dieu le veut, Dieu le veut ! la croix, la croix ! » Louis ſe lève & ſe précipite aux pieds de Bernard, en demandant hautement la croix ; il ſe l'attache lui-même à l'épaule droite ; Créqui eſt le premier à ſuivre l'exemple du roi, & s'écrie avec tranſport : ou vaincre ou mourir. L'enthouſiaſme ſe répand avec rapidité, tel qu'un embraſement qui dévoreroit une vaſte forêt. La reine, Robert, comte de Dreux, frère du roi, les comtes de Flandres, de Nevers, de Tonnerre, de Soiſſons, de Ponthieu, de Blois, Enguerrand de Couci, Hugues de Luſignan, le ſire de Conflans, toute l'aſſemblée, même les prélats, ſont animés d'un ſemblable eſprit. S. Bernard, après

---

fond qui ſuivit le ſac de Vitry, & dans cette intrépidité ſurnaturelle qu'il fit éclater à la bataille perdue contre les Sarraſins. On lui a reproché ſon divorce avec Eléonore de Guyenne ; ſans contredit, le monarque commit une faute énorme de politique : mais l'homme ſenſible ſatisfit à ſon honneur outragé. Que manqua-t-il à Louis pour mériter une place parmi nos plus grands rois ? un autre ſiècle.

avoir jetté un nombre de croix du haut de la tribune, eſt obligé d'en former de ſes habits qu'il met en morceaux ; il lut à haute voix la lettre du pape Eugène III ; la ſeconde croiſade fut enfin arrêtée, & au bout de l'année, le roi devoit ſe mettre en marche à la tête d'une armée de plus de deux cent mille hommes. Le rendez-vous étoit fixé à Metz.

Adèle fut peut être une des premières à être informée du réſultat de cette convocation. Le vieux Gérard l'apprit par la profonde douleur où il trouva plongée ſa belle-fille. A peine l'a-t-elle apperçu : — Ah ! mon père, il faut donc que je renonce à la vie ! je n'ai plus d'époux ! hélas ! les fleurs de l'hymenée ſont encore ſur mon front, & je le perds, je perds Raoul ! — Ma fille, expliquez-vous ... mon fils... — Seigneur, vous ignoreriez la cauſe de ma mort ? Louis prend les armes ... une ſeconde croiſade... — Une ſeconde croiſade !.. ô mon Dieu ! mon roi va embraſſer ta défenſe !.. & voilà, Adèle, le ſujet de ton chagrin ? Depuis quand la fille, la femme d'un chevalier n'a-t-elle pas de généreux ſentiments ? Quoi ! c'eſt Adèle qui s'afflige, quand mon fils vole à la gloire, qu'il ſuit les traces de ſon maître, qu'il venge ſa patrie & ſon Dieu ! c'eſt Adèle qui pleure, quand Raoul

va tremper ſes mains dans le ſang infidèle !.. Où eſt-il ce cher fils, que je le preſſe contre mon cœur ? qu'il eſt heureux ! il va donc voir les rives du Jourdain ! O ciel ! devois-tu permettre qu'une obſcure vieilleſſe enchaînât ici le compagnon de Godefroi ? Ah ! rends-moi, rends-moi ce bras qui a fait mordre la pouſſière à tant d'ennemis de notre ſainte religion. Adèle, cache-moi ces larmes honteuſes ; ſi des pleurs t'échappent, que ce ſoit des pleurs de joie ! mon Dieu ! nous purgerions la terre de cette race réprouvée ! Edeſſe rentreroit ſous le pouvoir des Chrétiens ! Seigneur, s'il ne falloit que la vie de mon fils pour aſſurer la dé-

---

De cette race réprouvée, &c. Qu'on ſonge que c'eſt un croiſé, un vieillard pénétré de ſa religion qui parle, & non un *raiſonneur* du dix-huitiéme ſiécle. Pourquoi Luſignan eſt-il un des plus beaux rôles du théâtre ? parce qu'il eſt dans la vérité, & que le perſonnage effectif ne ſe fût point exprimé autrement. Homère, & bien inférieur à Homère en cette partie, Virgile nous ont laiſſé des exemples immortels de cette vérité de nature ſans laquelle un caractère ne ſçauroit intéreſſer. Aujourd'hui ce ne ſont plus les acteurs d'un drame que nous entendons : c'eſt l'auteur qui l'a compoſé. Auſſi la plupart de nos pièces ſont-elles inſupportables ; c'eſt un menſonge continuel contre le ſentiment, & toute production où l'art ne cache point l'eſprit, ne tarde pas à ennuyer, & peut être décidée ſans appel un mauvais ouvrage.

livrance des ſaints lieux, qu'il me ſoit enlevé ! qu'il me ſoit enlevé ! & que la vérité triomphe ! — Ce vœu, mon père, peut-il ſortir de votre bouche ! qui ! mon mari périr ! — Eh ! n'es-tu pas chrétienne, avant que d'être épouſe ? crois-tu que Raoul me ſoit moins cher qu'à toi ? mais la gloire, mais l'honneur, mais la cauſe même de Dieu, quels objets pour un Français, pour un guerrier, qui eſt mon fils, l'eſpoir, l'honneur de mes cheveux blancs ! Adèle, encore un coup, ne me montre pas cette douleur ... qui m'indigne ; jette les yeux ſur la France : la dernière des femmes, n'en doute point, arme ſans héſiter ſon mari pour une ſi noble entrepriſe ; c'eſt ici qu'il faut étouffer l'amour, la nature, & qu'on ne doit reſſentir d'autre paſſion qu'une ferveur ... l'ame d'un vrai chevalier. Il apperçoit Raoul qui accouroit vers lui, & vers ſon épouſe ; les forces du vieillard ſe raniment ; il précipite ſes pas, & en prodiguant des baiſers & des larmes à la croix qui étoit ſur l'épaule de ſon fils : — Je te revois donc, mon cher fils, décoré de la marque la plus brillante dont puiſſe s'honorer un Créqui ! laiſſe mes pleurs, les reſtes de mon ame s'attacher ſur cette divine croix, empreinte reſpectable & ſi chère à mon ſouvenir !.. Raoul ! je l'ai portée comme toi !

Cependant Adèle, à l'aſpect de ce ſigne des croiſés, étoit tombée évanouie entre les bras de ſes femmes ; ſon mari étoit auprès d'elle ; il la rappelloit au jour ; elle reprend l'uſage des ſens, & pouſſant un cri d'effroi : — Raoul, qu'ai-je vû ? cette croix m'apprend tout ce que j'ai à redouter : — Tu m'aimes, Adèle, & ma gloire ne te touche pas ! — Tu me parles de gloire : ah ! Raoul, Raoul, je ne ſens que mon amour, les peines, les peines ſi déchirantes attachées à l'abſence, les allarmes continuelles qui bouleverſeront mon ame ! Connais-tu tous nos malheurs ? ſçais-tu que je porte dans mon ſein un fruit précieux de cette tendreſſe qui m'unira toujours à toi ? & c'eſt dans cette ſituation que tu m'abandonnes ! Raoul ! cruel & cher époux ! ah ! tu n'aimes pas comme Adèle ! les premiers regards de ton enfant ne s'ouvriront donc point ſur ſon père ! il ne lui tendra point ſes bras careſſants ! peut-être ... ô quelle horrible image ! il ne te verra jamais ! ſa mère ne te ſurvivra pas ! il reſtera orphelin !.. — Adèle, c'eſt pour Dieu que nous allons combattre : nous obtiendrons la victoire ; tu me reverras couvert des plus beaux lauriers ; quel plaiſir je gouterai à les dépoſer à tes genoux ! j'en ſerai plus digne de ta tendreſſe, plus cher à cet enfant

auquel j'offrirai des exemples glorieux à ſuivre ; oſerois-tu m'aimer, ſi je démentois l'éclat attaché à mon nom ? n'es-tu pas la femme d'un chevalier ? Adèle, cache cette triſteſſe qui me déſeſpère, ſans pouvoir l'emporter ſur le devoir ; crois-moi, le guerrier ajoute aux charmes de l'amant ; tu ſeras la première à m'applaudir de ma fermeté ; que ſurtout mon père ne voye point ta douleur ; ce ſpectacle l'irriteroit contre un amour ... qui me ſuivra au-delà des mers. Raſſure-toi : je ſçaurai ſatisfaire à la fois le chevalier, le chrétien & l'époux.

Gérard ne ceſſoit d'entretenir ſon fils des belles actions qui ſervoient d'époque à l'ancienne croiſade : — Raoul, tu trouveras dans ces lieux le théâtre des merveilles de notre religion, les veſtiges du plus grand des hommes : Godefroi de Bouillon fut mon maître & mon modèle ; Jéruſalem, ſans doute, eſt pleine encore de ſa mémoire. Ne manque pas de viſiter le ſaint tombeau & de l'arroſer de tes larmes. Ce fut moi qui le premier mis l'épée à la main, & me jettai dans les bataillons ennemis à cette fameuſe bataille remportée ſur le ſoudan d'Egypte ; ton père ſauva la vie au vaillant Tancrède ; cette célèbre journée aſſura les conquêtes de nos Chrétiens ;

Chrétiens ; je me la rappelle, comme ſi tant d'années ne s'étoient point écoulées, & qu'hier nous euſſions triomphé ; je ſuis de l'œil nos braves chevaliers qui ſe diſputent de valeur & de zèle ; j'entends les cris des vainqueurs, ceux de ces indignes Sarraſins expirants ſous nos coups ! ô mon Dieu, que ne terminiez-vous ma vie dans ces plaines !.. tu y verras nos trophées, mon fils ! quel honneur t'attend ! heureuſe jeuneſſe ! heureuſe jeuneſſe ! & je ne puis voler ſur tes pas ! ſi l'age du-moins me permettoit de m'y traîner, qu'avant de deſcendre au tombeau, j'euſſe encore la ſatisfaction de rougir mes mains de ce ſang proſcrit ! Louis va porter l'épouvante aux deux mers ; il nous vengera de la perfidie de ces déteſtables Grecs, eux qui auroient dû nous ſervir, & qui

---

J'euſſe encore la ſatisfaction, &c. Qu'on ſonge que ce n'eſt pas moi qui deſire d'immoler les Sarraſins, dont le nom étoit en ces tems, confondu avec celui des Turcs : c'eſt Gérard de Créqui, un vieux chevalier Français du douzième ſiécle.

De la perfidie de ces déteſtables Grecs. Entendons à ce ſujet les hiſtoriens ſi peu philoſophes, ſi livrés aux préjugés aveugles, à la mauvaiſe foi, au menſonge groſſier, à la partialité indigne de tout écrivain : les uns rejettent entierement le blâme ſur les princes d'Occident, qu'ils nous repréſentent comme une

forgent les chaînes flétriſſantes, dont tôt ou tard ils ſeront écraſés.

Cependant le roi, ſelon la coutume de ſes prédéceſſeurs, après pluſieurs actes de piété, étoit allé prendre l'oriflamme à ſaint Denys; il reçut enſuite la bénédiction du pape, ainſi que le manteau & le bourdon de pélerin, & partit pour Metz, où vinrent le joindre ſes deux oncles maternels, le comte de Morienne & le marquis de Montferrat, avec d'excellentes troupes d'Italie.

Le moment étoit arrivé : Raoul de Créqui devoit ſans nul délai ſe rendre auprès du ſouverain; deux de ſes frères, & vingt-ſept écuyers s'étoient

---

horde de brigands affamés de pillage, & voulant déchirer entre eux l'héritage des ſucceſſeurs de Conſtantin; les autres nous peignent ces mêmes Grecs ſous les traits de ſcélérats voués à la trahiſon, à l'empoiſonnement, &c. La vérité eſt que nos croiſés ne connurent point l'art ſi néceſſaire de ménager leurs alliés, qu'ils s'abandonnèrent à une infinité d'imprudences, la ſuite du peu de raiſonnement & de la cupidité brutale qui emporte les âmes peu éclairées. La vérité eſt encore que Manuel, empereur d'Orient, réuniſſoit à quelques bonnes qualités, cette fourberie ſi baſſe, que ſes ſujets appelloient politique, & perſonne aſſurément ne niera que ce malheureux peuple aît été le premier auteur de ſa deſtruction.

rangés ſous ſa bannière ; l'inſtant du départ eſt fixé. Raoul vouloit épargner à ſa femme de trop cruels adieux. Succombant ſous la fatigue de pluſieurs nuits qu'elle avoit paſſées dans les larmes, vaincue par le ſommeil, elle goûtoit un repos agité. Raoul la contemploit, en formant des regrets que lui arrachoit ſon horrible ſituation. Il étoit revenu pluſieurs fois vers elle, & chaque fois il lui avoit donné de légers baiſers mouillés de pleurs : — Chère Adèle ! épouſe adorée ! la gloire & la religion s'offenſeroient-elles de ces larmes ? je te quitte ! je quitte l'innocente créature qui nous doit la vie, & qui bientôt verra le jour ... peut-être ... eſt-ce à un chevalier de concevoir de fâcheux preſſentiments ?.. je ſuis aſſuré de ne point démentir l'éclat de ma race, ma valeur... Attendons tout du ciel : c'eſt en lui ſeul que je mets ma confiance, & après Dieu, c'eſt de mon épée que j'eſpère un retour auſſi noble qu'heureux.

Le jeune chevalier avoit pourtant de la peine à ſe ſéparer ainſi d'Adèle qui auroit une eſpèce de trahiſon à lui reprocher.

Gérard, ſous le harnois du vieux ſoldat, ne portoit pas un cœur auſſi inſenſible qu'il eût voulu le faire accroire, & ſe le perſuader à lui-même. Il avoit

couru embraſſer les pieds d'un crucifix, & en pleurant avec effuſion : — On ne me voit pas, on ne me voit pas ! C'eſt ici, ô mon Dieu, c'eſt devant toi que je puis déployer toute la tendreſſe d'une ame paternelle ; ne me le pardonnerois-tu point ? n'eſt-ce pas toi, Seigneur, qui as fait les pères, qui nous as donné un cœur ?.. oh ! le mien ... le mien eſt déchiré... Seroit-ce pour la dernière fois que ce cher fils ... conſerve-le moi, ſuprême Providence, ſi l'intérêt de ton ſaint nom peut ſe concilier avec mon amour... Que diroient nos chevaliers, s'ils ſurprenoient ces ſecrettes allarmes, que je m'efforce envain de combattre ? Mais, Seigneur, te faut il une victime ? frappe, ô mon Dieu, frappe, que ma mort ſeulement précède la ſienne ! Ce n'eſt pas toi qu'il faut tromper ; je t'ouvre ici mon ame... Je ſuis le père ... le plus tendre & le plus malheureux ! allons .. raſſurons-nous ... cachons ſur-tout ma faibleſſe aux regards de Raoul... Tout digne chevalier ne doit connaître nulle crainte, dès qu'il s'agit de défendre ta cauſe... Affermis mon courage ébranlé, dompte la nature, & qu'il n'y ait que le chrétien zélé qui éclate.

Le vieux banneret apperçoit ſon fils qu'entraî-

noient ſes écuyers. Gérard ſe relève, & s'efforce d'aller à lui : — Viens, Raoul, viens mon fils, recevoir mon embraſſement... Puiſſe ton père te revoir encore ! je touche aux portes du tombeau : mais j'y deſcendrai ſatisfait, ſi j'apprends que tu as marché ſur les pas de tes ancêtres. (Le jeune chevalier preſſoit le ſein paternel, & laiſſoit tomber quelques larmes.) Tu pleures, mon fils ! des regrets échappent à Créqui ! — Ah ! mon père ; je pars ! je vous laiſſe ... je vous laiſſe appéſanti ſous le fardeau des années ! Adèle ... hélas ! elle ignore notre ſéparation : je l'ai abandonnée aux erreurs d'un ſommeil, qui peut-être ne lui préſente que des images flatteuſes... Elle va ſe réveiller... Mon père, dites-lui que j'ai voulu ménager l'excès de ſa ſenſibilité. Raoul revenant pluſieurs fois, répétoit : dites-lui bien qu'elle m'eſt plus chère que jamais ; prodiguez-lui tous les ſoins ; qu'elle vous tienne lieu de ce fils ... qui ne peut ſe détacher de vos bras ; mon enfant... A ce mot, Raoul perd la parole. Je crois que nous nous attendriſſons, replique Gérard, quand ce ſeroit à un jeune-homme à m'offrir l'exemple de la fermeté !.. ſerions-nous des femmes ?.. allons, mon ami, ſéparons-nous, & n'enviſageons l'un & l'autre, toi, que la carrière

brillante qui s'ouvre à ta noble audace, & moi, que mon tombeau, couvert des rayons de ta gloire ; va, va, que je ſois informé de tes ſuccès, & je me réſigne ſans murmurer à l'Arbitre des deſtinées.

Ils ſont interrompus par un ſpectacle, qui, comme un coup de foudre, vient les frapper également tous deux. Adèle, retirée du ſommeil, ſans doute par les allarmes continuelles qui la ſuivoient juſques dans le repos, ſurpriſe de n'avoir point trouvé Raoul à ſes côtés, s'étoit levée précipitamment ; l'appareil d'un départ prochain étoit le premier objet qui avoit fixé ſes regards ; auſſitôt, dans ce deſordre d'habillements, qui prête de nouveaux charmes à la beauté, les cheveux épars, ſes yeux baignés de larmes, ſon ſein à moitié découvert & tout palpitant, elle étoit accourue ; la douleur, l'amour l'avoient emportée ; elle vole, & vient tomber dans les bras de Raoul : — Tu me quittois, cruel !.. je repoſois dans ton ſein, & tu me trahiſſois ! ce caſque ... cet écu, ces armes, ah ! Raoul, tout me dit que c'eſt pour la dernière fois que tu verras mes pleurs ! & à l'inſtant ſes plaintes expirent dans un torrent de larmes. — Adèle ... Adèle, eſt-ce à vous à m'accuſer ?.. voilà les coups dont je voulois ſauver

ma ſenſibiliré ! mon père ... adorable épouſe ... euviſagez donc mon devoir... Non, je ne ceſſerai point de t'aimer; ton image n'eſt-elle pas au fond de mon cœur ? mon ame n'eſt-elle pas la tienne ? ah ! modère ces ſanglots ... qui me percent de mille traits aſſaſſins... Pourquoi t'ai-je revûe ?

Gérard prend ſon fils dans ſes bras : — Raoul ... point de faibleſſe. Le clairon retentit ; arrache-toi des bras de ta femme, de ceux de ton père. — Je vous obéis, mon père, je vous obéis, mais me refuſeriez-vous votre bénédiction ? & il tombe aux genoux paternels. — Ma bénédiction, mon cher Raoul ! que ne puis-je te donner ma vie, & aſſurer ta gloire !

Le vieillard preſſoit contre ſon ſein ſon fils proſterné à ſes pieds ; il hauſſe enſuite ſes deux mains vers le ciel, & les inclinant, quelques moments après, ſur

---

Votre bénédiction, &c. Ce ſont là de ces traits précieux de l'ancien tems qu'on ne ſçauroit trop conſerver ; qu'ils nous peignent bien la noble ſimplicité des mœurs, cette virginité de nature, ſi l'on peut le dire, qu'on ne trouve guères qu'aux beaux jours du premier âge, tableaux charmants dont la bible & Homère peuvent ſeuls nous donner quelque idée. Les parents en Allemagne & en Angleterre béniſſent encore leurs enfants, &c.

la tête du jeune banneret, prononce d'une voix touchante cette prière : » *Beau ſire Dieu ! je lève mon* » *ame & mon cœur envers toi ! prens pitié de mes triſ-* » *tes ſollicitudes ; Seigneur omnipotent, c'eſt à toi de* » *bénir mon chier fils ; amene-le à bien en cette en-* » *trepriſe tienne, & qu'il retourne ſous ta ſainte pro-* » *tection en ſa terre natale !* «

Raoul embraſſoit ſon père ; il leur échappoit à l'un & à l'autre des larmes qu'ils s'efforçoient mutuellement de ſe cacher. Non, s'écrie Adèle, comme ſortant d'un accablement profond, nous ne nous ſéparerons point ; je te ſuis, Raoul ; je vais partager tes ſuccès, tes dangers ; je volerai ſur tes traces au milieu des combats ; je recevrai les coups qui te menaceront ; je mourrai à tes côtés. Toujours des obſtacles, interrompt le vieillard, animé d'un noble emportement ! ſi votre époux vous étoit cher ... mais, vous ne l'aimez pas ! vous parlez de l'accompagner ! oubliez-vous votre ſituation ? ſongez-vous que vous êtes prête à donner la vie à une créature qui aura beſoin de toute la ſenſibilité & de tous les ſoins de l'amour maternel ? Adèle ... es-tu ma fille ? — Eh ! oui, Seigneur, je la ſuis !.. en douteriez-vous, puiſque j'ai aſſez d'empire ſur moi-même ... pour ne pas

expirer de douleur à vos yeux? Oui, je ſuis l'épouſe de Raoul; aſſurément le bien de l'état, la gloire de mon mari, ma religion me ſont chers: mais, mon cœur ... mon cœur ... il ſe ſoulèvera toujours contre moi. — Voyez un héros. — Je ne vois que mon époux, & il me quitte! ma paupière appéſantie ſous les larmes, s'ouvrira demain pour le chercher inutilement... (Adèle changeant de ton, & s'armant d'une fermeté ſoudaine.) Eh bien, Raoul, je cède à ce Dieu qui commande; entre dans la carrière qui t'eſt ouverte; parcours-la toute entière; va combattre pour la patrie, pour le ciel, pour ce ciel qui verra mes jours ſe conſumer dans la douleur ... promets-moi ſeulement, cher époux, de hâter ton retour, quand tu auras ſatisfait à ton devoir. Voici un faible témoignage de ma tendreſſe: que j'attache à ton bras ce braſſelet tiſſu de mes cheveux; tu le vois: il eſt arroſé de mes larmes ... il te rappellera ton Adèle... — Ah! femme adorable! crois-tu que tu puiſſes ſortir un inſtant, un ſeul inſtant de mon cœur? je voudrois que quelque taliſman, ſenſible à mes deſirs, te fît partager les bai-

---

Quelque taliſman, &c. Eſt-il néceſſaire de dire que ces ſiècles étoient ceux de l'ignorante ſuperſtition, qu'on croyoit aveu-

ſers que je prodiguerai à ce don de l'ardeur la plus tendre, la plus vive... Adèle, il n'en eſt point comme la nôtre ! va, tous les tréſors de l'Aſie, où je cours, ne vaudront point ce préſent ; je le conſerverai aux périls de mes jours ; toi, ma ſuprême maitreſſe, ame de ma vie, reçois à ton tour cet anneau où nos deux noms ſont entrelacés ; qu'il ne s'échappe jamais de ton doigt ! portes-y ſans ceſſe tes regards ; dis ſans ceſſe : nos deux cœurs ſont également liés par des nœuds que la mort même ne ſçauroit rompre.

Gérard revient auprès de ſon fils : — Mon ami, nous allons donc montrer des ames vulgaires ! on t'attend ; encore une fois, la trompette t'appelle ; c'eſt moi qui t'enlève à ton épouſe ; & le vieux chevalier ranimant auſſitôt ſa vigueur, prend Raoul par la main, & le conduit lui-même vers ſon cheval. Adèle ne peut s'exprimer ; elle ſe relève, elle retombe, elle s'écrie, les ſanglots la ſuffoquent ; elle n'a que la force de tendre les bras vers ſon mari, qui, en détournant

---

glément à toutes les ſottiſes de l'aſtrologie judiciaire, & qu'on avoit emprunté des Arabes la manie de compoſer des taliſmans, & de leur attribuer toutes les qualités merveilleuſes qu'une imagination déreglée ſuppoſoit ?

continuellement la tête pour la regarder, étoit cependant monté ſur ſon *palefroi* ; un de ſes écuyers a déployé devant lui ſa bannière où étoit empreinte une croix ; ſes deux frères l'accompagnent, après avoir ainſi que Raoul, reçu la bénédiction de Gérard. Le jeune-homme prononce encore ces mots en s'éloignant du château : adieu, mon père, ſongez que je vous laiſſe mon Adèle, tout ce que j'ai de plus cher.

Louis paſſoit le Rhin à Worms, & prenoit le chemin de l'Autriche ; ce fut vers la Hongrie que Raoul & ſa troupe atteignirent le monarque. Le ſire de Créqui attachoit tous les yeux ; il étoit à la fleur de l'age, & poſſédoit ces grâces ſéduiſantes qui ſont naître une heureuſe prévention. Le roi l'embraſſa en préſence de ſa cour, le ceignit de ſa propre épée, & eut avec lui pluſieurs entretiens ; le comte de Dreux, frère du roi, & le ſire de Conflans, chevalier connu par mille belles actions, devinrent les amis intimes du jeune banneret.

On étoit entré ſur les terres de l'empereur Grec ; & déja la perfidie, qu'on a tant reprochée à ſa nation, s'étoit manifeſtée. Le roi ne s'avançoit qu'au milieu des obſtacles vers la capitale de l'Orient ; il arriva enfin à Conſtantinople au commencement d'oc-

tobre 1147. Louis ignoroit encore la malheureuſe deſtinée de Conrad. Manuel, revêtu de ſes habits impériaux, à la tête de ſes courtiſans, du patriarche, du clergé & de tous les ordres de la ville, ſortit au-devant du monarque, & alla le recevoir à la porte du grand palais. Le roi préſenta le ſire de Créqui à l'empereur : mais les careſſes de Manuel n'éblouirent point Raoul ; il pénétra dans cette ame déjà aguerrie à une profonde diſſimulation : il ſaiſit ſous les témoignages affectés d'une réception flatteuſe, le tiſſu d'artifices qui ſe développa dans la ſuite ; il fut même de l'avis de l'évêque de Langres qui vouloit que nos armes s'eſſayaſſent ſur les Grecs, avant que de frapper les Infidèles. Ce caractère tout à la fois de franchiſe & d'imprudence, qui nous eſt propre, ne permit pas qu'on ſe rendît à ces raiſons politiques ; au

---

De Conrad. Ce malheureux prince fut la victime de ſa bonne foi & de ſon inexpérience ; il donna tête baiſſée dans tous les pièges que lui tendirent les Grecs, & courut avec la plus belle armée qu'on eut encore miſe ſur pied, s'engloutir & ſe perdre dans les rochers de l'Aſie-mineure ; il eut toutes les peines du monde à ſe ſauver, ſuivi de quelques fuyards, & finit par jouer le rôle miſérable de pelerin, n'ayant pu remplir le perſonnage de capitaine & d'empereur.

premier coup d'œil elles pouvoient paraître bleſſer la juſtice, & l'on reconnut trop tard qu'elles n'étoient dictées que par une ſaine connaiſſance des hommes & de leur méchanceté.

Enfin, après avoir éprouvé un nombre de difficultés qui rebutoient la vivacité Françaiſe, Louis réſolut de gagner la route de Nicée. Ce fut ſur ces entrefaites qu'il apprit de la bouche de Frédéric le déſaſtre qu'avoit eſſuyé ſon oncle. Le roi fit éclater cette ſenſibilité qui ſemble diſtinguer nos ſouverains, & qu'ils témoignent ſurtout aux princes malheureux ; il promit des ſecours à Conrad. Celui-ci ſe croyant rabaiſſé d'avoir beſoin des bons offices de Louis, aima mieux courir étaler ſon infortune & ſa honte aux regards de Conſtantinople, que d'accepter les offres généreuſes d'un allié & d'un ami.

Des envoyés du perfide Manuel étoient venus trouver le roi à Ephèſe. Ils lui apportoient de la part de leur maître des lettres pleines d'impoſture : on re-

---

Fréderic. Le fameux Fréderic Barberouſſe, ſucceſſeur de Conrad à l'empire d'Allemagne, & ſi connu depuis par ſes démêlés avec le Saint Siège, & par la fermeté qu'il montra dans les diverſes révolutions qui en furent les ſuites.

préſentoit à Louis que toutes les forces Mahométanes le menaçoient, & qu'il ſe mettroit aiſément à l'abri de l'orage, en ſe repliant ſur les places de l'empire : le monarque Français n'eut pas de peine à démêler la trame : l'empereur vouloit l'amener à diviſer ſes troupes, & en les affaibliſſant, le livrer aux mains des ennemis. Vois, diſoit Louis à Raoul, juſqu'à quel point les Grecs portent la trahiſon ! comment un prince aſſis ſur le thrône peut-il avoir des ſentiments auſſi bas ? qu'eſt-ce qu'un ſouverain, ſi ce n'eſt un homme plus vertueux que les autres ? Il s'adreſſe aux envoyés : allez, rapportez à votre maître que la politique d'un roi de France eſt de combattre ſans crainte, quand il croit céder à la juſtice ; mes intrigues feront une bataille, & je brûle de la donner. Quelque ſoit le ſuccès, que Manuel n'oublie point les égards qui me ſont dûs ; on peut nous battre : mais nous ne ſommes jamais déshonorés ; nous ſçavons mourir, & nous entraînons ſouvent dans notre chûte ceux qui ont eu la baſſeſſe de nous tromper. (Les envoyés veulent répliquer) C'eſt-là toute ma réponſe, retirez-vous.

Louis n'avoit plus à douter de la mauvaiſe foi de Manuel : mais il attendoit tout du ciel & de

ſa valeur. Les ames ſublimes dédaignent ces petits reſſorts, ces ſourdes manœuvres, le partage des gouvernements faibles, & des eſprits vulgaires.

Le roi avoit aſſis ſon camp ſur les rives du Méandre, ce fleuve ſi connu par les menſonges ingénieux de la fable; il arroſe un des pays les plus beaux de l'Aſie. Aucun de nos mouvements n'étoit échappé à la connaiſſance des Turcs, graces à l'infidélité des Grecs. Les premiers, poſtés ſur des montagnes qui ſont des deux côtés de la rivière, s'apprêtoient à fondre ſur nos troupes, & formoient un double corps que nous avions à repouſſer; ſi l'on entroit dans le fleuve, ſoudain on étoit aſſailli d'une nuée de flèches. Louis prend donc la réſolution de combattre à la fois & le Méandre & les Infidèles. Il donne ſes ordres, & ſe met lui-même à la tête de l'arrière-garde. Le ſire de Créqui s'élance dans le fleuve. Mes

---

Sur les rives du Méandre, &c. L'imagination féconde des poëtes l'a couvert de cygnes qui n'ont jamais exiſté ſur ce fleuve, un des plus grands de l'Aſie-mineure; l'hiſtoire s'accorde ſeulement avec la fable pour lui donner un nombre de détours qu'on fait monter juſqu'à ſix cens: auſſi parcourt-il plus de pays que tous les autres fleuves. Il eſt large & profond, & va ſe jetter dans la mer Egée.

amis, s'écrie-t-il aux chevaliers qui le ſuivoient, ſouvenons-nous que nous ſommes Français & Chrétiens. Allons chercher ces barbares qui nous inſultent. (les Turcs faiſoient un bruit affreux avec des inſtruments de guerre que les hiſtoriens de ces tems appellent *cors* & *macaires*) Thierri comte de Flandres, Henri fils de Thibaud, comte de Champagne, Guillaume, comte de Mâcon, le ſire de Conflans n'avoient pas tardé à imiter Raoul. Le roi les enflammoit de ſon courage. Ils ont bientôt franchi le fleuve, malgré les traits qu'on leur lançoit; ils ſe jettent ſur les Turcs avec cette impétuoſité qui nous caractériſe, & à laquelle il eſt ſi difficile de réſiſter. Louis fait des prodiges de valeur; le ſire de Créqui nâgeoit dans le ſang; il eſt prêt de ſuccomber ſous un gros d'aſſaillants qui l'entouroit; le roi, l'épée à la main, court le délivrer, en criant à ſes ſoldats: » *ne laiſſez pas emmener un* » *de mes plus braves preud'hommes.* « La victoire enfin ſe déclare pour nous; on pourſuivit l'ennemi juſques aux montagnes qui lui ſervirent de retraite, & l'on revint chargé de leurs étendarts, & maître d'un nombre conſidérable de priſonniers. La ſuperſtition, qui quelquefois eſt un aiguillon néceſſaire pour exciter l'ame, & l'élever au-deſſus d'elle-même, avoit

avoit répandu qu'un cavalier vêtu de blanc, & armé de pied en cap, qu'on ne voyoit cependant point, combattoit en faveur de notre armée. Cette viſion avoit achevé d'allumer la valeur des troupes; Louis, ſur le champ de bataille, détacha ſon écharpe enſanglantée, & en fit préſent au ſire de Créqui, en ajoûtant à ce don ces paroles ſi flatteuſes pour un ſujet: » *beau ſire, recevez ce guerdon de votre vaillance &* » *preud'hommie.* Créqui prend avec vivacité l'écharpe, & la baiſant, en laiſſant tomber des larmes arrachées à l'excès du ſentiment: — Quelle marque de bonté plus touchante pouvoit me donner mon maître? que ces *infames méſcréants* reparaiſſent: je les defie tous. Nos Français s'abandonnèrent à l'yvreſſe de la joie; les échos des montagnes renvoyoient au loin leurs cris d'allégreſſe; on ne parloit plus que de conquérir l'Aſie

Un cavalier vêtu de blanc, &c. Eudes, religieux de S. Denis, donné par Suger au roi pour remplir auprès de lui les fonctions de chapelain eſt le premier à convenir qu'il n'a point vû ce cavalier, mais qu'on lui a fait le récit de cette viſion. Tout ce qu'on peut dire, c'eſt que ce prodige vrai ou ſuppoſé, étoit bien capable d'exciter le courage des Chrétiens de ces tems, & il en falloit moins pour ſuſciter aux Turcs des ennemis preſqu'invincibles.

entiere, & de refouler vers leurs ſtériles contrées, ce déluge de barbares indignes d'habiter ces climats, qui ſemblent être les champs de prédilection de la nature. Chacun oublioit, dans des embraſſements mutuels, les ſujets particuliers de diviſion, & ſe donnoit des feſtins & des divertiſſements; on ne s'entretenoit que de la bravoure du ſire de Créqui, que l'on comparoit aux grands hommes de l'antiquité; notre caractère ſe développoit dans toute la ſaillie de ſa gaieté, & Raoul n'étoit pas le dernier à faire éclater cet enthouſiaſme, & ces tranſports qui ſuivent les jours brillants de la conquête.

Qu'Adèle éprouvoit des mouvements différents! elle ne ſe conſoloit point du départ de Raoul, quoiqu'elle reçût ſouvent de ſes nouvelles, & que Gérard cherchât à lui inſpirer ſa fermeté: — Je vous l'ai dit, ma fille: votre sèxe montra d'autres ſentiments, quand je m'enrôlai ſous les drapeaux de Godefroi: les femmes, d'une main courageuſe, attachèrent l'armure de leurs époux; je les ai vû, animées d'un ſaint zèle, repouſſer de leur ſein leurs

---

Animées d'un ſaint zèle. On envoyoit une quenouille & un fuſeau à qui ne ſe croiſoit pas; il y eut même de ces

ris, leurs enfants, les envoyer à la Paleſtine; es mêmes relevoient par la richeſſe des broderies ette croix, le ſigne de la victoire. Ma mère fut la première à échauffer en moi cette invincible ardeur de combattre pour notre ſainte religion. Songez que nous ſervons le ciel... — Ah! Seigneur, je ne vois point Raoul! — Il nous écrit... — Des lettres peuvent-elles dédommager d'une abſence qui m'eſt toujours nouvelle? — Vous venez d'apprendre qu'il partage l'éclat de ce ſuccès? — Seigneur, il n'eſt point de retour; vous contemplez des images brillantes: je n'enviſage que des périls certains; rarement la victoire eſt conſtante dans ſes faveurs. Tournez les yeux ſur la première croiſade: qu'eſt-il reſté aux Chrétiens de leurs conquêtes ſi renommées? — La gloire, qui eſt la véritable éxiſtence, la ſatisfaction d'avoir rempli ſon devoir, l'honneur d'avoir verſé ſon ſang pour un Dieu... N'a-t-il pas inondé du ſien ces contrées, qui doivent être le ſiège de notre foi?

---

pieux enthouſiaſtes qui emmenèrent leurs femmes avec eux. La France étoit devenue, en quelque ſorte, une vaſte ſolitude, abandonnée à la faibleſſe de l'enfance, & à la vieilleſſe infirme; on appelloit ce voyage d'outremer, *la voye de Dieu.*

Ces entretiens ne raſſuroient point une femme craintive, livrée à ſon amour, & cette paſſion peut-elle être éxempte d'allarmes ? Adèle ne ceſſoit de porter à ſa bouche cet anneau que ſon mari lui avoit donné en partant ; les moments qu'elle arrachoit à ſa rêverie mélancolique, elle les employoit à embellir du travail de ſes mains une armure précieuſe qu'elle devoit lui faire parvenir.

Malgré cette rudeſſe apparente, Gérard ſe ſentoit conſumé d'un ennui ſecret ; le jeune chevalier étoit celui de ſes fils qu'il aimoit le plus ; la vieilleſſe, comme l'enfance, a beſoin d'appui ; le vieux banneret ne ſe cachoit point qu'il s'avançoit vers le tombeau. Il n'y a que la main d'un enfant chéri qui puiſſe ſemer quelques fleurs ſur cette route ſi pénible pour la nature, & dont les courages les plus aſſurés n'enviſagent point le terme ſans émotion. Gérard ſe paroit d'une fauſſe tranquilité, ſurtout aux regards de ſa brû.

Adèle vint à goûter le plaiſir d'être mère : elle mit au monde un garçon ; il n'avoit pas vû le jour, que ſon grand-père s'en ſaiſit, le prend dans ſes bras, & l'élevant ſur un bouclier, adreſſe au ciel cette prière naïve : » *beau ſire Dieu, que cet enfant ſoit tien ! qu'il*

» *vive & meure à ton ſervice, & qu'il faſſe la lieſſe &* » *l'honneur de ſa maiſon !* « Il ne pouvoit, ainſi que ſa fille, ſe laſſer de preſſer contre ſon ſein l'innocente créature ; c'eſt mon fils Raoul, diſoit inceſſamment le digne vieillard ! ce ſont ſes yeux, ſa bouche ; il aura comme lui l'ame d'un digne chevalier.

Le ſire de Créqui, au milieu des fêtes qui conſacroient la journée du Méandre, reçoit des lettres de Gérard & de ſon épouſe : il apprend qu'il eſt père ; cette nouvelle redouble ſa joie ; il la communique à ſes frères, à ſes amis, à ſes écuyers ; le roi même joint ſes félicitations à celles de tout le camp. Sire, lui répond Créqui, avec la chaleur d'un bon Français, je m'en réjouis d'autant plus, que c'eſt un nouveau ſerviteur que vous venez d'acquérir ; je veux que votre nom ſacré ſoit le premier mot que mon enfant balbutie ; s'il ne peut y avoir aſſez de rois tels que vous pour nous commander, il ne ſauroit être trop de Créqui pour les ſervir.

Les Grecs ne perdoient point de vûe leur dé-

Les Grecs ne perdoient point de vûe, &c. C'étoit à leur méchanceté, comme nous venons de le remarquer, que Conrad pouvoit attribuer ſa perte ; ils n'agirent pas mieux avec

teſtable projet ; ils avoient en horreur les Croiſés, & appuyoient de tout leur pouvoir ces mêmes Muſulmans qu'ils auroient dû s'attacher à détruire. Ils ne rougirent pas de donner dans Antioche une retraite aſſurée à leurs troupes fugitives ; Louis, dont l'armée commençoit à manquer de vivres, s'étoit acheminé vers la ville de Laodicée : il eſpéroit qu'il en tireroit des rafraichiſſements néceſſaires ; ce ne fut pas ſans peine qu'ils lui furent accordés : il falloit en quelque ſorte combattre les Grecs ainſi que les Turcs. Le roi continua ſa route vers la Pamphilie, dans le deſſein d'atteindre Antioche de Syrie, la première place ſous la domination des Chrétiens de la Paleſtine ; tout promettoit le ſuccès le plus brillant : la faute d'un ſeul homme changea, pour ainſi dire, l'ordre des choſes, & fit tout-à-coup évanouir cette flatteuſe perſpective, après laquelle couroient avidemment tant de braves guerriers.

---

les Français, & vouloient également les détruire ; on mêloit de la chaux aux farines ; on vendoit les vivres un prix exorbitant ; on donnoit des guides infidèles ; on faiſoit part à l'ennemi de nos moindres démarches. Il auroit été bien étonnant, après de pareils procédés, que les Grecs ne fuſſent pas tombés ſous la domination Muſulmane.

Avant d'arriver à ce facheux évènement, qu'il nous ſoit permis de nous arrêter ſur une réfléxion que nous arrache l'amour de la vérité. Il eſt bien ſingulier que preſque la plupart de nos défaites les plus célèbres, partent d'une même ſource, de cet eſprit de préſomption & d'indépendance, qui de tout tems a fait négliger aux Français les loix de la ſubordination. On ſe rappelle que les Romains ont dû à leur ſévère diſcipline l'empire de la terre, qu'un père parmi eux eut la force de condamner ſon fils à mort, quoiqu'il revînt triomphant, parce qu'il avoit livré la bataille contre les ordres du général. Il falloit peut-être un ſi grand ſacrifice de la part de la nature, pour aſſurer la ſuite de ſuccès glorieux que remporta ce *peuple-roi*. Il eſt encore aujourd'hui dans l'Europe un ſouverain que ſon eſpèce de culte religieux pour la règle militaire, a rendu un des princes les plus redoutables. Qu'on ouvre notre hiſtoire, on y trouvera les malheureuſes journées d'Azincourt, de Poitiers, de Pavie, les batailles mêmes qu'on a perdues ſous Louis XIV, ſous Louis XV, produites par la même cauſe. On ne ſauroit trop engager notre jeune nobleſſe à étudier attentivement nos faſtes : cette lecture l'éclairera

ſur les erreurs où nous précipite néceſſairement l'yvreſſe de l'amour propre, & l'orgueil d'une confiance aveugle. Ayons toujours devant les yeux la faute mémorable d'un de nos principaux ſeigneurs, auquel Louis avoit remis le commandement de l'armée.

La coutume de ces tems étoit que notre milice fût diviſée en deux corps, dont l'un compoſoit l'avant-garde, & l'autre l'arrière-garde, & tous les jours, deux de nos bannerets, chacun à ſon rang, avoient l'honneur de les commander. On déterminoit dans le conſeil qu'on tenoit le ſoir, les opérations du lendemain. Il étoit donc arrêté que l'avant-garde aſſéyeroit ſon camp ſur le ſommet d'une montagne eſcarpée, pour dominer ſur les défilés, & qu'elle y attendroit le reſte de l'armée, qui devoit deſcendre enſuite dans la plaine, & s'y développer avec toutes ſes forces. C'étoit pour le commandement de ce premier corps le tour de Geoffroi de Rançon, chevalier Poitevin, ſeigneur de Taillebourg; il jouiſſoit d'une réputation méritée; il portoit la bannière royale, que, ſelon l'uſage, précédoit l'oriflamme. Le roi, jaloux de ne ſe diſtinguer de ſes barons qu'en cherchant les dangers les plus imminents, étoit demeuré à l'arrière-garde, comme plus expoſée aux attaques de

l'ennemi qui la harceloit & la fatiguoit à coups de traits & de javelots.

Geoffroi arrivé ſur la hauteur, contemple de loin, à ſes pieds, une plaine délicieuſe; le ſoleil brilloit dans tout ſon éclat ; auſſitôt il forme le deſſein de hâter ſa marche, & d'aller s'établir dans la vallée; il préſente ſon plan ſous des couleurs favorables au comte de Morienne & aux autres officiers ſupérieurs qui embraſſent le projet avec la même chaleur & le même eſprit d'imprudence qu'il avoit été conçu. On eſt impatient de ſe rendre à cette campagne riante, dont l'aſpect promettoit toute ſorte de rafraîchiſſements; on la dévore des yeux; indocile enfin aux ordres de Louis, on a quitté ſon poſte, & l'on s'eſt étendu dans la plaine. C'étoit là que les Mahométans devoient punir Geoffroi de ſa déſobéiſſance & de ſa préſomption. Il les voit avec une activité qu'il n'attendoit point, s'emparer des hauteurs, couper les paſſages, intercepter les défilés ; il reconnaît ſa faute, & il n'étoit plus tems de la réparer.

De quelle ſurpriſe eſt frappé le roi, quand il trouve les Turcs qui font pleuvoir ſur les Français les flèches, les pierres, la mort! La confuſion a bientôt gagné la première ligne; la ſeconde ne tarda guères

à être enfoncée ; les ſoldats fugitifs, égarés par la terreur, enveloppés de toutes parts, vont ſe précipiter ſur l'épée des Infidèles ; alors tous ces braves chevaliers, échauffés par l'exemple de leur maître, qui vouloit renouveller le combat, forment autour de lui une eſpèce de rempart, réſolus de mourir, avant que les coups parviennent juſqu'à leur ſouverain. C'eſt dans ces ſortes d'occaſions qu'un roi de France ſent combien il eſt aimé ! Louis VII n'eſt pas le ſeul de nos monarques qui ait éprouvé ces témoignages d'amour ſi éclatants : pluſieurs ſiècles après, Jean & François Ier. reçurent de la nation les mêmes marques de fidélité & de tendreſſe. La nuit approchoit ; la bataille recommence près du roi avec un acharnement qu'on ne ſçauroit ſe figurer ; des troupeaux de barbares reviennent ſans ceſſe à la charge ; Louis étoit tout couvert de ſang, & n'aſpiroit plus qu'à vendre chérement ſa vie, entouré de ſes premiers barons, dont les uns étoient morts, & les autres expirants ranimoient encore leurs forces pour défendre leur prince ; les ſires de Varennes, de Breteuil, de Tonnerre, Gauthier de Mont-Jay, Ithier de Magni, & trente-cinq autres des principaux ſeigneurs qui accompagnoient le roi, étoient étendus ſur la pouſſière.

Digitized by Google

Le ſire de Créqui, qui s'étoit écarté de ſon oſt (c'eſt ainſi qu'on nommoit la troupe que commandoit un banneret) ſeul avec ſes deux frères Roger & Godefroi, ſoutenoit l'impétuoſité des ennemis, & paroit de ſon bouclier les coups qu'on vouloit porter au monarque. Bientôt le malheureux chevalier voit tomber à ſes pieds Roger, qui lui crie: mon frère, mon frère, laiſſez-moi mourir, & ne vous occupez que du roi. Son autre frère ſubit la même deſtinée. Raoul, quoique le plus ſenſible des hommes, triomphe en ce moment de la nature, & ne ſe remplit que du péril preſſant du ſouverain; on ne diſtinguoit plus les objets qu'avec peine. Louis entrevoit un arbre: il y court; Créqui l'aide à y monter; les Muſulmans le pourſuivent, excités par l'eſpérance de s'emparer de ſes éperons dorés; nouveau combat autour de l'arbre. Le roi & Créqui repouſſoient avec un courage qui tenoit du prodige, tous les aſſauts de cette multitude acharnée; ils en tuèrent même pluſieurs; fatigués d'une réſiſtance ſi opiniâtre, & ignorant qu'un des deux guerriers étoit le roi, les ténèbres d'ailleurs s'épaiſſiſſant, cette troupe ſe retire, & court ſe joindre à ſes compagnons, pour ſe livrer au pillage.

Le chevalier reçoit dans ſes bras Louis qui deſcend de l'arbre, & dont les premières paroles expriment ſes allarmes ſur le reſte de l'armée : — Créqui, c'eſt donc à cette extrêmité que nous a réduits la faute de Geoffroi ! hélas ! que ſont devenus tant de braves guerriers ? — Sire, le ſort de la France eſt attaché à votre ſûreté ; mes compagnons n'ont rien à craindre pour leur gloire ; ceux qui ont perdu la vie, ſont morts au champ d'honneur, les autres auront remporté l'avantage ; un chevalier Français rarement ſupporte l'éxiſtence, s'il n'eſt vainqueur ; mais, ſire, en ce moment, ne ſongeons qu'à vous ſeul : vous devez ſuccomber de fatigue; livrez-vous quelques moments au repos; je me charge de veiller pour vous ; & auſſitôt il étend ſon manteau ſur la terre, & conſervant dans les périls la gayeté du caractère national : — Il faut avouer que voilà un lit bien étrange pour un roi de France ! — Ah ! Créqui, les rois ne ſont-ils pas des hommes ſoumis à toutes les viciſſitudes ? je l'éprouve trop en cet inſtant ! tu parles de me repoſer, quand j'ignore le deſtin de nos amis !.. Créqui, je te coûte deux frères ! — Sire, ils vous doivent une gloire immortelle ; ce n'eſt pas le tems de leur donner mes lar-

mes ; j'envierois leur fin, ſi je n'eſpérois vous être de quelque utilité ; vous reſpirez, nous ne ſommes point défaits.

Un bruit ſoudain s'élève ; il augmente ; le chevalier prête l'oreille, & le premier, entend pluſieurs voix qui s'entrediſoient : c'eſt lui ! c'eſt le roi ! ne le laiſſons pas échapper. Auſſitôt Créqui comprenant à ces paroles qu'on cherche à s'aſſurer de la perſonne de ſon maître, animé d'un ſentiment ſublime, dans l'intention de le ſauver, s'élance l'épée à la main ſur ces nouveaux aſſaillants qui s'approchoient, & leur crie : reconnaiſſez à ces coups le roi de France. En effet ranimant ſes forces, il frappoit de toutes parts ; pluſieurs Mahométans ſont tués ou bleſſés ; ceux-ci redoublent leurs efforts. Louis ne voulant point céder en généroſité à Créqui, accouroit vers les barbares : — N'en croyez point ce digne chevalier ; c'eſt moi, c'eſt moi qui ſuis le roi. Les Turcs ne doutent point qu'on ne veuille leur en impoſer. Attachés à la priſe du ſeul Créqui, ils s'en ſaiſiſſent, après l'avoir couvert de bleſſures ; ils diſtinguent un bataillon Français qui précipitoit ſa marche vers eux ; ils ſe hâtent de s'éloigner avec leur proie. Créqui a découvert auſſi cette

troupe, qui voloit vers Louis ; ô Dieu, dit-il, donne-moi la mort ; je ſuis content, j'ai ſauvé la liberté & la vie peut-être à mon prince.

On s'empreſſe de conduire le chevalier à la tente d'un *chefvetaine* ; c'eſt le nom qui ſe donnoit aux officiers ſupérieurs des Mahometans. Mille cris de joie lui annoncent qu'on a fait priſonnier le roi de France ; ce monarque lui étoit connu : quelle eſt ſa ſurpriſe, quand on lui préſente Créqui, pour ce ſouverain qu'il s'attendoit à voir ! — Mes amis, vous vous êtes trompés : ce n'eſt pas l'empereur des Francs. Créqui tout-à-coup l'interrompt : il eſt vrai que tu ne tiens pas dans tes fers le roi de France, mais un de ſes gentilshommes, qui lui eſt le plus attaché. Tu as pu t'abbaiſſer au menſonge, dit le commandant ! nous avions cru que les Chrétiens connaiſſoient l'honneur. Barbare, réplique avec intrépidité le banneret, ſonges-tu que je ſuis déſarmé ? eſt-ce d'un vil Sarraſin qu'un chevalier François recevroit des leçons d'honneur ? j'ai rempli mon devoir ; je ſuis ſatisfait ; le roi eſt hors de danger ; tu peux diſpoſer de mes jours.

Ces furieux irrités d'avoir manqué leur priſe, ſe précipitent ſur Créqui, & le percent de mille coups. Ce n'eſt pas le roi que vous immolez à votre rage,

s'écrioit le chevalier expirant ; je vous pardonne ma mort.

On le traîne hors de la tente, & on le jette ſur un monceau de corps enſanglantés qu'on s'apprêtoit à dépouiller.

En effet un bataillon Français étoit accouru auprès du monarque ; ſon chapelain Eudes leur avoit indiqué l'endroit où ils pourroient le trouver. Louis s'oubliant lui-même pour ſe remplir de la belle action d'un ſujet fidèle & de ſa malheureuſe deſtinée, n'entretient ſes libérateurs que de Créqui, de ſa généroſité, verſe des larmes ſur ſon ſort, demande, ordonne qu'on aille à l'inſtant l'arracher des mains des barbares, & que l'on offre pour ſa rançon tout ce que l'avarice inſatiable éxigera ; la troupe répond d'une commune voix qu'en toute autre occaſion, elle ſe diſputeroit l'honneur d'obéir à ſon maître, mais, que dans cette conjoncture, il s'agit du ſalut de l'état, attaché à la conſervation du prince, qu'on ne ſçauroit trop tôt le rendre à l'armée qui le croit au nombre des victimes de cette fatale journée, qu'on devoit tout appréhender de l'ennemi qui pouvoit revenir en forces ; on ajoûte qu'auſſitôt que le roi ſera en ſûreté, on s'occupera de ſon généreux défenſeur.

La réuſſite du paſſage du Méandre avoit répandu par toute la France, l'allégreſſe univerſelle ; Gérard en partageoit les tranſports, & les faiſoit éclater avec l'ardeur de l'amour d'un père, & l'orgueil d'un chevalier qui combattoit & triomphoit dans ſon fils. La ſeule Adèle s'obſtinoit à repouſſer ces nouvelles flatteuſes, & la joie qu'elles inſpiroient ; ſon cœur ſenſible ne s'ouvroit qu'à l'image des dangers où elle voyoit ſon mari continuellement expoſé. Non, mon père, diſoit-elle au vieux banneret, je ne ſaurois me réjouir avec vous de ces heureux commencements ; je tremble toujours ... un père n'aime donc pas comme une épouſe, comme une amante ? mon cœur eſt déchiré ! je ſuis en proie à d'éternelles frayeurs ! oui, il n'y a que la préſence de Raoul qui puiſſe me raſſurer. Le vieillard condamnoit hautement ces craintes, les accuſoit de puſillanimité, & ne parloit que des fêtes qui ſignaleroient le retour de ſes fils, & ſurtout de Raoul. Hélas ! qu'il alloit payer cher cette yvreſſe ſéduiſante !

Le ſire de Créqui étoit au nombre des morts ; des ſoldats affamés de butin brûloient de recueillir les dépouilles de ces infortunés ; ils diſtinguent le chevalier dans la foule des cadavres ; la richeſſe de ſes habits

ſurtout

ſurtout excite leur avidité ; ils fondent ſur lui, ſe diſputent ſes vêtements, les lui arrachent ; il échappe au chevalier un profond ſoupir. Un de ces guerriers moins farouche, moins inhumain que les autres, guidé peut-être auſſi par l'eſpoir d'une rançon conſidérable, laiſſe ſes camarades ſe ſaiſir de tout ce qu'ils ont pu enlever à Créqui, & ſe réſerve ſon corps pour eſſayer de le rappeller à la vie ; il le prend tout nud dans ſes bras, l'enveloppe d'un des pans de ſa robbe, & va le dépoſer dans un hameau voiſin du lieu où ils campoient. Il lui prodigue tous les ſecours ; ils ne ſont point infructueux : ils ont ranimé Créqui ; ſon premier mouvement, avant de r'ouvrir les yeux, eſt de porter la main à ſon bras ; il s'apperçoit de la perte de ſon braſſelet : auſſitôt s'adreſſant avec vivacité à Oſmin (on nommoit ainſi le Mahométan dont il étoit devenu l'eſclave) où eſt-il ? où eſt ce préſent de ma chère Adèle ? qu'on garde l'or, les diamants, tout ce que je poſſédois ! je ne regrette, je ne redemande qu'un tiſſu de cheveux ... c'eſt tout pour moi ... c'eſt tout pour moi ; mettez ma liberté à quelque prix que vous le deſiriez, demandez tous mes biens : mais ce braſſelet ... s'il m'eſt ravi ... je ſuccombe à mon déſeſpoir.

A ces dernières paroles, il ſe livre à l'excès de ſa déſolation la plus touchante ; Oſmin lui donne ſa main à baiſer : c'étoit chez ces peuples une eſpèce d'engagement ſacré, qui aſſuroit un priſonnier qu'il n'avoit point à craindre pour ſes jours ; il lui promet d'employer tous ſes ſoins à la recherche du braſſelet, & il ajoûte qu'il lui ſera rendu fidèlement.

Le Turc reparaît, quelques moments après, chargé de cet effet ſi précieux pour ſon eſclave. Créqui à cet aſpect ſemble recevoir une nouvelle éxiſtence ; il ſe précipite ſur le braſſelet, auquel étoit attaché un reliquaire, & met l'un & l'autre dans ſon ſein, en diſant à ſon maître : oh ! pour le coup, on ne me les ôtera qu'avec la vie. Il s'informe enſuite du roi, déplore les malheurs que les Chrétiens viennent d'eſſuyer ; il eſt emmené par Oſmin dans le fond de la Syrie, & chargé de la garde de ſes troupeaux.

Louis rendu à ſon armée, eſt reçu comme le Dieu ſauveur des Français ; on accouroit de toutes parts ; on ne ſe raſſaſioit point du plaiſir de le re-

---

Qu'avec la vie. Quelques perſonnes du dix-huitième ſiècle auront de la peine à concevoir cette étrange alliance du ſacré & du profane : c'étoit alors l'eſprit de la nation, & ſurtout de notre nobleſſe.

voir ; on eût dit que ces braves gens, à l'aſpect de leur roi, avoient oublié la perte que chacun en particulier éprouvoit : tant notre amour pour nos maîtres, l'emporte ſur toutes les autres impreſſions ! Le monarque, non moins ſenſible, cherchoit à lire dans les cœurs, & y ſaiſiſſoit les ſujets de larmes qu'on s'efforçoit de lui diſſimuler ; il ſe pénétra vivement de tant d'afflictions partagées ; Geoffroi auroit dû payer de ſa tête une action ſi impardonnable ; la bonté naturelle de Louis, & la conſidération dont jouiſſoit le comte de Morienne, ſauvèrent le coupable. C'eſt ainſi que de tout tems la faveur a ſçu s'aſſurer de l'impunité, & que des obſtacles ont toujours contrarié l'eſprit de juſtice qui doit être la première règle d'un ſouverain.

Le roi, après s'être occupé du ſalut général de ſes troupes, tourne toutes ſes penſées vers le malheureux Créqui ; il raconte avec reconnaiſſance à ſes barons l'action ſublime de généroſité qui lui rend le chevalier ſi cher ; des envoyés alloient le redemander de la part de Louis ; quelque prix qu'on mît à ſa rançon, on avoit ordre de s'y ſoumettre ; un ſoldat qui s'étoit dérobé à la fureur des Infidèles, accourt au camp, y répand la nouvelle que Créqui, victime de ſon amour

TAYLOR INST. OXFORD

pour ſon maître, a été couvert de bleſſures, & qu'il eſt tombé mort ſur un tas de cadavres ; il ajoûte qu'il a été témoin de ce ſanglant ſpectacle. Ce bruit parvient juſqu'aux oreilles de Louis, qui donne de nouvelles preuves de ſa ſenſibilité : il veut qu'à l'inſtant les cérémonies funèbres, conſacrées par la religion, ſoyent prodiguées à la mémoire d'un homme ſi digne d'éloges, & il s'engage à le combler de ſes faveurs dans ſa famille & dans ſa poſtérité.

L'oſt (la troupe) de l'infortuné banneret, s'étoit reſſenti de l'eſpèce de fatalité attachée à la deſtinée de ſon chef ; les chevaliers, les écuyers, de jeunes gentils-hommes à peine hors de l'âge où on les nommoit *varleton* ou *damoyſel*, entre ces derniers Jean de Surèſnes, Guillaulme de Baurain, Pierre d'Allènes, avoient été enveloppés dans le carnage ; Jean d'Azincourt, Hugues de Humières furent peut-être les ſeuls qui échappèrent à ce maſſacre preſque général ; le ſecond mûni de la bannière de Créqui, étoit parti avec ce dépôt pour regagner la France.

Le roi, après avoir combattu mille obſtacles, & ſurtout les périls renaiſſants que lui oppoſoient les

Et ſurtout les périls renaiſſants. Ce peuple qui auroit dû plutôt s'attacher à la perte des Muſulmans, qu'à celles des Croiſés,

Grecs, ſe remit en marche vers la Pamphilie ; il ſervit de modèle à l'armée, autant par ſon courage que par ſa piété profonde. Il rempliſſoit à la fois les fonctions ſi diviſées de monarque, de capitaine, de ſoldat & de chrétien. On eſſuya tous les funeſtes effets de la mauvaiſe politique qui avoit réſiſté aux ſages avis de l'évêque de Langres. La méchanceté de Manuel

---

épuiſoit ſur ces derniers ſa mauvaiſe foi, & ſes artifices : il leur donnoit de la monnoye altérée & fabriquée exprès pour les tromper, en échange de ce que la néceſſité les forçoit de vendre, tandis qu'on refuſoit de leur part cette même monnoye, lorſqu'ils vouloient acheter. Ce ſont les hiſtoriens eux-mêmes de cette nation, qui ont conſacré dans leurs écrits ſes procédés ſi odieux, ſi contraires à ſes propres intérêts, puiſqu'elle ſe joignit aux Turcs, comme nous l'avons obſervé, pour nous traverſer dans toutes nos entrepriſes. Il faut auſſi redire avec la même ſincérité que nos compatriotes portèrent en Aſie de l'étourderie, de la hauteur, & une liberté indécente, qualités bien oppoſées à la ſaine politique : mais nos Français ne connaiſſoient alors que leur épée, & le culte, & non l'eſprit de la religion.

La méchanceté de Manuel, &c. Ce prince, dont pour l'inſtruction des grands, on ne ſçauroit trop flétrir la mémoire, cachoit ſous l'extérieur le plus ſéduiſant, l'ame la plus dépravée ; ſon eſprit & ſes agréments ne ſervoient qu'à parer ſes vices,

ſe montra à découvert ; Louis, en butte à ſes honteuſes manœuvres, eut encore à ſe plaindre de la conduite de la reine : une paſſion dégradante la

---

& il les réuniſſoit tous ; une débauche ſcandaleuſe comblée par l'inceſte, tout à la fois une avarice ſordide, & une folle prodigalité, des goûts auſſi ridicules que bizarres, cruel & ſuperſtitieux juſqu'à céder aux ſottiſes de l'aſtrologie judiciaire, au-deſſus de toutes ces mauvaiſes qualités, un fond de diſſimulation & de perfidie impénétrable : voilà quel étoit Manuel à l'age de 25 ou 26 ans. Il n'eut pas de peine à en impoſer d'abord au roi de France : de tout tems la franchiſe fut la dupe de l'artifice. Quel tableau au-reſte que la ſucceſſion des empereurs Grecs ! on croiroit voir paſſer ſous les yeux une ſuite dégoutante de brigands & d'aſſaſſins de grand chemin. Quelle hiſtoire à mettre ſur-tout dans la main des princes, & qu'elle prouve juſqu'à quels excès peuvent s'abandonner les hommes qui dominent, quand ils ne ſont retenus ni par les mœurs, ni par le frein ſacré des loix & de la religion ! Tout ce qui paraît étonnant, c'eſt que cet empire qu'on peut appeller l'égoût de tous les crimes, ait pu ſubſiſter ſi longtems ! il portoit dans ſon ſein tous les principes deſtructifs, & il y a une grande apparence qu'il ne reviendra jamais à la vie, tant la cauſe de mort étoit inhérente à ſa conſtitution !

De la conduite de la reine. Oui, comme monarque, Louis aſſurément a fait une faute très-grande, en ne fermant point les yeux ſur les galanteries d'Eléonore : mais, encore une fois, il y a tout lieu de croire qu'il regardoit en homme ſenſible

retenoit à Antioche ; le roi fut forcé de l'enlever en quelque ſorte de cette ville ; il ſe rendit à Jéruſalem, où il reçut des honneurs preſque divins ; on entreprit le ſiège de Damas, qui n'eut point de réuſſite :

ſon honneur outragé, & peut-être aimoit-il ſa femme. Il eſt bien difficile alors que le roi l'emporte. C'eſt pourtant de cet excès de ſenſibilité que ſont ſortis tous les malheurs qui ont affligé la France près de trois ſiècles. Comme les plus grands événemens tiennent à de faibles cauſes ! après de telles épreuves, oſons envier le ſort des ſouverains.

De l'enlever de cette ville. Soit que Raymond, prince d'Antioche, & parent maternel de la reine, voulût éxiger ce que l'intéret de l'état défendoit au roi de lui accorder, ou ſoit que l'oncle eût des ſentiments trop vifs pour ſa nièce, Louis toujours emporté par ſon cœur, prit un parti peu convenable, il le faut avouer, à la majeſté du thrône : il ſe ſauva pendant la nuit, emmenant Eléonore avec lui.

Où il reçut des honneurs preſque divins. Il y fut reçu, dit-on, *comme l'ange de Dieu.* Toute la ville alla au-devant de lui : les vieillards, les femmes, les enfants portoient des rameaux dans leurs mains, en criant avec une ferveur religieuſe : *béni ſoit celui qui vient au nom du Seigneur !*

Qui n'eut point de réuſſite. Ceux qui profeſſoient notre religion, les barons mêmes qui poſſédoient pluſieurs petites principautés dans la Syrie, aidèrent de leurs trahiſons nos ennemis ; il ne faut donc pas s'étonner que dans ces climats la fortune ſe ſoit obſtinée à nous être ſi contraire.

les Chrétiens eux-mêmes travaillèrent à nous chaſſer de ces pays. Louis revint donc dans ſon royaume pour ſe plaindre de ſa mauvaiſe fortune, de ſes alliés, & de ſa femme, dont il ne tarda point à ſe ſéparer.

Pluſieurs écrivains ſe ſont élevés à ce ſujet contre S. Bernard; ils l'ont accuſé du peu de ſuccès

---

Ils l'ont accuſé, &c. On ne ſoupçonnera point Vély de favoriſer le clergé : voici ſes propres paroles au ſujet des croiſades : » Il étoit tout naturel que les princes croiſés » échouaſſent dans leur entrepriſe ; on convient qu'avec des » troupes auſſi braves, ils pouvoient ſubjuguer toute l'Aſie : » Alexandre, avec bien moins de monde, la conquit ſur des » ennemis incomparablement plus puiſſants : mais pour cela, » il falloit dans les chefs une habileté égale à leur puiſſance, » & dans les membres, une dépendance qui répondît à leur » courage. C'eſt au défaut de ces qualités ſi eſſentielles pour » réuſſir, qu'on doit attribuer le peu de ſuccès de ces fa- » meuſes expéditions. Des généraux ſan expérience & preſque » ſans vûes, conduiſoient à l'aventure, dans des régions loin- » taines, des multitudes de ſoldats ſans diſcipline & ſans ſu- » bordination ; ils furent trompés, trahis, ſurpris, battus : » ils le devoient être. La loi générale de la Providence eſt » de laiſſer agir les cauſes ſecondes. La conduite des Croiſés » ne méritoit pas qu'elle y dérogeât par un miracle. Ce fut la » réponſe, & en même tems la juſtification de S. Bernard.

qui ſuivit ces brillantes expéditions, dont le fruit avoit été, ſelon une hyperbole reçue, de tranſporter & d'engloutir les trois quarts de l'Europe dans l'Aſie. N'écoutons que l'impartialité, & oſons prononcer d'après les paroles de l'abbé Vély. Bernard avoit prodigué des promeſſes ſéduiſantes, rien de plus vrai: mais il étoit aiſé de ſuppoſer que l'abbé de Clairvaux prétendoit avoir les faveurs du ciel à eſpérer, ſi les Croiſés euſſent cherché à s'en rendre dignes. Ils ſe conduiſirent avec un oubli total de tous les devoirs & de toutes les vertus. L'égarement de leur eſprit put ſeul égaler la corruption de leur cœur. Il n'y eut point de déſordres, d'impiétés, de ſacrilèges auxquels ils ne ſe livraſſent; ils furent l'horreur & le ſcandale des Infidèles mêmes; on ne ſçauroit lire ſans indignation les excès dont ils ſe ſouillèrent, & c'étoit à des chrétiens, à des hommes que S. Bernard avoit promis la victoire.

Gérard entouré d'un nombre de gentils hommes, & de vaſſaux, célébroit dans un feſtin l'anniverſaire

---

Il n'y eut point de déſordres, &c. La plupart de ces Croiſés imaginoient, en s'armant pour cette entrepriſe, avoir rempli tous les devoirs de l'honneur & de la religion, &c.

de ſon fils bien-aimé ; il tenoit une coupe, & prioit le ciel de verſer les flots de ſes bénédictions ſur ſes enfants, ſurtout ſur ſon cher Raoul. L'affreuſe nouvelle de la défaite des Français vient frapper le vieillard comme d'un coup de foudre ; la coupe lui échappe des mains : — Et mes fils ... Raoul ... Raoul ? on lui répond que la plupart des chevaliers qui accompagnoient le roi, ont été tués, qu'au reſte on eſt à ce ſujet dans l'incertitude. Ah ! Raoul aura perdu la vie ! ce ſont les ſeuls mots que Gérard ait la force de prononcer ; il tâche enſuite de reprendre ſa fermeté : — Mes amis ... mes amis, pardonnez à des premiers moments ... la nature me trahit ; je le ſens trop : le cœur paternel ne ſauroit ſe vaincre ; vous avez tous connu mes enfants ... mon fils, Raoul ... vous ſavez que j'étois le père le plus heureux ! Hélas ! je ne le ſuis plus, je ne le ſuis plus ! il ne faut pas s'attendre à un miracle ; le ciel auroit-il épargné Raoul ? le reverrois-je encore ? cachons ſur-tout cet horrible événement à ma bru : elle en mourroit. Il ſemble qu'un ſecret preſſentiment l'agite : depuis quelques jours, une ſombre mélancolie l'écarte loin de la ſociété.

On veut repouſſer les allarmes du chevalier ; on

lui préſente les illuſions de l'eſpérance : il n'a aucun indice qui l'aſſure que ſes enfants ſoient du nombre des victimes de cette journée ſi funeſte à toute la chrétienté ; il y a même des moments où il embraſſe des images conſolantes.

Adèle tenoit continuellement le jeune Raoul dans ſon ſein, & y retrouvoit avec plaiſir la reſſemblance du père ; cette image tour-à-tour faiſoit couler & arrêtoit ſes larmes ; chaque fois qu'elle voyoit Gérard, elle lui demandoit ſi l'on n'avoit point des nouvelles de ſon époux, & elle cherchoit à ſaiſir dans les yeux du vieillard une réponſe ſatisfaiſante. Elle s'apperçoit qu'il eſt miné par une triſteſſe qu'il s'efforce de déguiſer : — Mon père, auriez-vous quelque ſecret pour votre fille ? je ne ſçais, je ne vous vois plus la même ſérénité ! vous ne m'entretenez plus des ſuccès qui nous attendent ! quand je m'informe des Croiſés ... de Raoul, vous me paraiſſez troublé... Aucun combat n'a ſuivi le paſſage du Méandre ?.. daignez m'éclairer... Votre fils ... mon mari... Des larmes ! vous les repouſſez !.. vous les repouſſez !.. ah ! Raoul n'eſt plus ! — Et qui vous dit que ſes jours... Mettons notre confiance dans le ſeul appui que doive reconnaître un chrétien... Ma fille, c'eſt

Dieu auquel nous devons nons ſoumettre, qui m'a fait père, qui vous a fait épouſe... Nous ſçaurons bien-tôt... Adèle, ne m'interrogez point... — Vous me quittez !.. Seigneur, je me jette à vos genoux, je les embraſſe ... non, je ne veux point me relever, avant que vous m'ayez tirée d'une perplexité ... elle eſt affreuſe ! cet enfant ... cet enfant eſt avec moi à vos pieds ; a-t-il encore un père ? mon mari ... vous tournez vos regards vers les cieux ! — Adèle ... Adèle, que me demandes tu ? va ... j'ai toute ta ſenſibilité... (& auſſitôt le vieillard fond en larmes) — Vous pleurez ! eh ! pourquoi le déguiſer ? j'ai perdu mon époux ! — Non, ma fille, ma chère fille, je ne ſuis point aſſuré qu'il ait ceſſé de vivre : mais le ciel a retiré ſon bras protecteur ; les Chrétiens ont eſſuyé une défaite ... la plupart de nos chevaliers ont mordu la pouſſière... — Et Raoul ? — On n'a pu me rien apprendre ſur ſon ſort, ni ſur celui de mes autres enfants ! — Seigneur ... Seigneur ! c'eſt aſſez m'en dire ; eſt-ce à moi de douter du coup qui me frappe ? je n'ai plus qu'à le ſuivre au tombeau.

Cette femme infortunée ne vouloit recevoir aucune conſolation ; le vieillard s'efforçoit en-vain de lui donner un eſpoir qu'il avoit bien de la peine lui-

même à ne pas rejetter ; cependant ils ſe ſurprenoient quelquefois tous deux, adoptant des erreurs ſéduiſantes qui leur peignoient Raoul jouiſſant de la vie, de retour dans ſes foyers : tant le ciel pour le bien de l'humanité l'a pénétrée des douceurs de l'eſpérance ! Elle eſt ſortie des cœurs d'Adèle & de Gérard, cette divine conſolatrice, elle les a fuis pour jamais: Hugues de Humiéres, environné d'écuyers, apportoit la bannière de Créqui : il aborde Gérard avec un ſombre chagrin, & ne peut s'exprimer : la douleur l'accabloit ; il ſe contente de préſenter la bannière au vieux chevalier. Je vous entends, s'écrie le père infortuné !.. je n'ai plus de fils ! Oui, répond Hugues, à travers les ſanglots, & après quelques moments d'un ténébreux ſilence, oui, Raoul ... nous reſſentons tous cette perte : mais, père malheureux, ce qui doit vous conſoler ainſi que nous, il eſt deſcendu au tombeau couvert d'une gloire immortelle.

Le chevalier entre dans les détails de l'action généreuſe de Créqui ; il le repréſente le ſauveur de ſon roi, de l'état, de la chrétienté, honoré des larmes de ſon maître & de toute l'armée. Il parle de ſes deux frères qui partagent le même éclat. Gérard veut affecter de la fermeté aux yeux de Hugues, &

va tomber dane ſes bras en fondant en larmes, & en s'écriant: je n'ai donc plus d'enfants !.. mon cher Raoul n'eſt plus !

Adèle, retirée dans ſon appartement, avoit entendu quelque bruit : elle accourt, en preſſant ſon enfant contre ſon ſein ; elle apperçoit Hugues qui ſoutenoit Gérard ; elle demande des nouvelles de ſon époux. Le vieillard, à ſa voix, rouvre les yeux, ne peut que ſoulever un bras languiſſant, & lui montre la bannière qu'elle n'avoit point encore vûe : elle n'y a pas jetté les yeux, qu'elle pouſſe un cri d'effroi, laiſſe échapper ſon enfant, & tombe ſans connaiſſance ſur les bras de ſes femmes.

Créqui avoit offert deux cent bézans d'or pour recouvrer ſa liberté ; Oſmin la lui accordoit à cette condition ; un eſclave More s'étoit chargé de lettres que le chevalier écrivoit à ſon épouſe & à ſon père, & où il leur demandoit cette ſomme : il ne pouvoit

---

Deux cents bézans d'or. Le bézan d'or, à peu près dans ces tems, étoit évalué neuf ſols, la huitième partie alors du marc d'argent, qui étoit à trois livres dix ſols, ce qui feroit aujourd'hui ſix francs & plus. Au ſacre de nos rois on portoit à l'offrande un pain, un baril d'argent plein de vin, & *treize bézans d'or.*

ſolliciter des ſecours auprès de ſes amis : la plupart avoient été tués, & ceux qui ſurvivoient, s'éloignoient de la Syrie à la ſuite de Louis.

Le banneret commençoit à ſortir de ſon accablement ; ſes bleſſures ſe guériſſoient ; d'ailleurs ſon maître le traitoit avec quelque douceur. On ſe reſſouviendra que l'emploi de Créqui étoit de garder les troupeaux.

Le ſeul adouciſſement qui lui reſtât dans l'eſclavage, conſiſtoit à entretenir tout ce qui nourriſſoit ſa mélancolie ; la triſteſſe ſemble être l'aliment de nos affections, & ſurtout de l'amour ; la ſolitude a des douceurs inexprimables pour l'ame qu'occupe une impreſſion profonde ; tout, dans un ſéjour champêtre, rappelle l'objet aimé, le rapproche, malgré la diſtance des lieux, le repréſente tel qu'il eſt, quelquefois même exagère ſes charmes : précieux abus de l'imagination ! Pourquoi aime-t-on à la campagne plus tendrement qu'à la ville ? parce que c'eſt-là que la nature ſe développe davantage, & que le cœur ſe développe avec elle, prend des mouvements plus délicats, ſe purifie, en quelque ſorte, *s'affine* ainſi que l'or, ſi l'on peut riſquer cette comparaiſon, & jouit ſans diſtraction de toute la plé-

nitude du ſentiment. C'eſt la ſociété qui nous enlève à ces jouiſſances délicieuſes. Combien d'hommes ſeroient plus heureux livrés à eux-mêmes, & qu'il y en a peu qui goutent le plaiſir de ſentir leur cœur!

Créqui s'abandonnoit à tout ce que le ſien lui inſpiroit : il avoit ſous les yeux un ſite ſauvage & conforme à ſon état préſent ; il rediſoit le nom d'Adèle à tout ce qui l'environnoit; il alloit graver ce nom chéri ſur tous les arbres, juſques ſur le ſable, d'où les vents venoient bientôt l'emporter, & Créqui ſur le champ, en renouvelloit l'empreinte, en diſant : ma chère Adèle, ils ne pourront parvenir à l'effacer de mon cœur! en ce moment où je ſuis plein de ton image, de mon amour, quelle eſt ton occupation? hélas! aurois-tu oublié ton époux, ton époux qui meurt loin de toi! mon père reſpire-t il encore? mon fils me ſeroit t-il conſervé? ſouvent il s'amuſoit à répandre des ſentiments ſi touchants dans ces vers ſortis du cœur, qu'il appelloit ſes *Complaintes*, & qu'il accompagnoit des ſons d'un inſtrument en uſage chez les Arabes :

D'un inſtrument Arabe, &c. C'eſt une eſpèce de harpe qui reſſemble à celle de David; elle eſt en uſage dans pluſieurs

PREMIÈRE COMPLAINTE
DU SIRE DE CRÉQUI.

Que ces lieux flattent ma triſteſſe !
J'y puis du-moins gémir en liberté,
Seul plaiſir que le ciel me laiſſe,
Et qui ſoulage un cœur trop agité ;
Dans les horreurs de la captivité,
Le ſouvenir d'une pure tendreſſe
Fait encor ma félicité.

Abélard, dont Paris ſe vante,
A qui l'amour apprit l'art de rimer,
N'eut jamais mon ardeur conſtante ;
Son Héloïſe eût le don de charmer ;

---

contrées de l'Aſie, ainſi qu'en Egypte ; les Francs l'appellent pſaltérion ; il a la forme d'un triangle oblique ; lorſqu'on veut en jouer, on le poſe ſur ſes genoux. Les Arabes, en chantant leurs poéſies, s'accompagnent avec cet inſtrument.

Première Complainte. La muſique de cette *première Complainte* ainſi que de la *ſeconde*, ſe trouve à la fin de ce volume.

Abélard, &c. Il étoit en ces tems l'Ovide de la France ; on s'arrachoit ſes chanſons ; elles étoient dans toutes les mains, dans toutes les bouches. La jeuneſſe amoureuſe cherchoit à ſe modeler ſur lui ; on le regardoit enfin comme le maî-

Pour ſes attraits on le vit s'enflammer :
Mais mon Adèle eſt cent fois plus touchante,
Abélard ne ſçut point aimer.

❁

C'eſt moi ſeul, ma charmante Adèle,
Dont le cœur brûle & n'aimera que toi ;
Reſſens-tu mon amour fidèle ?
M'as tu gardé tes ſerments & ta foi ?
Hélas ! toujours je t'entends, je te voi ;
Brillante aux yeux comme la fleur nouvelle,
Ta beauté règne encor ſur moi.

❁

---

tre de la galanterie & de la tendreſſe. Ce que c'eſt que la deſtinée des écrivains ! & comme il faut ſe méfier de la réputation ! Abélard a éprouvé l'inconvénient attaché à un jargon barbare, à ce même jargon, d'où devoit dans la ſuite éclore la langue qui a conſacré les chefs-d'œuvres de l'enchanteur Racine. Les poéſies du premier ſont totalement ignorées, au lieu que nous liſons encore avec délices les lettres latines d'Héloïſe, la ſeule femme peut-être qui ait eu un ſentiment exempt de la corruption du bel-eſprit. Ce n'eſt pas là le prétendu naturel d'une infinité d'écrivains modernes qui ſe tourmentent en cent façons différentes, pour nous faire accroire, ainſi qu'à eux-mêmes, qu'ils compoſent d'après le cœur, & l'art le plus recherché perce à chaque ligne dans leurs productions, qu'on peut appeller *infelix operis ſumma.*

Ton image adoucit mes peines ;
Elle me ſuit ſur ces bords étrangers ;
Oui, ta main ſoulève mes chaînes ;
Le ſeul amour rend mes fers plus légers ;
Je crois errer dans nos riants vergers...
Songe impoſteur ! mes douleurs ſont certaines !
Et mes plaiſirs ſont menſongers !

❁

Je vais donc fermer la paupière
Sans attacher mes regards ſur un fils,
Sans pouvoir, ô mon tendre père,
Verſer des pleurs ſur tes reſtes chéris !
Les miens ſeront à la France ravis,
Ils vont au ſein d'une odieuſe terre,
Sans honneur être enſevelis !

❁

Encor ſi la Parque ennemie
Près de Louis eût moiſſonné mes jours !
Si j'avois terminé ma vie
Pour nos autels, ou bien pour mes amours !

Ou bien pour mes amours, &c. Toujours ce caractère de chevalier Français, qui par une bigarrure ſingulière, parloit de ſervir *ſa Dame*, comme il ſe piquoit de ſervir Dieu. Les dames

De mes deſtins, j'euſſe illuſtré le cours:
Mais, vil eſclave aux champs de la Syrie,
Oublié, je meurs pour toujours!

❁

Cher objet, ne peux-tu m'entendre?
Viens, dans tes bras ton époux veut mourir;
Viens, reçois l'ame la plus tendre,
Ses derniers vœux, & ſon dernier ſoupir;
Si tu pouvois ſur ma tombe gémir!..
Si tu répands des larmes ſur ma cendre,
Tu verras mon cœur treſſaillir!...

❁

---

alors ſe chargeoient du ſoin d'apprendre à notre jeune nobleſſe *le catéchiſme & l'art d'aimer*: de là cette fauſſe dévotion, qui prêtoit ſon fanatiſme à l'amour, & dont elle recevoit en échange des abus bizarres & profanes. Par une ſuite d'idées groſſières, dignes d'un ſiècle ignorant, la chevalerie oſoit ſe couvrir du voile reſpectable de la religion. L'amant qui *entendoit à l'yaument ſervir une dame*, étoit aſſuré de ſon ſalut, ſur la croyance qu'on devoit aux préceptes *de la dame des belles couſines.* Auſſi avoit on introduit à la fin des lettres familières, cette formule digne des *ſervans* des dames: *je prie Dieu qu'il vous doint joye de votre dame, & ce que vous deſirez.*

Vain eſpoir !.. Ciel, je t'en conjure :
Guide en ces lieux nos chevaliers Français,
Ces rochers, cette grotte obſcure,
Tout de mon nom leur offrira les traits ;
Ils le liront gravé ſur ces cyprès,
Et de ces eaux le triſte & long murmure
Redira mes touchants regrets.

Le chevalier ne voyoit pas revenir ſon émiſſaire. Oſmin commençoit à lui témoigner quelque impatience : le ſort ne s'étoit point laſſé de perſécuter Créqui ; c'eſt envain qu'il attendoit cette ſomme qui devoit faire tomber ſes fers : un parti Arabe, en ravageant la campagne, s'étoit ſaiſi de l'eſclave More, & l'avoit aſſaſſiné. Pour comble de malheurs, Oſmin ſuccomba aux aſſauts d'une maladie opiniâtre, & le chevalier, après ſept ans de captivité, paſſa ſous le joug d'un autre maître bien différent du premier.

Méhémet étoit un des enthouſiaſtes de ſa ſecte le plus ſuperſtitieux, & par conſéquent le plus dur & le plus cruel ; il penſoit plaire à ſon prophéte, en épuiſant ſa barbarie ſur les Chrétiens qu'il ne mettoit point au rang des hommes : tout ce qui n'étoit pas Muſulman, paraiſſoit à ſes yeux une créature qu'il

fallοit abſolument exterminer, ou elle n'obtenoit ſa grace qu'en renonçant à ſa religion. Méhémet ne connaiſſoit point d'autre choix, ou la mort ou le Mahométiſme, & quoiqu'il fût extrêmement avare, il préféroit encore la ſatisfaction de faire des proſélytes, à celle d'entaſſer des richeſſes : tant il étoit enivré des fureurs d'un faux zèle ! Il n'avoit qu'un fils unique nommé Abdalla, & d'un caractère entierement oppoſé à celui de ſon père. La mère de ce jeune homme étoit une eſclave Chrétienne, dont il avoit reçu les premiers éléments d'éducation ; elle venoit de mourir. Méhémet retenoit Abdalla dans une eſpèce de ſervitude, & travailloit inutilement à lui inſpirer ſa férocité & ſon fanatiſme ; le jeune-homme lui diſoit ſans ceſſe : non, mon père, je ne ſçaurois croire que Mahomet ordonne la barbarie & le meurtre ; il ne m'eſt pas poſſible de vaincre là-deſſus mon cœur : il ſe refuſe toujours à vos préceptes. Vous m'oppoſez que je ne dois point me ſervir de ma raiſon : je veux bien vous la ſoumettre ; mais ôtez-moi donc ce malheureux ſentiment de compaſſion qui me fait plaindre les Chrétiens & leurs erreurs, ſans avoir ſoif de leur ſang. Méhémet lui promettoit que le ciel l'endurciroit, c'eſt-à-dire, le rendroit un digne Muſulman, en le faiſant triompher de cette ſenſibilité qu'il trai-

toit de faibleſſe criminelle, & ce miracle n'arrivoit point.

Que Créqui eut lieu de regretter Oſmin, & qu'il éprouva qu'il n'avoit point eſſuyé les rigueurs de l'eſclavage! Du moins ſous ſon premier maître, jouiſſoit-il d'une ſorte de liberté: il lui étoit permis d'aller verſer ſes larmes dans le ſilence des forêts, de confier ſes gémiſſements à des êtres inſenſibles pour les mortels heureux, mais qui ſemblent s'animer pour les infortunés, les plaindre, s'attendrir avec eux, & devenir leurs confidents & leurs amis. Une ame mélancolique cherche la ſolitude des campagnes, s'abandonne à la pente facile des ruiſſeaux, ſuit le mouvement léger des feuilles agitées par les vents, s'enfonce dans les profondeurs des cavernes, impreſſions touchantes qu'ignore le tumulte des villes, & qui ne ſe font ſentir que dans ces lieux où la nature nous parle, & nous rapproche de la vérité & de nous-même.

Le chevalier fut d'abord employé aux travaux les plus aviliſſants & les plus durs; une nourriture groſſière ſoutenoit ſes miſérables jours; il avoit eu l'adreſſe de dérober aux ſatellites qui l'entouroient, ce braſſelet ſi précieux pour ſa tendreſſe, ainſi que ſon reliquaire; l'un & l'autre lui étoient

chers également ; il leur donnoit tour-à-tour des baiſers arroſés de larmes ; tantôt il adreſſoit ſes plaintes à ſon épouſe, comme ſi elle les eût entendues ; tantôt il tournoit ſes regards & pouſſoit ſes ſoupirs vers le ciel, dont il imploroit l'appui. L'amour & la religion échauffoient mutuellement ſon ame, & l'aidoient à ſupporter le fardeau de tant d'infortunes.

Méhémet mêt le comble à un traitement auſſi inhumain : on frappe Créqui de mille coups. C'eſt alors que toute la ſenſibilité du chevalier Français éclata. Homme indigne de ce nom, dit-il à ſon tyran, ſçais-tu bien qui je ſuis ? connais-tu ce qu'on doit à la nobleſſe, au malheur, à l'humanité ? crois que, ſi des armes ſe trouvoient dans mes mains, je ne te laiſſerois pas ſeulement l'idée de m'outrager à cet excès. Juge de l'excellence de ma religion : je lui dois le courage qui me fait ſupporter l'éxiſtence, après des affronts pareils. Oui, c'eſt Dieu qui m'ordonne de vi-

---

L'amour & la religion, &c. Tel étoit l'eſprit de ces tems ; l'un & l'autre ont été pour nos chevaliers la ſource des actions les plus éclatantes & les plus vertueuſes : d'ailleurs la tendreſſe de Créqui pour ſa femme ne pouvoit offenſer le ciel, qui lui-même a conſacré ces engagements, &c.

vre, écraſé, humilié ſous le poids de tes fers ; & ſans la crainte de lui déſobéir, il y a long-tems que j'aurois ſçu par un prompt trépas me ſouſtraire à ta barbarie ; un homme tel que moi n'auroit pas de peine à mourir : tu n'en peux douter. Que veux-tu ? mets à ma liberté le prix le plus haut qu'impoſe ton avarice, & tu ſeras ſatisfait ; je ferai de nouvelles tentatives ; j'enverrai un autre exprès en France ; il faut eſpérer que celui ci remplira mes deſirs, qu'il parviendra juſqu'à ma famille, & qu'il rapportera ma rançon. Epuiſe, en attendant, ſur moi toutes les horreurs de la misère : que je reſſente la ſoif, la faim ! qu'on me faſſe haleter ſous des travaux immodérés, mais que des coups ... l'indignation lui coupe la parole. Ton ſort va changer, répond Méhémet : il ne tiendra qu'à toi de mériter mes bontés.

Auſſitôt le vieux Muſulman fait ſigne à quelques-uns de ſes eſclaves : on s'empreſſe autour de Créqui ; on lui ôte ſes chaînes ; les parfums les plus odoriférants lui ſont prodigués ; il eſt revêtu de riches habits ; il ne ſçait ce que ſignifie cette métamorphoſe extraordinaire. Méhémet le rappelle auprès de lui, le fait aſſeoir à ſes côtés : — Français, ce changement imprévu dans ta deſtinée, t'annonce que j'ai

le pouvoir de t'élever de l'abyme au ſommet de la proſpérité. Tu me parles d'une rançon conſidérable : je puis te donner des richeſſes au-deſſus de tout ce que tu poſsèdes dans ton pays. Je te promets tous les biens, tous les plaiſirs, le comble des grandeurs : ta nouvelle fortune ne te coûtera qu'un mot... Qu'un mot, interrompt Créqui, je ſuis prêt à le prononcer, ſi ma religion & mon honneur ne ſont point bleſſés... — Renonce à tes erreurs ; embraſſe notre croyance, & notre ſaint prophète... —N'achève point, Méhémet ; tu me propoſerois de quitter la foi de mes pères? à moi! Créqui ceſſer d'être chrétien ! faire le perſonnage d'un abominable renégat ! être un vil Muſulman !.. barbare ! voilà, voilà mon cœur ; je le livre à ta rage : plonges-y la mort, déchire mes membres ſous les plus cruelles tortures. N'attends point que tu m'arraches une penſée... — Eh bien ! arrogant eſclave, nous allons éprouver ta fermeté.

Des ſatellites accourent ; on a dépouillé le chevalier de ces vêtements ſomptueux ; il eſt rendu à des chaînes bien plus accablantes que les premières ; ſon ſang ruiſsèle ſous des coups multipliés. L'impitoyable Méhémet revenoit inceſſamment : — Es tu toujours

Digitized by Google

chrétien ? toujours, reprenoit Créqui d'un ton assuré, & il essuyoit de nouveaux outrages & de nouvelles souffrances.

Ce monstre de cruauté & de fanatisme avoit entendu le chevalier prononcer souvent le nom d'Adèle; Il lui demande ce que c'est que cette Adèle qui semble être l'objet principal de ses plaintes. — Ah ! c'étoit tout, c'étoit tout pour moi, la femme la plus chérie, mon épouse, que j'aimerai jusqu'au dernier soupir, pour laquelle je donnerois mes tristes jours ; oui, je ferois sans peine le sacrifice de ma malheureuse vie, si à cette condition, je pouvois la revoir un seul instant... Je ne la verrai plus ! je ne la verrai plus ! — Tu l'aimes à ce point ! — Une tendresse aussi vive ne sçauroit s'exprimer ! Et mon enfant ... mon enfant ... mon père... — Il ne tient qu'à toi de revoler dans leurs bras. — Que dis-tu ?.. ah ! je pardonne tous les outrages ... parle, tous mes biens sont à toi. Mon père ... ma femme ... mon fils... — Ce ne sont pas tes richesses que j'éxige, je te l'ai dit, un objet plus noble m'anime ; souffre qu'on t'instruise, qu'on t'éclaire du-moins sur les vérités de notre religion, & tu es libre à ce prix. Créqui regarde d'un œil fier Méhémet, & fait quelques pas pour se

retirer. — Où vas-tu ? — Tes bourreaux ſont-ils prêts ? je cours me préſenter à tous les ſupplices ; & voilà quelle rançon tu m'impoſois ! ah ! Dieu ! Dieu de mes pères ! revoir Adèle, embraſſer ma famille, mourir de joie dans leur ſein, quelle heureuſe deſtinée ! mais te trahir, mon Dieu ! manquer un ſeul inſtant à la vérité, à ma foi, à l'honneur ! feindre un moment ! Méhémet, tu as prononcé mon trépas : il n'y a plus d'eſpérance pour moi.

Le Turc agité de colère, commande qu'on redouble les tourments du malheureux eſclave ; il eſt obéi ; le chevalier demeure inébranlable : il ne lui échappe que ces paroles qui enflammoient ſon courage : j'adore Adèle, mais mon honneur, mon Dieu, me ſont encore plus chers. Méhémet, fatigué d'une réſiſtance ſi opiniâtre, fait jetter Créqui chargé de fers aux pieds & aux mains dans le fond d'une tour découverte, & expoſée aux injures de l'air, au ſoleil le plus brulant, aux orages, à toute l'intempérie des diverſes ſaiſons ; ſa nourriture ne conſiſtoit qu'en quelques morceaux de pain noir, & une eau corrompue, à laquelle ſe méloient ſes larmes.

Adèle ne ſouffroit guères moins que l'infortuné Créqui : elle n'avoit revû le jour que pour éprouver

une mort continuelle ; ſon époux ne ſortoit point de ſa mémoire ; ce nom ſi cher étoit le ſeul mot qu'elle pût proférer ; ſes yeux reſtoient continuellement attachés ſur ſon anneau, & ne s'en détournoient que pour jetter ſur ſon fils de triſtes regards appéſantis de larmes. Combien de fois s'écrioit-elle : il n'eſt donc plus ! il ne m'entend point ! il ne voit point couler des pleurs dont la ſource ſera intariſſable ! Ah ! je n'étois que trop aſſurée de mon malheur ! quand il s'eſt éloigné de ces lieux, mon ame m'avertiſſoit aſſez du ſort affreux qui m'attendoit. Il les faut croire ces craintes, ces allarmes que la raiſon dément & que le ſentiment adopte ! non, la nature ne ſe trompe jamais : elle a mis en nous une voix ſourde qui nous annonce nos funeſtes deſtinées ; cette voix lamentable s'eſt élevée, lorſque mon cher Raoul... Faut-il que je ſois mère, que ce nom me condamne à ſupporter une odieuſe éxiſtence ?.. malheureux enfant, combien tu me coûtes ! il m'eſt défendu pour toi de ſuivre au tombeau tout ce qui m'attachoit à la vie ; je l'ai perdu !

Gérard reſſentoit peut-être une douleur auſſi vive, qu'il s'efforçoit de diſſimuler, & à laquelle il s'abandonnoit, quand il ſe trouvoit ſeul : — Mon fils, mon

cher fils ! je ne rendrai point mes derniers ſoupirs dans ton ſein ! mes yeux ne ſe fermeront pas ſous ta main chérie, ces yeux qui ne voyent qu'à peine, qui bientôt vont être couverts des ténèbres éternelles ! (en effet ſa vûe affaiblie ne diſtinguoit preſque plus les objets ; ſouvent il tenoit ſon petit fils dans ſes bras.) Mes regards me ſervent mal : mais mon cœur ... il m'éclaire : je crois voir, je vois Raoul ; c'eſt lui que je ſerre contre ce ſein où je ſens déjà le froid de la mort ! hélas ! c'eſt ainſi que ſon enfance m'amuſoit, me touchoit, rempliſſoit mon ame !.. malheureux les pères qui ne ſentent pas tout le charme d'une ſeule careſſe de ces innocentes créatures !

Le vieillard ne marchoit preſque plus : enchaîné, en quelque ſorte, ſur un ſiège, par l'affaiſſement de l'âge, il vouloit qu'on le tournât vers l'Orient. C'eſt-là, diſoit-il, c'eſt-là que mes fils ... que Raoul eſt expiré aux champs de l'honneur ! mon ame franchit un intervalle immenſe, & va chercher dans les plaines de Syrie, l'endroit où il a ſuccombé ſous le fer meurtrier ; n'y puis-je exhaler les reſtes d'une vie qui m'eſt inſupportable ?

Ces deux victimes du malheur, Adèle & ſon beau-père ne devoient goûter aucun genre de conſolation.

Baudouin de Créqui, fils du frère du vieux Gérard, n'avoit point ces nobles ſentiments dont ſa race s'applaudiſſoit encore plus que de ſa haute extraction; conſumé d'une avarice ſordide qui dégradoit ſa naiſſance, depuis longtems il dévoroit dans ſon cœur la riche ſucceſſion de ſon oncle; il ſe ſert du prétexte de la caducité d'un vieillard, & de la faible inexpérience d'une femme, pour s'ériger en défenſeur des droits du jeune Raoul. A la faveur de cette qualité impoſante, il accourt au château de Créqui, ſuivi d'un nombre d'*hommes d'armes* & de vaſſaux, y établit le ſiège de ſa tyrannie, & les premiers auxquels il en fait reſſentir les violences, ſont le vieux banneret, & ſa belle-fille. Celui-ci eſt abandonné ſans pitié aux ſoins des domeſtiques, c'eſt à-dire à une négligence qui ne diffère guères de la dure inſenſibilité; la ſeule Adèle eſſuyoit les larmes qui échappoient à ſes yeux

---

De ſa tyrannie, &c. Tous ces petits deſpotes qu'avoit produits la faibleſſe du gouvernement féodal, ne manquoient pas de ſe livrer aux abus les plus odieux du ſuprême pouvoir. Ils ſe faiſoient des guèrres éternelles, & marquoient leurs ſuccès par des cruautés inouies; il n'y avoit point d'autre code que les armes & la force.

preſque éteints : mais il ne la voyoit point auſſi ſouvent qu'il l'eût voulu, & qu'elle-même l'auroit deſiré : un état de langueur la retenoit dans ſon appartement, où elle ſembloit recueillir toutes les forces de ſon ame, pour s'occuper de ſon fils.

L'unique ſociété qui reſtât au vieillard défaillant, étoit un chien fidèle que Raoul dans ſon enfance avoit beaucoup aimé ; il l'avoit même recommandé, en partant, à ſon père & à ſon épouſe. Cet animal tenoit une compagnie aſſidue à Gérard ; il ne le quittoit ni le jour ni la nuit ; il l'échauffoit de ſon haleine, lui léchoit les pieds & les mains, paraiſſoit toujours prêt à le défendre, & lui donnoit les marques les plus touchantes de ſenſibilité : le vieux banneret ſouvent laiſſoit tomber ſur lui ſes larmes : — Hélas ! tu es la ſeule créature ici qui s'intéreſſe à mon ſort ! je ne ſçaurois oublier combien tu

---

Un chien fidèle, &c. Celui qui lira de ſang-froid l'épiſode *d'Argus*, chien d'Uliſſe, dans le dix-ſeptième livre de l'Odyſſée, peut ne point s'arrêter à cet endroit où l'on s'eſt efforcé de ſuivre de loin le grand peintre de la nature : il eſt vrai qu'Homère ne poſſédoit pas le *ton du jour*, & que *là dedans il n'y a rien de plaiſant.*

fus cher à mon fils Raoul ! quel éxemple pour des hommes, pour un parent ! mon pauvre Gerfault ! l'âge ne t'a pas épargné plus que moi : l'un & l'autre nous allons bientôt mourir, & l'on nous abandonne à notre miſérable ſituation ! perſonne, perſonne ne prend pitié de nous ! Encore ſi Raoul, ton ſecond maître, eût reçu mes derniers ſoupirs ! on auroit dit que cet animal éclairé par le ſentiment, comprenoit les plaintes que lui adreſſoit le vieillard : il ſembloit pleurer & gémir avec lui.

Les procédés révoltants de Baudouin envers ſon oncle & la malheureuſe Adèle, réduiſirent celle-ci au déſeſpoir : elle en inſtruit ſon père Mahault ſire de Craon : il accourt du fond de la Bretagne, arrive au château de Créqui, vole dans les bras de ſa fille : ſon état le frappe ; il la trouve plongée dans un accablement mortel ; c'eſt envain qu'il veut l'en retirer ; Mahault ne tarda point à éprouver lui-même que les plaintes d'Adèle étoient fondées : il eſſuya les hauteurs & les duretés de Baudouin. Alors indigné d'une conduite qui offenſoit juſqu'à l'humanité, il preſſe ſa

Mahault, &c. On ſoupçonne que le père d'Adèle fut Mahault de Craon, d'une des plus grandes Maiſons de la Bretagne ; ſon fils parait en 1198.

fille de le ſuivre avec ſon fils dans ſa patrie. — Que je quitte, mon père, les lieux qu'habitoit Raoul, qui nous ont vû heureux, qui me retracent ... tout ce que j'aime plus que jamais ! que j'abandonne un vieillard reſpectable, intéreſſant, le père de mon époux, à la barbarie d'un parent ſi peu digne de ſon nom ! c'eſt ici que j'épouſai Créqui, j'y mourrai ; je recueillerai l'ame du malheureux Gérard, & ma tombe ſera près de la ſienne.

Le tyran de Gérard & de ſa brû ne garde plus aucun ménagement ; il ſe montre à viſage découvert ; il les veut chaſſer tous deux, ainſi que le jeune Raoul, de cette terre qu'il a réſolu d'uſurper ; il a recours à d'illégitimes prétentions, & s'appuie des complots de ſerviteurs ingrats & infidèles à leurs anciens maîtres. Dans ces temps d'anarchie féodale, c'étoit le triomphe du fort ſur le faible : l'épée ſeule décidoit, & le ſuccès établiſſoit les droits.

Allarmé pour ſa fille d'un danger inévitable, & perſuadé que rien ne pourra l'engager à s'arracher de ce pays, Mahault conçoit un projet, l'exécute, & va trouver Adèle qui tenoit ſon fils dans ſes bras, & l'inondoit de ſes larmes : — Ma fille, vous êtes donc déterminée à ne point revoir la Bretagne ? vous voulez

expirer dans ce ſéjour ? — Mon amour, mon devoir, tout, mon père, m'en impoſe la loi. — Eh bien ! puiſque cet enfant vous eſt ſi cher, que le ſort de Gérard vous touche, que vous ne ſçauriez vous cacher ... l'inhumanité, ma fille, l'avarice entraînent à des excès ... vous devez m'entendre. Vous aimez votre fils ... frémiſſez ... Baudouin ... il eſt capable de tous les crimes ; c'eſt pour parer ces coups que je viens vous propoſer ... Raoul, oui, Raoul lui même, s'il étoit poſſible qu'on ſortît du tombeau, vous donneroit ce conſeil... Adèle, vous n'avez point d'autre parti... — Quel eſt-il, mon père ? quel eſt-il ? eh ! quelle autre eſpérance puis-je avoir, que de ſuccomber bientôt à ma douleur ? oui, ce cher enfant eſt tout ce qui m'attache à la vie. Hélas ! penſez-vous, ſi je n'euſſe pas été mère, que j'aurois tardé un ſeul inſtant à ſuivre mon époux chez les morts ? Depuis ce jour horrible, qu'eſt-ce que mon éxiſtence ? je n'ai donc eu la force de vivre que pour mon fils... Parlez, ſeigneur ; je ferai tout pour mon enfant. — Écoutez, Adèle : loin de blâmer votre amour pour la mémoire de votre mari, qui n'y eſt plus ſenſible, j'enflammerois encore un feu ſi noble, s'il étoit ſuſceptible de ſe réfroidir ; Créqui ſans doute méritoit cet excès de tendreſſe ;

mais il n'eſt plus ; vous l'éprouvez trop : ſon nom eſt ſans pouvoir en ce château ; & il a un fils auquel il faut un appui ... je vous ai dit... — Expliquez-vous, ſeigneur ... je ne vous comprends pas... — Raoul... étoit votre ſoutien. — Me tromperois-je... Juſte ciel ! vous voudriez... — Qu'un autre hymen... — N'achevez point, grand Dieu ! qui ! moi ! moi ! que je forme un nouvel engagement ! que je trahiſſe la fidélité que j'ai vouée à tout ce que je pouvois aimer ! que dans les bras d'un autre... Ah ! mon père, mon père, montrez-moi la plus cruelle mort, je ſubirai tous les ſupplices ... mais, que j'expire maîtreſſe de ma main, de ce cœur ... il n'eſt point à moi, mon père : Créqui l'a emporté dans la tombe ; Créqui doit y regner juſqu'après mon trépas. Eh ! ceſſerois-je de l'aimer ? peut-il être un terme à mon amour ? — Adèle, vous avez donc réſolu de porter le couteau dans le ſein de votre fils ? aſſurément je ne m'occupe point de votre deſtinée ; je ne me diſſimule pas que c'eſt le moindre objet qui vous ſollicite : mais cet enfant eſt tout . . ma fille, vous êtes mère ... c'eſt donc cet enfant que je mets ſous vos yeux : la misère, l'opprobre qui ſuit l'adverſité, la dégradation attachée à l'infortune, que ſçai-je ? une fin cruelle, voilà les maux ſuſpendus ſur

une tête ... que vous-même vous dévouez à tant de malheurs. — Qu'un ſecond époux m'arrache des ſerments ! — Que votre fils ſans ſoutien ... il périra ... Adèle, ma fille, ma chère fille, le meilleur des pères, oui, le meilleur des pères, votre ami le plus tendre vous conſeille ; il gémit de ce moyen : mais c'eſt le ſeul que votre ſituation vous laiſſe, & ... femme infortunée, vous n'avez point à choiſir. — Raoul ta femme formeroit d'autres nœuds ... & quand je me rendrois à vos raiſons, mon père, quand mon fils l'emporteroit, il n'eſt que trop vrai, c'eſt tout ce qui m'anime, c'eſt tout ce qui m'anime, puis-je vous répondre que j'aurai la force de me traîner aux autels ? eh ! non, jamais, jamais je ne l'aurai ... oui, je ſuis mère, & mère la plus tendre ... & la plus malheureuſe.

Le ſire de Craon prend le jeune Créquidans ſes bras : — La voilà, cette chère victime que vous immolez, quand vous perſiſtez dans vos refus; regardez le bien, cet enfant : il vous implore, vous demande du ſecours, & vous l'abandonnez ? — Qu'exigez-vous, ſeigneur ? — Que vous permettiez qu'on embraſſe votre défenſe & celle de votre fils, s'écrie un homme qui accourt ſe précipiter aux pieds d'Adèle, demeu-

rée immobile d'étonnement : elle reconnaît ſous l'habit d'un ſimple ſerviteur, le ſire de Renti ; ce banneret de la plus haute naiſſance, jouiſſoit d'une fortune conſidérable ; il étoit allié à la maiſon de Créqui ; il avoit reſſenti la paſſion la plus violente pour Adèle, avant qu'elle épouſât Raoul ; une belle-mère qui tyranniſoit Renti, s'étoit oppoſée à ſon mariage avec la fille de Mahault ; il avoit conſervé ſon amour, & renoncé à tout engagement ; ſes terres touchoient à celles de Gérard ; Craon l'ayant vû à l'inſçu de ſa fille, avoit préparé cette eſpèce de ſurpriſe. Renti s'étoit introduit ſous ce déguiſement pour ne point exciter la défiance de Baudouin, qui s'apprêtoit à s'emparer du château ; il reprend : n'enviſagez point, madame, un amant malheureux, qui vous eſt toujours reſté fidèle : écartons cette image, puiſqu'elle vous offenſe ; mon deſſein eſt de vous reſpecter comme la vertu même ; c'eſt un ami, c'eſt un vengeur que je viens vous offrir en moi, & je ne puis me déclarer, repouſſer les intrigues & la force ouverte d'un uſurpateur, qu'appuyé du nom d'époux. Une troupe de gentilshom-

---

Le ſire de Renti, &c. Maiſon alliée à celle de Créqui, & tombée dans la maiſon de Croy.

mes qui brûlent de vous ſervir, n'attend que ce moment ; du pied de l'autel, je cours à Baudouin ; je ſuis prêt à me meſurer avec lui, s'il oſe un inſtant vous diſputer vos biens & vos droits ; je ſuis le père de votre enfant, il eſt mon fils... Adèle, au milieu des ſanglots, ſe tournant vers le ſire de Craon, s'écrie : ah ! mon père ! étoit-ce ainſi que vous deviez adoucir mes malheurs ? Je ferai plus, pourſuit Renti, je le jure ici à vos genoux, & j'en prends à témoin votre père & le ciel même : je vous prouverai qu'un amour véritable m'anime ; hélas ! il n'a jamais ceſſé d'enflammer mon cœur ; oui, vous ſçaurez combien je ſuis capable d'aimer. Créqui, Créqui n'auroit point eu cet excès de tendreſſe : — Ah ! gardez-vous de bleſſer ... tout le monde doit avoir mes ſentiments pour Créqui ... —Je m'engage à vous rappeller, Madame, combien mon parent méritoit d'être aimé, à reſpecter votre douleur, à ne point vous reprocher cet amour dont je ne dois être que trop jaloux ... je combattrai, j'étoufferai l'ardeur la plus vive, la plus pure ; je ne ferai point valoir le pouvoir que l'hymen me donnera ; c'eſt votre ami, j'en fais ſerment, l'ami le plus déſintéreſſé auquel vous accorderez votre main ; j'attendrai que ma conſtance aſſure mes droits,

triomphe de votre inſenſibilité : du moins ſi je ne puis la vaincre, j'aurai goûté la ſatisfaction de vous être utile, de faire votre bonheur, celui de votre fils ; ces plaiſirs ſi touchants pour une ame pleine de la divine Adèle, me les envieriez-vous ? — Seigneur ... vous ne pouvez avoir que ma reconnaiſſance, que mon eſtime ; l'une & l'autre ſeront à vous ſans réſerve ; mais mon amour ... en puis-je aimer un autre que Créqui ?.. je lui étois ſi chère ! nous éprouvions des tranſports mutuels... Voyez cet anneau qui me lie à lui, tant que je reſpirerai ; regardez : nos deux noms ſont entrelacés, & un autre nom... — Madame ... adorable Adèle, il n'eſt point de ſacrifice qui m'étonne ; encore une fois, croyez que Renti l'eût diſputé à Créqui même par la vivacité, le déſintéreſſement, la nobleſſe de ſes tranſports. S'il étoit permis à tout autre qu'à un mari de s'armer hautement en votre faveur, & de réclamer vos droits, je ne demanderois point à vous conduire à l'autel ; ce ſeroit à force de ſervices, de ſoins, après toutes les épreuves que vous éxigeriez, que j'oſerois ſolliciter le nom de votre époux. Mais ſans ce titre, je n'ai aucun pouvoir ; que dis je ? mon appui vous offenſeroit : on jetteroit des ombres

ſur votre réputation, & l'honneur d'Adèle m'eſt encore plus cher que le mien.

Le ſire de Craon qui s'étoit retiré pour quelques inſtants, accourt ſuivi du vieux banneret, que des domeſtiques portoient ſur une eſpèce de ſiège : — Gérard ſçait tout, ma fille, & le voilà qui vient ſe joindre à nous, pour preſſer cet hymen où ſont attachés tant d'intérêts qui doivent être les tiens mêmes. Oui, dit le vieillard, d'une voix preſqu'éteinte, j'unis mes prières à celles de ton père ; eh ! ce n'eſt pas à toi, Adèle, à ignorer combien j'aimois Raoul : mais il ne faut en ce moment enviſager que ſon fils, que ton fils, l'unique rejetton qui reſte de moi ; la néceſſité nous l'ordonne. Je connais le ſire de Renti ; c'eſt un de nos *preux*, & ſa valeur me répond de ſa vertu ; qu'il t'affranchiſſe de la tyrannie de Baudouin ; que je puiſſe du-moins expirer, avoir une tombe dans ce château qui ma vû naître, où mon fils, où Raoul fut élevé ! Hélas ! mes yeux qui ne jouiſſent plus que d'une faible clarté, ſaiſiſſent par-tout ſes traces ; je les arroſe de mes larmes ; je ſens que j'ai peu de jours à vivre : qu'en mourant, je voye cet héritage aſſuré à notre cher enfant (il embraſſe ſon petit-fils), & que mes derniers regards ſoient témoins de la punition de Baudouin !

Adèle étoit livrée à l'agitation la plus violente : — Que voulez-vous, que demandez-vous ? Créqui s'élève du tombeau : ne le voyez-vous pas ? il eſt devant mes yeux : j'entends ſa voix lamentable : » C'eſt donc » ainſi que tu me gardes ta foi ! Adèle ! c'eſt toi qui » me trahis !.. tu vas porter un autre nom ... tes ſer- » ments ... tu vas commettre un parjure «. Ah ! mon père, laiſſez-moi reprendre les ſens ... ma ſituation m'accable ! Seigneur ; (ſe tournant vers Renti) je ſuis pénétrée de votre généroſité ; non, perſonne n'eſt plus reconnaiſſante qu'Adèle, & vous (s'adreſſant à Gérard & à ſon père) vous ne doutez pas de ma docilité & de ma tendreſſe ; vous connaiſſez mon amour pour mon fils, c'eſt tout vous dire : mais ſouffrez au nom de l'humanité, du ciel, & c'eſt votre pitié que j'implore, permettez que je recueille mon ame : elle eſt abbreuvée d'un torrent d'amertumes ! Créqui m'eſt toujours préſent... Non, non, je ne pourrai jamais ... ma bouche prononceroit ce que vous deſirez ... mon cœur ſe révolteroit, ſe briſeroit... Comment m'accoutumer à cette idée ?.. daignez, par grace, me laiſſer quelque temps à moi-même : que je puiſſe contempler toute la profondeur de l'abîme où l'on veut m'entraîner !

L'infortuné Raoul réſiſtoit à tous les mauvais traitements de Méhémet ; il ne ſortoit point de cette tour où le barbare le retenoit accablé ſous le poids des chaînes ; il offroit ſes tortures à ce Dieu qu'il invoquoit ſans ceſſe ; après le ciel, c'étoit Adèle qui l'occupoit tout entier. L'eſpoir eſt le dernier ſentiment qui nous abandonne. Créqui s'aviſa d'un expédient, que Richard, roi d'Angleterre, mit dans la ſuite en uſage : il ſe flattoit que quelque Chrétien pourroit paſſer ſous les murailles de ſa priſon : il

---

Richard. Richard, ſurnommé *cœur de lion*, revenant de la Terre-Sainte, fait naufrage ſur le golfe de Veniſe, ſe ſauve, paſſe par l'Allemagne à la faveur d'un déguiſement, de peur d'être découvert de ſon ennemi Léopold duc d'Autriche, eſt reconnu tournant la broche dans une hôtellerie, & mené au duc qui le charge de chaînes, & le jette dans une priſon. Le malheureux Richard imagine de chanter jour & nuit, ſe flattant que le hazard pourroit amener ſous les murs de ſa tour quelqu'un qui reconnaîtroit ſa voix, & s'intéreſſeroit à ſon ſort ; ſon attente qui eût pu paraître une eſpérance chimérique, ne fut point trompée : un cuiſinier de ce monarque, par un jeu ſingulier des évenements, vient à traverſer l'Autriche ; ſon chemin, par un autre effet de l'heureuſe deſtinée du prince, conduit le cuiſinier près de la priſon ; il entend ſortir des accents qui ne lui ſont point étrangers : il approche, diſtingue la voix de Richard dont on ignoroit l'aventure, & en reçoit des inſtructions qui opérèrent la liberté de ce ſouverain, & le rendirent à ſon royaume.

imagina de compoſer une *Complainte*, où il détailloit ſon hiſtoire, & il la chantoit inceſſamment, dans l'eſpérance qu'un hazard heureux le feroit entendre, & que par ce moyen, il exciteroit la pitié, & feroit parvenir de ſes nouvelles à ſa famille.

SECONDE ET DERNIÈRE COMPLAINTE DU SIRE DE CRÉQUI.

Le mortel le plus miſérable,
Dans cette tour,
Victime d'un ſort déplorable,
Meurt nuit & jour;
Veuille le ciel en notre France
Porter mes cris!
Qu'on vienne alléger ma ſouffrance,
Ou je péris.

Chevalier à pleine bannière,
Créqui, j'ai nom;
La croiſade eſt héréditaire
Dans ma maiſon;
Près Boulogne, devers la Flandre,
Eſt mon château;
Qu'en ce manoir du-moins ma cendre
Ait ſon tombeau!

J'étois de monſeigneur mon père
Le fils chéri ;
Il avoit à la Sainte-Terre
Bouillon ſuivi ;
A le choiſir pour mon modèle,
Il m'animoit,
Et pour combattre l'Infidèle,
Il me formoit.

J'eus à peine obtenu le grade
De chevalier :
Je commençai d'amour malade,
A m'ennuyer ;
J'épouſai dame ayant naiſſance,
Biens par-deſſus,
Elle avoit plus groſſe chevance,
Charmes, vertus.

Roſe du jour, ou *la plus belle*
On l'appelloit,
Tant ſa beauté fraîche & nouvelle
Emerveilloit !
Combien je l'aimois d'amour tendre !
Dieu ! quelle ardeur !
Il vous faudroit, pour le comprendre,
Avoir mon cœur.

Le ſon guerrier de la trompette
Vient m'avertir
Qu'il faut de ma douce retraite
Sus départir.
Adèle envain verſa des larmes,
Je l'embraſſai,
Mais de ſon ſein, bien vîte aux armes
Je m'élançai.

Avec Louis, plein d'un ſaint zèle,
Je pris la croix;
Je retournai vers mon Adèle
A pluſieurs fois;
J'entends encor ſa voix pâmée:
— Vous me quittez!
— Je ſuis du ciel, ma bien-aymée,
Les volontés.

Dans ce fleuve dont le rivage
Bornoit nos pas,
Le premier, j'ouvris un paſſage
A nos ſoldats;
Le Méandre m'a vû pourſuivre
Les Muſulmans;
Que n'ai-je, hélas! ceſſé de vivre
En ces moments!

Nous avions attiré ſans doute
L'ire du Ciel ;
Les Chrétiens ſont mis en déroute :
Revers cruel !
De Louis le trépas s'apprête :
Soudain je cours
Au coutelas offrant ma tête,
Sauver ſes jours.

Semblablement pour lui, mes frères
Tous deux occis,
A mes regrets vifs & ſincères
Furent ravis ;
Mais leur fin ne doit faire naître
Triſte pitié :
Tout Français qui meurt pour ſon maître
Eſt envié.

Il me faut plaindre davantage
Des coups du ſort.
Je ſuis tombé dans un ſervage
Pis que la mort.
Or apprenez, Ames chrétiennes,
Si m'écoutés,
De ces Ames vraiment payennes
Les cruautés.

Une longue chaîne me ſerre
A travers corps,
Je n'ai de couche que la terre,
Las! je n'y dors;
Mes pieds, mes mains ſont d'autres chaines
Encor chargés:
Auſſi mes traits, ſous tant de peines,
Sont tout changés!

Tour-à-tour froid, chaleur, orage,
Depuis trois ans,
Sur moi, ſe joignent à la rage
Des Meſcréants:
Un pain noir nourrit mes misères;
Mes pleurs je boi;
J'ai ſerpents, couleuvres, vipères
Autour de moi.

Tous ces maux, hélas! que j'endure
Sont encor peu:
Ils voudroient me rendre parjure
Envers mon Dieu;
Le croiriez-vous, Chrétiens mes frères?
Ces Turcs méchants
Veulent à la foi de nos pères,
Oter les gens.

Ils me diſent cent fois : renie,
Et ſur le champ,
Auras mainte gentille amie,
Et force argent.
Moi, je réponds : à mon Adèle
Point ne faudrai ;
Ainſi qu'à Dieu toujours fidèle
Lui reſterai.

Vous qui paſſez ſous ces murailles
Où je gémis,
Puiſſent s'émouvoir vos entrailles
A ces récits !
Par le ſaint nom, je vous ſupplie :
Ne retardez
D'aller conter en ma patrie
Ce qu'entendez.

Vous trouverez peut-être encore
Gérard vivant,
Dites-lui que ſon fils l'implore
Dans ſon tourment.
Vous trouverez auſſi ma dame...
Quel ſouvenir !
Rien juſqu'ici n'a de mon ame
Pu la bannir.

Demandez que belle monnoye,
Or à foiſon,
Sans différer ici s'envoye
Pour ma rançon.
Que ſi mes jours, par coups funeſtes,
Étoient finis,
Faites qu'on tranſporte mes reſtes
En lieux bénis.

Clercs, chevaliers, manants, notables,
Qui que ſoyez,
N'oubliez les cris lamentables
Que vous oyez.
Pour guerdon de faveur ſi grande
Et loyauté,
A vos foyers le ciel vous rende
En sûreté!

C'étoit envain que Créqui cherchoit à faire éclater ſes plaintes : elles ſe perdoient dans les airs ; moins heureux que Richard, il ne trouvoit perſonne qui l'entendît, & qui pût contribuer à ſa délivrance ; le chagrin ſeul eût ſuffi pour lui donner la mort.

Deux ſatellites entrent dans la tour, & traînent le chevalier aux pieds de Méhémet, dont la phyſionomie ſombre & terrible lui annonçoit un arrêt fou-

droyant : — Vil eſclave, j'ai héſité juſqu'ici à céder à la voix de ma religion : elle veut que tu meures dès l'inſtant, ou que tu l'embraſſes, en reconnaiſſant l'impoſture & la fauſſeté de la tienne ; ſonge que tu n'as qu'un moment, que le glaive étincèle ſur ta tête. Je te l'ai dit : déclare ſeulement en préſence de nos bons Muſulmans & de nos prêtres, que tu ne demandes pas mieux que de renoncer à tes erreurs, & de t'éclairer ſur nos myſtères, qu'en un mot, notre ſaint prophète eſt le ſeul, après Dieu, qu'on doive honorer, comme l'auteur du vrai culte. Si ton eſprit n'eſt point convaincu, que ton cœur ne ſoit pas encore touché, fais cet aveu de bouche ; nous nous en contenterons, en attendant que tes yeux ſoient deſſillés, & je m'acquitte de ma promeſſe : la liberté t'eſt rendue ; tu revois ta patrie, ta famille, cette épouſe qui t'eſt ſi chère. Créqui ne répond pas : il regarde ſeulement avec fierté le barbare, & s'adreſſant à ceux qui l'avoient amené : — Qu'on me replonge dans ma priſon. Méhémet s'écrie : Chrétien arrogant, eſt-ce là ta réponſe ? — Eh ! quelle autre pouvois-tu attendre ? ſans doute ... je ſerois au comble de la félicité, en revoyant la France, mes parents, mon père, s'il reſpire encore ;

je pleurerois du-moins ſur ſa tombe ; preſſer mon enfant dans mes bras, jouir de la préſence de mon épouſe, quand un ſeul de ſes regards me feroit oublier toutes mes infortunes, quel bonheur ineſpéré !.. applaudis toi de mon ſupplice : jamais je n'ai plus aimé : Mais ma religion, mon Dieu... Méhémet, tu ne te ſouviens plus que je ſuis Français & chevalier, que des hommes tels que moi ſont au-deſſus de la menace & de la ſéduction, qu'ils peuvent mourir ... trahir le ciel ! manquer à la foi, à l'honneur !.. m'en croirois-tu capable ? où ſont tes bourreaux ? où ſont tes bourreaux ? — Ils vont épuiſer ſur toi les tortures... Sois certain que ma juſte fureur en imaginera, que tu ſeras la plus grande victime que nous aurons encore immolée au divin prophète ; tes membres ſeront déchirés ; tu ſentiras de toutes parts une mort ... elle ne ſçauroit être aſſez violente ... tu frémis... — Il faut donc renoncer à l'eſpoir de revoir Adèle, ma chère Adèle ... c'eſt le dernier regret qu'elle obtiendra d'une ame où Dieu ſeul & la vérité doivent régner... J'attends tes tourments ... — Qu'on le remène à la tour ... remplis-toi bien du ſort que tu vas ſubir. Cette nuit, je ſerai vengé de ton obſtination inſultante & criminelle, tu ſeras puni,

tes cris retentiront juſqu'à moi : il ne ſera plus tems de reclamer mes bontés ; mon oreille reſtera fermée comme mon cœur ; je veux m'enivrer de ce ſang marqué du ſceau de la réprobation. Mahomet lui-même preſſe ton châtiment ; je crois l'entendre ; je l'entends ; il me parle ; il éxige que je ſois inſenſible à la voix de la pitié ... je ne l'écouterai point cette compaſſion que tu mérites ſi peu... Eſclaves, délivrez-moi de ſon aſpect qui m'irrite, & que les miniſtres d'une vengeance légitime s'apprêtent à remplir mes volontés. Les jours de clémence ſe ſont écoulés ; la nuit de la mort eſt venue : qu'elle ſe développe toute entière ſur ce Chrétien trop coupable.

On reconduit le chevalier à ſa priſon ; des portes de fer ſe ſont fermées avec un bruit lugubre, & il n'a plus ſous les yeux que l'image de l'horrible ſupplice qui ſe prépare.

Le premier mouvement de cet infortuné eſt de ſe jetter à deux genoux, & de crier du fond de ſon ame au ſeul appui qui lui reſte & qu'il puiſſe implorer. On ne ſauroit trop remettre cette vérité devant les yeux : Dieu eſt l'unique réfuge qui s'offre à l'homme dans l'excès de ces malheurs où tout ſe retire de lui & l'abandonne ; il n'a point d'autre conſolateur,

d'autre ſoutien, d'autre ami. Créqui lève les mains au ciel, & d'une voix gémiſſante prononce ces paroles entrecoupées de ſanglots : Mon Dieu ! mon Dieu ! il eſt donc arrivé ce moment terrible ! ſupporter une mort affreuſe ... j'oſe répondre de mon courage, je ſuis capable de te faire ce ſacrifice : mais, Seigneur, ſi moins fidèle ... j'euſſe revû cette femme adorée, & ... je te l'immole, je te l'immole ; non, mon Dieu, non, je n'adopte point des ſentiments qui t'offenſent, qui me deshonorent ; je les rejette ; je les déſavoue ; je repouſſe cet amour... Seigneur, m'avois-tu créé ſi ſenſible, pour me ſoumettre à une pareille épreuve ?.. Allons, je ferai mon devoir : je mourrai pour toi ; prends ma vie, mon cœur, mon cœur tout entier... Encore ſi Adèle pouvoit être inſtruite de ma fin, qu'elle ſçût que je l'ai idolatrée juſqu'au dernier ſoupir, qu'elle a pu balancer ... ah ! pardonne, ſuprême Providence ... que l'époux d'Adèle a de la peine à ſe vaincre !.. Seigneur, verſez ſur elle toutes vos bénédictions ; qu'elle apprenne à mon enfant à vous ſervir, à vous aimer ! qu'elle le rende digne de vous, de ſa patrie, & de ſon roi ! qu'il mérite, par ſes ſoins, de mériter le nom de chevalier, le nom de Créqui ! qu'Adèle enfin ne m'oublie jamais !

Digitized by Google

qu'un autre ... ô mon Dieu ! qu'elle ſoit heureuſe ! c'eſt-là tout le prix de mon ſang que je vous demande, & ... Dieu de nos pères, ſois à préſent le ſeul objet qui m'occupe.

Créqui accablé de ſon horrible ſituation, tombe endormi, ou plûtôt épuiſé de douleur ſur ſes chaînes.

Près de trois heures s'étoient écoulées ; le jour ne paraiſſoit pas encore ; le chevalier ſe réveille : — C'eſt un ſonge, une illuſion ! quoi, Adèle, je ne te voyois point ! tu ne me parlois point ! tu ne me ſerrois point dans tes bras ! tu ne me diſois point que le ciel me récompenſoit de ma fermeté, que nous nous revoyons pour n'être plus déſunis ! tu me préſentois mon enfant ; mon père m'arroſoit de ſes larmes ... (il continue après avoir jetté les yeux de tous côtés) ah ! ce n'eſt qu'un rêve ! ce n'eſt qu'un rêve ! faible conſolation que Dieu m'envoye au moment que les tourments vont m'arracher la vie ! mes maux ne ſont que trop véritables ! non, je ne ſuis point en France ; j'expire, loin de mes parents, loin de mon fils, loin de ma femme ... je ſuis dans la patrie de l'impiété : voilà mes chaînes, les murs de ma priſon, cette terre humectée de mes larmes ! (il entend quelque bruit) tout mon ſang ſe glace ! Il eſt venu cet inſtant ... que je ne puis m'empêcher de

redouter !.. Ciel, ſoutiens ma fermeté, & donne-moi aſſez de forces pour ſupporter ce coup terrible (le bruit redouble) C'en eſt fait ! j'ai vécu ! plus d'eſpérance ! plus d'Adèle !

Un homme qui paraiſſoit ſuivi d'un autre, entre & approche de Créqui : — Chrétien, bannis toute crainte ... me reconnais-tu ? — C'eſt vous, jeune Abdalla ; le fils du cruel... — Il eſt mon père... Chrétien, il ne s'agit point ici d'accuſer ſa conduite ; pénétré de ſa religion, il croit la ſatisfaire, en montrant cette ſévérité ... à laquelle mon cœur, je le ſens trop, ſe refuſera toujours ; peut-être je ſuis infidèle aux préceptes ſacrés du ſaint prophète ; mes yeux ſe ferment, éblouis de ſon éclat ; oui, ma raiſon anéantie ſuccombe toute entière ſous Mahomet ... il eſt le maître des ames, il peut changer la mienne ; qu'il me donne la fermeté de mon père, ce zèle ... qui preſſoit ton ſupplice... Hélas ! c'eſt de ma mère que je tiens ces ſentiments .. qui ſont une faibleſſe condamnable, je n'en doute point. Sélime étoit de ta religion, & m'a imbu de ſes erreurs ; on dit que ta loi prêche la douceur, la clémence, qu'elle eſt d'accord avec cette nature ... qui, en ce moment, me parle & m'a entraîné auprès de toi ; je t'ai vû ſouvent, & cha-

que fois tu m'as inſpiré, je ne ſçais pourquoi, de la compaſſion ; il ne m'a pas été poſſible de la dominer : elle m'a pouſſé vers ce lieu, malgré tous mes efforts pour lui réſiſter ; profite des ténèbres ; devance le jour. Tiens, voici vingt bezans d'or, c'eſt tout ce que je poſsède ; cet eſclave qui m'eſt attaché va te conduire juſqu'à l'entrée d'un bois qui aſſurera ta fuite ; à la ſortie de la forêt, tu trouveras un port où tu pourras t'embarquer. Adieu ; le tems preſſe. (il ſe tourne vers l'eſclave) ôte-lui ſes fers.

Quelles expreſſions pourroient ſeulement donner une idée de la nouvelle révolution qu'éprouve Créqui ! Il reverra Adèle : c'eſt le premier rayon d'éxiſtence qui frappe cette ame enveloppée de toutes les horreurs d'une deſtruction prochaine. Il pouſſe des cris inarticulés, ſe précipite aux genoux d'Abdalla, les embraſſe, les preſſe, en verſant un torrent de larmes : — O mon libérateur, mon libérateur ! après Dieu, après Adèle, vous ſerez ce que j'aurai de plus cher. Si vous ſçaviez tout ce que je vous dois ... je vais revoir une femme adorée ! eſt-il poſſible ? mais ma fuite ... ame généreuſe, ſi votre père, dans ſa fureur... — N'appréhende pas, Chrétien : je ſuis ſon fils unique ; & quand j'en recevrois quelques mauvais trai-

tements, approcheroient-ils de la ſatisfaction ſi touchante que je goûte à t'obliger?..Non, je ne comprends point comment le ciel peut nous ordonner l'inhumanité! la nature eſt ſi douce à entendre !..—Eh ! mon cher bienfaiteur, on vous trompe : ce n'eſt pas Dieu qui commande la dureté, la barbarie ... que n'êtes-vous Chrétien ! avec tant de vertu, tant de bonté ... mais ſi vous étiez pour moi l'objet du reſſentiment paternel...— Allez, mon ami, je vous le répéte : de quelque ſévérité que mon père uſe à mon égard, je n'aurai point à me repentir de vous avoir ſauvé la vie, & d'avoir briſé vos fers ; cette action me fait tant de plaiſir !.. pardonne, Mahomet, j'aime à croire que ma pitié ne ſera point un crime à tes yeux ; j'arrache un malheureux à la mort ; il n'a pas le bonheur d'être éclairé comme moi : mais il eſt mon ſemblable, il faut le plaindre : il pourra revenir de ſes erreurs, en voyant qu'il eſt des Muſulmans qui connaiſſent la ſenſibilité.

Les chaînes de Créqui ont été rompues ; il a quitté ſon cachot ; l'eſclave enfin l'á conduit dans la forêt, & eſt revenu auprès de ſon maître.

Le lendemain, Méhémet apprend la fuite de Créqui : il ſe livre à toute ſa rage, & veut qu'on ôte la

Digitized by Google

vie à ceux de ſes ſerviteurs, qu'il ſoupçonne avoir facilité l'évaſion du chevalier. Abdalla court ſe jetter aux genoux de cet homme impitoyable : — Ne cherchez point un autre auteur de ce qui excite votre colère. C'eſt moi ... c'eſt moi qui ai briſé les fers de ce gentilhomme Français ; vous alliez l'immoler ; je n'ai pu vaincre la compaſſion qui me ſollicitoit en ſa faveur ... mon père, ſerois-je ſi coupable ?

Méhémet, dans ſes premiers tranſports, n'entend point ſon fils, & lève ſur lui le poignard ; la nature l'emporte ſur la ſuperſtition ; le Muſulman cède enfin au père qui donne des ordres pour qu'on ſe reſaiſiſſe de Créqui ; Abdalla avoit prévu ces démarches, & ſon adreſſe les rendit inutiles. On ne ſuivit point la route que le chevalier avoit priſe, & Méhémet fit un ſerment ſolemnel que le premier Chrétien qui tomberoit dans ſes mains, le dédommageroit de la perte de ſa victime.

Cependant le ſire de Créqui s'étoit enfoncé dans le bois ; à peine ſe trouve-t-il ſeul, il s'empreſſe de s'agenouiller, & de rendre graces à l'Être ſuprême, dont il éprouvoit la protection viſible ; c'étoit Dieu qui avoit touché Abdalla en ſa faveur. Le chevalier à l'inſtant forma un vœu ſecret ; peut-être à ſa re-

connaiſſance ſe mêloit-il le deſir de pénétrer s'il étoit encore cher à ſon épouſe & à ſa famille : il promet au ciel de ne ſe préſenter à leurs regards que dans l'appareil de la pauvreté, & avec les miſérables haillons dont il étoit revêtu ; un longue barbe deſcendoit juſques ſur ſa poitrine ; les injures de l'air, la maigreur & les ſouffrances continuelles d'une captivité de plus de dix années l'avoient défiguré au point qu'il étoit entièrement méconnaiſſable.

Le chevalier arrive au port indiqué, s'embarque, fait enſuite un voyage par terre, reprend la mer, & eſſuye un naufrage, dans le canal de la Manche ; il s'étoit ſauvé ſur un eſquif avec quelques paſſagers ; ils ſont engloutis dans les eaux.

Au moment que Créqui offroit au ciel ſon dernier ſoupir, il eſt pouſſé vers une côte qui lui eſt inconnue ; il s'abandonne au bras ſuprême qui le ſoutenoit à travers tant de périls ; deſcendu ſur le rivage, il prend la route qui arrête ſes regards ; il entre dans une forêt,

---

Les miſérables haillons, &c. Un *ſayon*, autrement une eſpèce de *ſurcot* ſans manches, c'eſt le nom que l'on donnoit à ces habillements d'eſclave, qui ne deſcendoient qu'au milieu des cuiſſes, &c.

toujours ſans ſçavoir où ſes pas le conduiſoient ; il apperçoit un bucheron, s'avance vers lui ; le payſan effrayé à l'aſpect du chevalier, qui paraiſſoit plutôt un ſpectre qu'une créature humaine, a recours à la fuite ; celui-ci redouble ſa marche, & lui crie du plus loin qu'il le voit, en langue ſarraſinoiſe : mon ami, de grace, enſeignez-moi le chemin ; que je ſçache dans quelle contrée je ſuis ! l'épouvante du bucheron augmente encore à ce langage étranger ; il répond avec crainte : laiſſez-moi, qui que vous ſoyez, je ne vous entends pas. Le ſire de Créqui tranſporté de ſe trouver dans un pays où l'on parle ſa langue maternelle, ſe hâte de répliquer, dans la même langue : ô ciel ! c'eſt un Français que j'entends ! n'appréhendez rien, mon cher : je ſuis un de vos compatriotes ; le naufrage m'a jetté ſur ces bords : mais au nom de l'humanité, ſatisfaites mon impatience, comment appellez-vous le lieu où nous ſommes ? Eh ! répart le bucheron, qui commençoit à revenir de ſon effroi, vous vous prétendez un des nôtres : vous me ſemblez cependant bien étranger ! par quel hazard ne reconnaiſſez-vous pas les confins du Boulonnois ? — Les confins du Boulonnois ! — Eh ! oui, c'eſt ici la forêt de Créqui. Le chevalier ſur le champ tombe

proſterné à terre, & la baiſant avec tranſport, s'écrie: ô Dieu ! Dieu ! tu m'aurois rendu à mon pays !.. je ſerois près des lieux, & ... (il ſe tourne vers le bucheron) tu dis ... la forêt de Créqui ?.. Adèle ... Gérard ... le jeune Raoul ... ah ! parle, mon ami, parle, explique-moi... Le payſan, à toutes ces diverſes éruptions d'une ame qui n'eſt plus maitreſſe d'elle-même, ne doute pas que ce ne ſoit un inſenſé qui l'interroge : — Je ne puis répondre à tant de queſtions à la fois. Je vous dis que c'eſt ici la forêt de Créqui ; vous voyez comme elle eſt inculte & négligée : tout ſe reſſent de la perte du meilleur des maîtres ; combien nous l'avons pleuré ! hélas ! nous le pleurons encore. — Vous le pleurez ? — Aſſurément nous ne ſçaurions trop le regretter ; il a fait un malheureux voyage d'outremer ; il a été tué, en combattant, avec notre bon roi, contre ces infâmes Mécréants, que Dieu devroit bien exterminer juſqu'au dernier ! Oui, nous avons appris que notre pauvre ſeigneur a laiſſé la vie dans ces contrées lointaines. Et, interrompt le chevalier d'une voix tremblante, ſa femme... — Sa femme a été inconſolable de la mort de *ſon baron*. — Mon ami ... mon ami ... eſt-ce qu'elle auroit oublié ?.. elle n'aimeroit plus le ſire de Créqui ! —

Oh ! il n'y a pas lieu de croire qu'on change auſſi facilement ; je parierois bien qu'elle a toujours ſon mari dans le cœur : mais notre maître avoit un monſtre de neveu qui ne nous laiſſe pas un moment de tranquillité ; il eſt venu s'emparer du château, & notre dame eſt obligée ... peut être en cet inſtant, la cérémonie eſt-elle faite... — Quelle cérémonie ?.. éclairciſſez ... quoi... — Elle eſt mariée... — Adèle mariée !

Le chevalier n'en dit pas davantage, & tombe aux pieds d'un arbre, comme frappé de la foudre. Le villageois ému de pitié va vers lui : — Oui, mariée ... & s'il vous plaît, quel intérêt prenez-vous à ce mariage ? — Quel intérêt, mon ami ! ah ! ſi tu ſçavois ... ſi tu ſçavois... — Eh ! pourquoi ... tu pleures ! — Sans doute je pleure ; je voudrois expirer dans mes larmes ... je te demande un ſervice ... je vais mourir, car je n'ai pas la force d'aller plus loin, tu iras après ma mort vers cette dame, & tu l'engageras à ſe rendre dans cette forêt ... qu'elle prenne ſoin de ma ſépulture ... Adèle, ô Dieu ! Adèle ! & tu me réſervois ces coups !.. — Je ne ſçais pas bien préciſément ſi cela eſt fini : tout ce que je puis aſſurer, c'eſt qu'elle devoit ſe marier aujourd'hui au ſire de Renti ; c'eſt un des

parents & des meilleurs amis de notre bon ſeigneur ; peut-être rétablira-t-il la paix en ces lieux : on prétend que ce mariage étoit néceſſaire, & qu'il empêchera que l'héritage de notre jeune maître ne ſoit envahi par ſon couſin Baudouin. — Je diſois que je voulois mourir ici ; non, c'eſt au château que j'irai rendre les derniers ſoupirs... Vous m'avez paru aimer la mémoire de Créqui ... quoique j'aie l'air bien malheureux ... il avoit quelque amitié pour moi. — De l'amitié pour vous ! — Mon ami, il ne faut pas mépriſer l'indigence ; quelquefois l'apparence nous trompe. Les tréſors ſe trouvent dans les terres qui paraiſſent les moins fertiles. — Je ne mépriſe point les pauvres : moi qui vous parle, je ne ſuis guères aiſé, ſurtout depuis la perte que nous avons faite : mais je penſe que vous n'avez jamais pu être l'ami de notre ſeigneur ... au-reſte, que me demandez-vous ? — Je vous le répéte, je vous en conjure par le ſouvenir de Créqui, qui vous aimoit tous ; oui ... vous lui êtes tous chers juſqu'au dernier de ſes vaſſaux : aidez-moi à marcher juſqu'au château ; je veux abſolument voir votre dame, & ... j'expirerai en ſa préſence. — Mais vous portez vos vûes bien haut d'aller en cet inſtant troubler une fête... On

ne

ne nous laiſſera pas entrer. — Marchons toujours ... je ſuis ſi affaibli !.. vous daignerez me conduire ... apprenez-moi de grace ... le père de Créqui ... il vivroit ? — Je ne ſçais ſi l'on doit appeller cela vivre. Ce digne chevalier ! il meurt plus encore de douleur que de vieilleſſe ; il n'a que le nom de ſon fils Raoul à la bouche. — Il ne l'a point oublié ? — Il en parle ſans ceſſe ; ah ! s'il étoit plus jeune, ſon neveu n'auroit pas eu l'audace de vouloir dépouiller notre jeune maître de ſon héritage : mais le ſire de Renti va maintenir ſes droits, & nous venger tous d'un raviſſeur qui nous traite comme ſes propres ſerfs... Hélas ! où eſt le ſire de Créqui ?

Le chevalier, à chaque inſtant, étoit prêt à ſe découvrir ; le bucheron le regardoit attentivement : il étoit étonné de lui trouver ſous cet extérieur miſérable un air qui lui en impoſoit malgré lui. Ils avançoient, & Créqui paraiſſoit reſſentir la plus vive douleur ; il ſortoit quelquefois de ſon accablement profond, & rediſoit : ſi votre dame avoit eu pour ſon époux l'amour... qu'il a toujours pour elle... Je ne vous comprends point, interrompoit le payſan : notre brave ſeigneur n'eſt-il pas mort à la Terre-Sainte ? & puis, que pouvoit faire notre vertueuſe maitreſſe pour

ſe mettre, elle & ſon fils, à l'abri des perſécutions & des injuſtices d'un méchant parent? vous ne m'entendez donc pas? on vous dit que c'eſt contre ſon gré qu'elle prend un ſecond mari; Gérard même l'a contrainte de former ce nouvel engagement. — Mon père auſſi! — Votre père! notre vieux maître votre père! — Excuſez, mon ami: ma raiſon s'égare ... mon trouble eſt ſi grand!.. — Je le vois bien ... vous imaginez ... mais vous me faites tant de demandes?.. eh! qui êtes vous? — Ce que je ſuis ... ce que je ſuis, le plus malheureux des hommes; je deſirerois n'avoir jamais mis le pied dans ce ſéjour ... c'eſt mon infortune qui m'arrache au naufrage, qui me jette ſur ces bords...: je reviens de la Terre-Sainte ... c'eſt-là que j'ai connu Créqui. — Vous l'avez connu? — Vous oubliez que je vous ait dit qu'il m'honoroit de ſa bienveillance; je l'ai vû mourir victime de ſon amour pour ſon roi; s'il n'avoit pas ſuccombé dans cette guerre ... il ſeroit venu expirer en ces lieux ... quelle mort plus cruelle que tous les ſupplices qu'on lui préparoit! — Ah! que n'a-t-il pu ſe ſauver de cette malheureuſe guerre! nous donnerions tous notre vie pour qu'il revint au monde; pour moi, je n'ai qu'une miſérable chaumière & un morceau de pain: mais je

Digitized by Google

les ſacrifierois de grand cœur, ſi à ce prix notre cher maître nous étoit rendu. — Eſt-il bien vrai, mon ami ? je puis donc...

Créqui tout-à-coup ſe tait comme un homme que la réflexion force à garder le ſilence ; il a de la peine cependant à cacher ſon émotion ; des pleurs lui échappent ; dans toute autre occaſion, il eût cédé à ſon attendriſſement.

Ils approchoient du château ; ils découvrent une foule de monde ; le chevalier rencontre un jeune garçon : il vole à lui avec tranſport : — Eſt-elle mariée ? — Pas encore, mais elle s'apprête à ſe rendre au moûtier (à l'égliſe). — Elle n'eſt point engagée !.. que je la voye ... que je la voye ! Conduis-moi, ajoûte-t-il, s'adreſſant au bucheron ; que je lui ſois préſenté ; il faut abſolument que j'aye un entretien avec elle. Quelle témérité, interrompt le jeune garçon ! vous concevez-là un étrange deſſein ! Bon-homme, ce n'eſt pas aujourd'hui que vous pénétrerez juſqu'à notre dame ; vous prenez mal votre tems : mais croyez-moi, profitez de la fête : *il y aura largeſſe ;* on diſtribuera des aumônes, & vous me paraiſſez en avoir beſoin.

Créqui n'écoutoit point ces propos, & il preſ-

ſoit le bucheron de le mener au château, & de lui obtenir la permiſſion de parler à la dame.

Ce qu'on lui avoit annoncé n'étoit que trop véritable : Adèle, vaincue par les ſollicitations, par les ordres, par les prières de ſon père & de Gérard, le viſage baigné de larmes, mourante dans les bras de ſes femmes, s'avançoit lentement vers l'égliſe. Sa bouche avoit enfin conſenti au ſacrifice affreux qu'on lui impoſoit, tandis que ſon cœur plein de l'image de Créqui, ſe révoltoit contre un nouvel hymen. Le jeune Raoul la ſuivoit, éloigné à quelque diſtance. Plus loin paraiſſoit le vieux banneret, porté ſur un ſiège, & pleurant lui-même avec ſa belle-fille. On voyoit enſuite le ſire de Renti, entouré de ſes vaſſaux, & s'applaudiſſant des nœuds qu'il alloit former.

Quel ſpectacle pour Créqui ! il a la fermeté de rappeller les forces de ſon ame ; de quelque côté qu'il tourne les yeux, mille objets divers lui retracent ſes premières années, les jours de ſon bonheur, de ſon amour. Il apperçoit Adèle, parée de tous les ornements, plus belle qu'elle n'avoit jamais été, livrée cependant à une profonde douleur. A cet aſpect, un frémiſſement ſubit s'empare de tous ſes membres;

toute ſon ame a paru s'élancer vers Adèle. Le bucheron qui ne perdoit pas un de ſes mouvements, ne ſçait à quelle cauſe attribuer cette agitation. La voilà ! c'eſt elle, c'eſt elle, s'écrie le chevalier ! que je lui parle ! annoncez qu'un inconnu de retour de la Paleſtine, a quelque choſe d'intéreſſant à lui communiquer ... hâtez vous. Le bucheron va aux ſentinelles qui gardoient les tourelles à la tête du pont : — Voici un homme, je crois que c'eſt quelque matelot échappé du naufrage, qui deſireroit abſolument avoir un entretien avec notre dame. Ces gardes que notre ancien langage nomme des *queſteurs*, repouſſent avec mépris le villageois, & ne lui prètent pas la moindre attention. Créqui n'attend point qu'ils ayent rendu une réponſe : il court à ces ſoldats, & leur adreſſe la même demande que le bucheron avoit faite pour lui ; on l'interrompt : — Que veut ce miſérable ? il choiſit bien ſon jour pour ſe faire préſenter à notre maitreſſe ! Il perſiſte : — Après la cérémonie, on verra ſi on doit te procurer cet honneur... Après, dit le chevalier tranſporté de colère !.. il en reſte à ce mot, & veut continuer ſa route. On s'oppoſoit à ſon paſſage : on voit avec ſurpriſe un chien défaillant de vieilleſſe, ſe ranimer & ſe traîner juſqu'à lui, le careſ-

ſer, pouſſer des hurlements de joie, on reconnaît Gerfault. Comment, ſe dit-on ! cet homme ne ſeroit point étranger ici ! Raoul qui ne ſçauroit ſe vaincre à l'aſpect de ce chien qu'il avoit aimé, le careſſe à ſon tour, & ne peut s'empêcher de murmurer ces paroles : il n'y auroit que toi, mon pauvre Gerfault, qui me ſeroit demeuré fidèle ! cependant il s'avançoit toujours, & éprouvoit de nouveaux obſtacles.

La rumeur augmente; Adèle en demande la cauſe : on répond qu'une eſpèce de matelot, arrivé de la Terre-Sainte, ſollicite la liberté de la voir & de l'entretenir ; on ajoûte que ſon extérieur annonce un malheureux qui implore la charité ; Adèle n'a entendu que les premiers mots : —Il vient de la Terre-Sainte ! ah ! peut-être aura-t-il connu Créqui ; du-moins on lui en aura parlé ; qu'il approche, qu'il approche ; oui, je m'entretiendrai avec lui de tout ce que j'aimois, de tout ce que j'aime ... & on veut que je l'oublie, que je le trahiſſe !

Les gardes ſont alors les premiers à ouvrir le chemin à Créqui preſſé de la multitude ; il hâte ſa marche ; quand il eſt près d'Adèle, qu'il peut jouir de ſa préſence, qu'il la voit embellie de tous les atours, & pour quelle fête ! de quels coups à la fois il eſt frappé ! ſes yeux ſe couvrent d'un nuage ; ſes ge-

noux fléchiſſent ſous lui ; la voix lui manque ; il eſt prêt à tomber en défaillance. Etranger, dit Adèle de ce ton qui va percer le cœur de Créqui, vous avez été à la Paleſtine ?.. Ah ! ſans doute ... ſans doute, vous avez eu connaiſſance de mon époux ?.. quelle horrible deſtinée me l'a enlevé !.. parlez ... dites-moi... Il répond par ces mots mal articulés : — Oui, madame, j'ai connu le ſire de Créqui... — Vous l'avez connu ?.. eh bien ... eh bien ... racontez-moi toutes les circonſtances ... n'en oubliez aucune ; il n'en eſt point qui ne ſoit chère à ma douleur, & je veux m'en pénétrer, m'abbreuver de toute l'amertume ... vous l'avez vû mourir ? — Madame, le ſire de Créqui eſt expiré, couvert de quelque gloire, pour avoir rempli le devoir de tout Français jaloux d'acquitter ſes obligations, pour avoir ſauvé ſon maître ; il eſt mort, madame, en vous aimant ... en vous aimant toujours... Et vous ... pardonnez ... vous dites ... étoit-ce là ce qu'il devoit attendre ? vous allez... — Ah ! l'on voit bien que vous ignorez ce qui ſe paſſe en ces lieux ... dans mon cœur déchiré de mille traits. Je vais ... je vais mourir à l'autel... — Quoi ! ſi Créqui n'eût point ſuccombé... — Ciel ! que ne peut-il renaître ? comme je volerois dans ſes bras !..

il ſçauroit ... il verroit ... jamais, non jamais on n'a plus aimé, & on n'a été plus malheureuſe !.. je vous le dis : ce jour ſera témoin de mon trepas, de la fin de tous mes maux; non, je n'acheverai point cette union qui me déſeſpère ; mon cher Créqui aura ma foi, toute mon ame, ma vie ... étranger, qu'avez-vous ? vous chancelez !.. vous gémiſſez !.. des pleurs vous ſuffoquent ! — Vous l'aimez donc encore, cet époux qui vous adora ... qui vous adore... — Qui m'adore !.. qu'eſt-ce que j'entends !.. il ne ſeroit point au rang des morts !.. il vivroit !.. — Oui, il reſpire... — Il vit !.. ah ! où eſt-il ? où eſt-il ?.. que je le voye ... que je coure ... que je meure dans ſes bras !.. où eſt mon cher Raoul ? A vos genoux, ma chère Adèle, (s'écrie le chevalier accablé de l'excès de ſes tranſports, & au milieu d'un torrent de pleurs,) à vos pieds; mes malheurs, mon amour, mon amour, le chagrin de ſouffrir loin de votre préſence, ont défiguré mes traits : mais reconnaiſſez Créqui, votre fidèle amant, à ſon cœur pénétré de la plus vive tendreſſe, à ce gage de votre amour (il lui montre le braſſelet,) & vous, avez-vous conſervé cet anneau ?.. Adèle n'a que la force de tendre ſa main à ſon époux, & de lui montrer cette bague qu'elle a toujours portée ;

le Chevalier la couvre de baiſers & de larmes de joie; Adèle preſque ſans connaiſſance, ſoutenue par ſes femmes, reprend l'uſage des ſens, pouſſe un cri : — C'eſt vous, mon cher Créqui ! & auſſitôt elle s'eſt précipitée dans ſes bras.

Le jeune Raoul accourt : il voit ſa mère dans le ſein d'un inconnu ; étonné, il lui demande quel il peut être. — Mon fils ... c'eſt votre père, votre ſeigneur : apprenez ... proſternez-vous devant lui. Mon enfant, s'écrie le chevalier ! il le couvre de ſes embraſſements ; il répète avec yvreſſe : c'eſt mon fils que je vois, que je preſſe contre mon cœur !

Pourquoi le pinceau ne ſçauroit-il exprimer de pareils tableaux ? quelle ſituation que celle de Créqui & d'Adèle ! comme leurs ames ſont ravies, tranſportées ! comme elles ſuccombent ſous la violence de tout ce qu'on peut éprouver de plus délicieux dans l'extaſe

---

Proſternez-vous, &c. Une des vertus de l'ancien temps que nous devions regretter, c'eſt cette eſpèce de reſpect religieux dont les enfants étoient pénétrés pour leurs auteurs ; on relit encore avec plaiſir les vieilles expreſſions qui étoient dans la bouche de la jeuneſſe de ces ſiècles : *monſeigneur mon père*, *madame ma mère*, &c. le moment où la vénération qu'inſpire la nature pour nos parents, s'eſt affaiblie, a été la perte des mœurs & des vrais plaiſirs.

du ſentiment ! quelles larmes l'un & l'autre répandent ! c'eſt vous, ma chère Adèle ! quoi ! mon cher Créqui, je vous retrouve ! vous m'êtes rendu ! nous vivrons encore l'un pour l'autre ! ils répètent vingt fois ces paroles touchantes ; ils gardent ces ſilences ſi expreſſifs, qui ſont le langage du cœur. Qu'ils ont oublié leurs diſgraces ! que ce couple heureux eſt enyvré d'un pur amour ! ils ne ſe laſſent point de ſe regarder & de ſe pénétrer tous deux à longs traits de la plénitude d'une félicité qui approche de l'enchantement céleſte.

Cette nouvelle inattendue cauſe une eſpèce de tumulte ; on ne ſe raſſaſie point du plaiſir de voir Créqui ; il attache tous les regards, tous les cœurs ; on vient ſe jetter en foule auprès de lui ; on lui baiſe les mains ; on embraſſe ſes genoux : — C'eſt notre bon maître ! c'eſt notre bon maître ! ce cri univerſel eſt porté juſqu'à Gérard : — Qu'ai-je entendu ? que dites-vous ... mon fils ... Raoul... — Oui, monſeigneur, votre fils, lui-même ! il n'eſt point mort, ainſi qu'on l'avoit publié ... Le vieillard oublie ſon âge, ſes infirmités, s'élance de ſon ſiège, fait quelques pas : — Il ſeroit poſſible !.. ce ne ſeroit point un faux rapport !.. qu'on me traîne juſqu'à lui ... je ſens ... je mourrai de joie.

Digitized by Google

En-effet, le vieux banneret, appuyé ſur des domeſtiques, redouble ſa marche; on croiroit qu'un miracle lui a rendu la vigueur; il ſe précipite ſur le ſire de Créqui : — C'eſt toi, mon cher Raoul ! Le chevalier reconnaît ſon père, & s'élançant à ſon tour dans ſes bras ! — Mon père ! mon tendre père !.. je vous revois !.. — Ah !mon fils ... Raoul ! Raoul !.. Ce ſont les ſeules expreſſions qui échappent à Gérard; pendant quelques moments,il perd la voix; l'effort de la tendreſſe la lui rend : — Mon fils ... mon fils ... mes yeux te voyent à peine ... mais ... mon cœur te ſent, mon cœur te ſent ... reſte ſur ce cœur que tu ranimes;cher enfant !.. je tiens Raoul dans mes bras ! ô mon Dieu, tu peux m'ôter la vie; tu m'as rendu mon cher fils ! je l'ai revû : je meurs content. Le chevalier ne répondoit que par des larmes; il ſerroit tour-à-tour contre ſon ſein ſa femme, ſon enfant & ſon père.

Le retour de Créqui s'eſt répandu par des acclamations ſans nombre; le ſire de Renti, qu'une affaire imprévûe avoit appellé aux extrêmités du château, ne ſçauroit ajoûter foi à ce bruit : il accourt; il eſt bien éloigné de reconnaître Créqui ſous cet appareil de la misère; cependant il s'approche; il doute s'il en croira ſes yeux; le chevalier lui dit avec un ton de

ſentiment mêlé de gayeté : oui, c'eſt moi, mon cher Renti que les malheurs ont changé au point que vous avez de la peine à me reconnaître : mais mon cœur eſt toujours le même ; je me flatte que vous ſerez aſſez galant homme pour me laiſſer ma femme. Renti étonné, confus, vole dans les bras de ſon parent : — Mes regards ne me trompent point ! c'eſt vous, chevalier ! Adèle a trop de vertu pour ne pas vous apprendre la vérité : vous ſçaurez que je l'ai aimée, avant qu'elle fût votre épouſe, & elle me ſera chère juſqu'au dernier ſoupir. Le deſir de maintenir ſes droits, ceux de votre fils, vos intérêts mêmes, l'impatience d'arracher l'un & l'autre à la tyrannie d'un indigne raviſſeur de vos biens, voilà ce qui m'animoit autant que mon amour. Encore une fois, je m'en rapporte à la généroſité d'Adèle ; je crois avoir mérité ſon eſtime & la vôtre. Mon cher Créqui, je la remets dans vos bras ; ſouffrez tous deux que je reſte votre ami le plus fidèle & le plus déſintéreſſé ; je ne vous demande d'autre reconnaiſſance que les ſentiments qui me ſont dûs. Il continue avec attendriſſement : chevalier, la fête étoit prête ; c'eſt toujours mon bonheur que nous allons célébrer : c'eſt le bonheur de Créqui, du plus cher de mes amis & de mes parents.

Digitized by Google

L'heureux époux d'Adèle eſt pénétré de la nobleſſe d'ame de ſon rival : — Sire de Renti, n'appréhendez point de ma part une honteuſe jalouſie qui n'eſt faite ni pour Adèle ni pour moi. Sa vertu & la délicateſſe de votre honneur doivent me raſſurer ; je veux, après ſon époux, que vous ſoyez ce que ma femme chérira le plus ; voudriez-vous que je vous cédaſſe en généroſité & en amitié ?

Créqui va ſe revêtir d'habits convenables à ſa nouvelle ſituation ; il revient environné d'une foule de vaſſaux qui ne ſe laſſoient point de crier : *Noël ! Noël !* Le banquet fut digne de la fête ; *on y fit largeſſes* ; le chevalier, comme un autre Enée, après le repas, raconta ſes aventures ; toute l'aſſemblée éprouva les diverſes révolutions qui l'avoient agité ; il fit couler des larmes ; on finit par ſe livrer aux tranſports d'une joie univerſelle ; Baudouin, avec ſes partiſans, avoit

---

On y fit largeſſes, &c. Les princes, & les bannerets qui cherchèrent bientôt à les imiter dans les occaſions éclatantes, comme l'élévation à la chevalerie, le jour du mariage, un tournoi, une fête donnée à propos de quelque victoire remportée, faiſoient crier *largeſſes* à pluſieurs fois ; on diſtribuoit à ceux qui étoient préſents des dons de différente valeur : la bienfaiſance & la généroſité étoient les premières vertus d'un chevalier.

diſparu du château ; Créqui eut dans la ſuite aſſez de grandeur d'ame pour recevoir ſes excuſes & lui pardonner. Tout ſe reſſentit de ſa bienfaiſance & de ſes libéralités ; le bûcheron en reçut des marques éclatantes ; il n'y eut pas juſqu'au chien fidèle dont il n'eût un ſoin extrême ; les attentions de ſon nouveau maître lui prolongèrent la vie. A l'égard du vieux banneret, le retour de ſon fils lui avoit cauſé une émotion ſi violente, qu'il ſurvécut peu à cet évènement inattendu : il expira dans les bras du chevalier, en répétant : je n'ai plus rien à deſirer au monde, Dieu a comblé tous mes vœux : j'ai revû mon fils, & c'eſt ſa main qui ferme ma paupiere ! Créqui le pleura amèrement ; il fonda un monaſtère en ſon

Un monaſtère, &c. L'abbaye de Ruiſſeauville en Artois. On s'eſt beaucoup élevé contre cette coutume de nos pères, de fonder des établiſſements religieux ; peut être ont-ils pouſſé trop loin à cet égard leurs libéralités : mais on demande ſi la prodigalité de leurs enfants pour ſatisfaire un luxe effréné & deſtructeur, ne mérite pas de plus juſtes reproches : il vaut mieux certainement avoir aſſuré l'éxiſtence de gens qui ont été utiles à la religion, aux arts, à l'agriculture, à l'amélioration des terres, qui ont fait de nos déſerts & de nos landes, des campagnes riantes & fécondes, que de ſacrifier les fortunes de familles entières, à l'inſatiable avidité de viles courtiſanes ſans pudeur, d'où émane aujourdhui cette corruption phyſique & morale qui tôt ou tard entraîne la perte des états.

honneur, fit même relever & embellir ceux qu'avoient bâtis ſes ancêtres, & il eut la conſolation de vieillir avec ſa chère Adèle. L'un & l'autre s'aimèrent comme deux tendres amants juſqu'au tombeau, & ils terminèrent leur vie en laiſſant une poſtérité qui ne dégénéra point de ſes ayeux. La Picardie & l'Artois ſemblent de concert avoir pris plaiſir à conſacrer la mémoire du ſire de Créqui : la romance qu'on

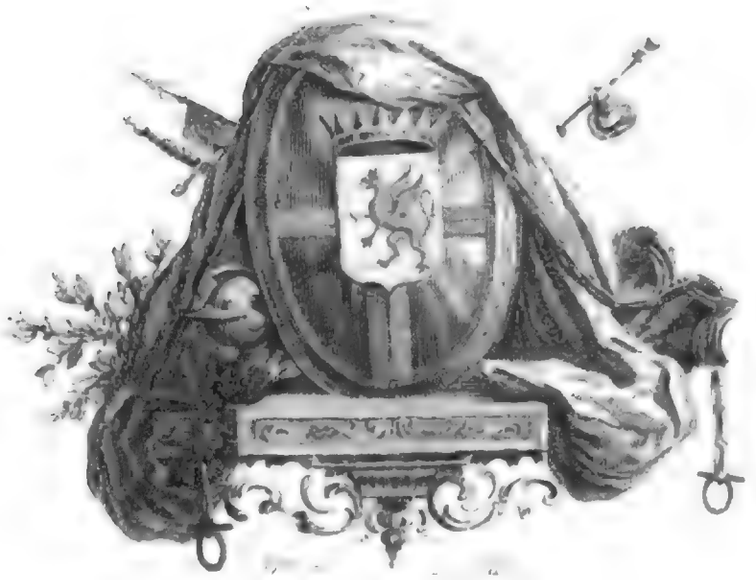
---

Une poſtérité, &c. La première branche de Créqui, famille mentionnée dans les titres dès 857, portoit d'or au créquier de gueules ; les Ailly & Mailly avoient également des armes parlantes : de-là ce dicton :

» Ailly, Mailly, Créqui,
» Tel nom, telles armes, tel cri.

Cette illuſtre maiſon eſt tombée dans celle de Blanchefort, par le mariage de Marie de Créqui, fille unique de Jean VIII du nom, ſire de Créqui, & de Canaples, prince de Poix, contracté l'an 1543 ; Antoine, leur fils aîné, fut inſtitué héritier des biens de la maiſon de Créqui par ſon oncle maternel, Antoine de Créqui, Cardinal, Évêque d'Amiens, à condition par lui & ſes ſucceſſeurs d'en porter le nom & les armes. Blanchefort, famille du Limoſin, porte d'or à deux lions léopardés de gueules : c'eſt ce dernier écuſſon que repréſente le fleuron qui termine cette *Nouvelle*.

va lire, & qui eſt compoſée dans l'ancien idiome de ces deux provinces, en eſt une preuve bien convainquante : la véritable éxiſtence eſt ce renom immortel porté à l'avenir de bouche en bouche, juſques dans celle du peuple. Cette tradition naïve qu'on peut appeller la voix de la vérité, eſt au-deſſus de tous les éloges ; & ce langage qui n'eſt point équivoque, ne ſçauroit être ſoupçonné d'adulation ni d'intérêt.



ROMANCE,

CONTENANT L'HISTOIRE

DU SIRE DE CRÉQUI,

Composée vers 1300.

On croit faire un vrai préſent au Public, en lui procurant la connaiſſance de ce monument précieux de notre vieille Poéſie. Les perſonnes qui ſe ſont ſauvées de l'infection du bel eſprit, & qui ſont encore quelque cas de la vérité & du naturel, liront avec plaiſir ce petit poëme : car c'en eſt un dans toutes les formes ; ce qui leur paraîtra ſingulier, c'eſt qu'elles en trouveront le dénouement imité de celui de l'Odyſſée : la dame de Créqui eſt une ſeconde Pénélope : mêmes incertitudes de ſa part, mêmes queſtions à ſon mari. Cela prouve

De ce monument &c. On craindroit de manquer à la reconnaiſſance, ſi l'on taiſoit le nom de la perſonne à laquelle on eſt redevable de cette romance intéreſſante : on la tient du père Daire, deſcendant de ce célèbre Daire, qui fut le digne compagnon d'Euſtache de Calais ; cet eſtimable religieux bibliothécaire de la maiſon des Céleſtins à Paris, s'eſt rendu recommandable par ſes connaiſſances dans nos anciennes chartres, & dans d'autres parties de la littérature Françaiſe, &c.

qu'Homère n'étoit pas inconnu à nos anciens verſificateurs & romanciers. Les amateurs du merveilleux s'amuſeront du prodige qui, du fond de la Syrie, tranſporte Créqui dans le Boulonnois ; ils ſe plairont auſſi à voir ces cygnes qui viennent rendre à propos une moitié d'anneau dont la découverte complette l'action.

On peut aſſurer qu'on s'eſt piqué de fidélité, en publiant l'original tel qu'il eſt, on a eu la ſcrupuleuſe attention de n'y rien changer.

ROMANCE

CONTENANT L'HISTOIRE

DU SIRE DE CRÉQUI,

Compoſée vers 1300.

LY Roy Loys le Joſne heyant empreins ſe crois (*a*)
Voulières li ſuihir tous lies brafs Frenchois,
Cuentes (*b*), prinches, & barons, toute joſne nobleiſſe
A s'enrolier treſtous montroient bien de li preiſſe.

Eun pouiſſant chievalier, jouxte le Boulonnoy, (*c*)
Treis noble, poſſeiſſant (*d*) del cunêtey (*e*) de Ternoy,
Ly quint, aveuk le vieil ſire Guiard ſen père, (*f*)
Si croiſia pour allier ous lius ſaints a le guiere.

(*a*) S'étant croiſé (l'an 1147), tous les braves Français voulurent le ſuivre.

(*b*) Comtes.

(*c*) La terre de Créqui eſt ſituée en Artois, ſur les confins de la Picardie.

(*d*) Poſſeſſeur.

(*e*) Comté.

(*f*) Le poëte peut-être, a voulu dire Gérard, qui fit le voyage de la Terre-Sainte avec Godefroi de Bouillon.

Digitized by Google

Chiou chievalier eſtoy preux & de boen renom,
Doutable (g) & qui portoye de Créky le ſurnom,
Pour ſie compaigne avoye eſpeuſié eune femme,
En cheile meiſme annèye, qui eſtoye foirt belle dame (h).

Lie dame eſtoye encheinte adonc s'enrolement (i)
Que feſit (k) ſen baron ſans ſen aſſentement, (l)
Maugriés us & couſteume, dont feut ſi aſtriſtieyée
K'ones en avoye mie veue de ſi déconforteyée.

Moes (m) li boen chievalier féal & treis courtois,
Par amitéy ſe dame toudis reconfortois
L'enhortant (n) d'aſſentir à ſie ſainte pourmeiſſe, (o)
Sans pleus l'en deſtourbier (p) par ſi grande deſtreiſſe.

Li vieil ſire à le dame diſoye en l'enhortant :
Outremer gion (q) eſtéy deuriant (r) men joſne temps;
Enroliéy ou m'envoye ſans congiéy de men père ;
Sye en feu bien geoyeu (s) eſtiou (t) me dame mère.

(g) Redoutable.
(h) Fort belle.
(i) Étoit enceinte lorſqu'il ſe croiſa.
(k) Fit ſon mari,
(l) Son conſentement.
(m) Mais le bon.
(n) L'exhortant.
(o) De conſentir à la promeſſe qu'il avoit faite.
(p) Détourner.
(q) J'ai été.
(r) Durant.
(s) Joyeux,
(t) Auſſi

Vos barons (*v*) veyra teil peregriner ſien roy
Sen alier ous lius ſaints batailler pour la foy ;
Et joſne & preux demourier oiſieux en Frenche
A trente ans? il aroye(*x*)vergogne & meſpriſienche (*y*).

A le parfin (*z*) le dame pouſſiéye par devotion
Feut rieſout (*a*) d'aſſenrir ou vœu de ſen baron :
S'enrolières (*b*) aveuk ly eſtous deux de ſies frères (*c*)
Et vingt ſept eſcuyers rengiés ſubs ſe bannière.

Quand le nouviel feu veneue deu(*d*)trieſte partement,(*e*)
Le dame dans ſen lit plouroye amérement,
Li chievalier perplex, oultraigiéy (*f*) de trieiſteiſſe,
Le print enter ſies bras, & foet (*g*) chele pourmeiſe :

Giou te jure mamie amour & feyaulteye ;
Sy ly prendant (*h*) ſie main, ſen anniau li a oſtéye,

(*v*) Voyager, du latin *peregrinare*.

(*x*) Il auroit.

(*y*) Mépris.

(*z*) A la fin, enfin.

(*a*) Fut réſolue, déterminée.

(*b*) S'enrolèrent, partirent auſſi.

(*c*) Que Gérard eût d'Iolande, fille de Baudouin III comte de Hainaut, Raoul, & quelques autres que Moréri ne nomme pas.

(*d*) Quand l'ordre fut arrivé de leur.

(*e*) Triſte départ.

(*f*) Outré, accablé.

(*g*) Fait.

(*h*) Prenant.

Soudein léyhant rompu & mis en deux parties ,
Sy li en ballia eune , & wardia (*i*) li moitiés.

Chele moetiié d'anniau pour nos noçphes (*k*) beni
Toudis (*l*) giou (*m*) wardereye come feal mary ;
Sie geamoie (*n*) geou reviens d'eu ſaint peregrinaige ;
Giou vos raportereye de me foy chou (*o*) chier gaige.

Quant li jor nouviel (*p*) feut avenu le maſtin ,
Li chievalier ſe dame à menéye par le main
Empriey (*q*) le vieil ſire , ſen ſeigneur & ſen père ,
L'adſeurant (*r*) que il voulſit (*s*) toudis le tenir chière.

Le viel ſire le dame tout en pleurant béſia ; (*t*)
Le chievalier en terre a gienoux ſe gietta :
Chier ſire , men boen père , pour men peregrinaige
Voulſiſſiez (*v*) my benir pour chiou lointain voyaige.

Le vieil ſire ſies hyeux & ſies deux mains lievant ,
Ou chiel , clamia (*x*) tout haut : Seigneur omnipotent ,

(*i*) Garda.
(*k*) Nôces.
(*l*) Toujours , à jamais.
(*m*) Je garderai.
(*n*) Jamais.
(*o*) Ce cher.
(*p*) Le jour nouveau.
(*q*) Près.
(*r*) Le conjurant , le priant.
(*s*) Voulut.
(*t*) Embraſſa.
(*v*) Veuilliez.
(*x*) Cria.

Beniſſies men chier fieus (*y*) en chele ſainte guiere,
Et ſi le rameney en ſe natale terre.

Sie bénict apriés (*z*) li deux de ſies ſieus meſneys, (*a*)
Apries lies acolia (*b*) avœuk tous lies croiſiéys,
Que le boen chievalier meſnoye ſubs ſie bannière,
Pour alliér conter (*c*) lies Turks, en le Sainte-Terre.

Brief adious feſit, montant ſen palefroy; (*d*)
Adonc trompes & clairions ſonnières (*e*) à hauttes vois;
Le noble troupe eſtoye nombrieuſe & legière;
Eun eſcuyer portoy ſe crois ſeur ſe bannière.

Sy chievanchières tant, q'uils rateindirent l'oſt (*f*)
Qui gea (*g*) eſtoye en route, eſtant partye pluſtoſt;
Onks on ne avoye my veu eune ſy belle arméye,
Ne ſi gente nobleiſſe, ne ſy bien eſquipeye.

Lieſchons (*h*) lies cheminer & allier outremer;
Pour remembrer leurs foets (*i*) faulroy (*k*) eun libvre entier;

(*y*) Fils, enfant.
(*z*) Après lui.
(*a*) Moins agés, plus jeunes.
(*b*) Donna l'accolade.
(*c*) Contre.
(*d*) Cheval.
(*e*) Sonnèrent, retentirent.
(*f*) Rejoignirent l'armée.
(*g*) Déjà.
(*h*) Laiſſons les.
(*i*) Faits, exploits.
(*k*) Il faudroit.

Chele ſie noble empreinſſe, & ſy nombrieuſe armade
Eſtoye coires (*l*) nomméye des Frenchois le croiſade.

Rebrouchions (*m*) vers le dame qui en peu ſe acoukia(*n*)
Deun biaux fieus ki ſie mere eun (*o*) petit conſolia ;
Le vieil ſire en ſenty eune teile lieſſe
Qu'il cachia de ſen cuer(*p*)tous rieſtans(*q*)de trieiſteiſſe.

En brief (*r*) il deſpekia des lettres ou chievalier
Empriey Satalie (*s*) poihis (*t*) d'outremer,
La eil (*v*) feut adviſiés (*x*) que deun fieus eſtoy père,
Et quen ſentéye eſtoint l'enfanchon & ſie mère.

Chele boeſne nouveille grant joyey ly cauſia,
Ches afins & amès ſoudain eil aſſemlia (*y*) ;
Grant feſte en feut meneye avœuk ſen parentaige
Dont boen nombre avœuk ly eſtoient dou ſaint voyaige.

Cheile grande lieſſe ne deuria (*z*) mie lointems :
Advint eune rencontre avœuk les meſcroyans,

(*l*) Encore.
(*m*) Retournons.
(*n*) Accoucha.
(*o*) Un peu.
(*p*) Son cœur.
(*q*) Le reſte.
(*r*) Dépecha.
(*s*) Proche la ville de Satalie.
(*t*) Pays.
(*v*) Il.
(*x*) Eût avis.
(*y*) Aſſembla.
(*z*) Dura.

Lie chievalier meſnoy tout premier ſie bannière,
En eun paiſſiaige (*a*) haſtrecht, (*b*) l'oſt eſtoy loin derrière.

Deus bannières ſuihoyent (*c*) chele dou chievalier,
Et montoint apriés ly cheu foert haſtrecht ſentier
Subs(*d*)luers(*e*)chiefs lies ſires de Breſteul(*f*)& Warennes(*g*)
De noibles cheiefs trois routes(*h*)faiſoint eune chentaine.(*i*)

Lies Turks en hault du mont ly paiſſiaige wardoint, (*k*)
Tout ouſy (*l*) dreus que greiſle luers fleiſches deſcochoint
Seur les Creſtiens, ſies queus (*m*) a coups d'eſpéyes
Combatoynt pour fourchier de cheu hault mont l'entreye.

Lies freres ou chievalier Roger (*n*) & Godefroy (*o*)
Fueres (*p*) occhis dies Turcks ou premier déſaroy,

(*a*) Paſſage.
(*b*) Etroit, reſſerré.
(*c*) Suivoient.
(*d*) Sous.
(*e*) Leurs commandans.
(*f*) Bretœuil, famille de Picardie.
(*g*) Varennes, autre famille Picarde.
(*h*) Troupe de gens de guerre, compagnie.
(*i*) Centaine.
(*k*) Gardoient, défendoient.
(*l*) Auſſi drus.
(*m*) Et eux.
(*n*) } Perſonnages inconnus aux
(*o*) } généalogiſtes.
(*p*) Furent tués au premier choc.

Digitized by Google

Avœuk plus de vingt de luers pleus forts gendarmes:
Moes pour chiou lies Creſtiens n'en prendoint mye d'allarmes.

Lies meſcroyans en haut tout been (*q*) ou largue (*r*) eſtoint;
Lies Creſtiens en montant vaillamment combatoient;
Le ſire de Creky deun moult ( ) & hault couriaige
Batailla longuement pour fourchier ly paiſſaige.

Moes adonk quen avoye foerchy (*t* lies meſcroyans,
Revenoint en leur plache toudis deus fois autant;
Là fueres occhis lies ſire de Breſteul, & Warennes,
De Magneux, (*v*) & Montguay, (*x*) autres par chinquantaines.

Lies pleus (*y*) preus, qui eſtoient enter lies eſcuyers,
Qui avoynt been waignieys(*z*)eſprons die chievaliers,
Fueres lies hoirs die Maumey (*a*),de Brimeu(*b*), de Creiſſeike(*c*).
Die Houſding (*d*), die Sempy (*e*), & le Boergne (*f*) Deiſſeike.

(*q*) Bien.
(*r*) Au large, à l'aiſe.
(*s*) Grand.
(*t*) Forcé.
(*v*) Maigneux, famille de Picardie.
(*x*) Autre famille de France.
(*y*) Plus.
(*z*) Gagné.
(*a*) Famille Françaiſe, peut-être Maimmez, alliée à celle d'Ailly.
(*b*) Famille Picarde, connue dès l'an 1253.
(*c*) Creſecques, de la même Province.
(*d*) Peut-être Hodicq Courteville, allié aux Gouffier.
(*e*) Alliée à la maiſon de Bournel.
(*f*) Ce borgne eſt inconnu.

Tretous y fuères occhis, & bien dies warletons (*g*)
Noibles & joesnes qui n'avoynt my barbe ou mentons,
Ly pietot die Clety (*h*), avœuk Jehan de Suresnes, ( )
Willaume de Biaurain(*k*), avœuk Pierron Dallènes( ).

Dies trois routes n'estoynt pleus que vingt combattans;
Lies Turcks seur ly mont etoint pleus de trois chents :
Lie chievalier en feit moult desconfitures,
Puis kehit(*m*)seur lies morts tresperchéys de navreures(*n*).

Adonck le cuer failchit (*o*) ou pietit (*p*) diemourans;
Dies trois routes ny estoint pleus que sept riestans;
Tous autres prins ou morts estendus deseur terre
Des sept trois navréys (*q*) ensemble rebrouchières (*r*).

Lies noms dies chievaliers dies sept rescapéys (*s*)
Dou poihis die Ternoi feut le seigneur d'Enbiéys (*t*)

(*g*) Jeunes Officiers, volontaires.

(*h*) Biche Cléry, maison alliée aux Crève Cœur.

(*i*) Autre famille de France.

(*k*) Maison connue en 1206.

(*l*) Autre, sur laquelle les renseignemens nous manquent.

(*m*) Tomba.

(*n*) Blessures.

(*o*) Manqua, faillit.

(*p*) Au peu de gens qui restoient.

(*q*) Blessés.

(*r*) S'en retournèrent.

(*s*) Réchappés.

(*t*) Dubiez, maison alliée aux Gouflier.

Avœuk Jean d'Azincourt(*v*)& Hugues de Hûmières(*x*)
Lies autres eſtoint venus de Frenche a cheile guière.

Sye rateindires (*y*) l'oſt eſtians tous déconfits, (*z*)
Moult doeul (*a*) en menières (*b*) luers affins & amys,
Sye pourmires (*c*) tirier de luers treſpas vengianche,
Et de lachier perdus cheile maudite engianche.

Ralons(*d*)veir que foeſoynt par nouy&(*e*)lies meſcroyans:
Lies corps dies Creſtiens mort seils aloynt deſpouilians.
Chetuy dou chievalier ſens forche & ſens leumière,(*f*)
Emmy (*g*) lies morts eſtoy giſant deſeur le terre.

Comme on le deſpouiloy, ſy treſmua (*h*) been foert:
Eun archier, le veyant, cryea: cil ny eſt mye mort;
Sy ne le faut occhir chey (*i*) le chief de le route,
On le racatera (*k*) been ker (*l*) ſens neule doute.

(*v*) Maiſon alliée á celle de Rubempré.
(*x*) Autre, connue dès 1340.
(*y*) Rejoignirent.
(*z*) En déſordre.
(*a*) Dueil.
(*b*) En menèrent, en eurent.
(*c*) Promirent.
(*d*) Retournons voir.
(*e*) Nuit.
(*f*) Sans connaiſſance.
(*g*) Parmi.
(*h*) Remua.
(*i*) C'eſt.
(*k*) Rachetera.
(*l*) Bien cher, cherement.

Digitized

Adonk on le querkia, (*m*) loyey (*n*) en eun mantel, (*o*)
Seur eun keval, (*p*) cil feu meſnéy en eun hamel ; (*q*)
Là ou en viſetia (*r*) ſes navreures morteiles
Deſeur lies quiels ont meit unguens & apareiles.

Li povre chievalier ne avoye neul ſentiment,
Pour (*s*) chiou que il avoye perdu par tro de ſang :
Moes come joſne eſtoy & de foerte nateure,
On cuidia (*t*) que il polroy warir (*v*) de cheis (*x*) navreures.

Lies ſens & le parole ly eſtians retournéyes,
Cheut feut pour ſie douloir (*y*) die ſe calamitéys.
Que de miſiéres las en eun ſi deur ſervaige !
Volroy (*z*) been mieus moirir que vivre en eſclavaige.

Li moeſtre (*a*) qui l'avoye a ly pour ſen butin,
Ly feſit amittéy (*b*), ly fit beſier ſie main :
Li chievalier noyoyſt (*c*) mye rien de ſen lengaige,
Moes veit bien que il ne voloy my ly fœre ouſtraige.

(*m*) Chargea.
(*n*) Lié.
(*o*) Et enveloppé dans un manteau.
(*p*) Cheval.
(*q*) Hameau.
(*r*) On viſita.
(*s*) Parce que.
(*t*) Penſa, crut.
(*v*) Pourroit guérir.
(*x*) Ces.
(*y*) Plaindre, lamenter.
(*z*) Il voudroit.
(*a*) Maître.
(*b*) Amitié.
(*c*) N'entendoit.

Si kiera (*d*) ai gienous mitan (*e*) d'un anniau d'or
Qu'il monſtra qu'on avoye prins deſpouillant ſen corps,
Enclos en eun bourſin, (*f*) avœuk un relikiaire,
Qui ly furent rendeus par pitéy (*g*) ſie miſiére.

Gea (*h*) eil ſie wariſſoy, (*i*) cuidant ſi racatier, (*k*)
Pour deux chens bezians (*l*) d'or, deſpekia meſſagier
A l'oſt des Frenchoys, moes fœſans (*m*) cheu vayaige,
Feut occhis des Creſtiens qui fières (*n*) moult carnaige.

Dies meſcroyans boen nombre eſtant tous déconfis,
Ou parfond de Sourye(*o*)ſen mœſtre adonk ſy enfuys:
Faleut que il ly ſuihit (*p*) en deure ſervitude,
Sen eſclavaige adonk comenchia ly eſtre reude.

A l'oſt dou roy Loys on cuidoy pour chiertain (*q*)
Lie chievalier occhis avœuk been pleus de vint,
Been nobles eſcuyers ſervians ſubs ſie bannière,
Sies affins & vaſſiaux avœuk ſies deux frères.

(*d*) Redemanda.
(*e*) La moitié.
(*f*) Petite bourſe.
(*g*) Par pitié de.
(*h*) Déjà.
(*i*) Guériſſoit.
(*k*) Racheter.
(*l*) Beſant, monnoye des empereurs de Conſtantinople.
(*m*) Faiſant.
(*n*) Firent.
(*o*) La Syrie.
(*p*) Suivit.
(*q*) Sûr, certain.

Lies

Lies premiers meſſagiers qu'en Frenche on deſpékia ,
Aportires nouveiles die tous cheys treſpaſſa : (*r*)
Se dame , en l'aprendant (*s*) keut (*t*) en terre paſméye ;
Li vieil ſire Gierard (*v*) onkes n'eut mye ſantéye.

Peu apreys morut le vieil ſire d'ennuy.
Le dame ot béen voleu morir avœukes ly ;
Neteſli (*x*) enfenchon , pour qui le povre mère
Toutte deſconfortéye , lamentoye ſie misère.

Eun frère ou chievalier en Frenche demourey ;
Vouloy dies caſtellenies (*y*) ſe fœre adheritiéy (*z*)
Pour tollir le meneur (*a*) de ſen droit d'heritaige ,
Pour chiou le povre dame enduroye moult outraige.

Lie povre chievalier quy gea eſtoy meſnéy
Ou poihis de Sourie , en ſe captivetéy ,
Pourmetoy beén toudis ſen racapt (*b*) a ſen mœſtre
Que avoye commenchyéy par eune boeſne lettre.

(*r*) Ces morts.
(*s*) L'apprenant.
(*t*) Tomba.
(*v*) Gérard.
(*x*) Si ce n'eût été le jeune enfant.
(*y*) Des chateaux.
(*z*) S'emparer , ſe rendre héritier.
(*a*) Souſtraire le mineur à ſon droit , le lui enlever.
(*b*) Rachapt.

Moes falloy ſtapendant (*e*) ſervir & beſoingnier,
Lie povre eſclaive, las, ne ſavoye neul meſtier,
Par pitey on lie meit a wardier (*d*) lies ouailles (*e*)
Subs eun premier berkier (*f*) qu'avoye tro de beſtailles.

Lie povre eſclaive, las, (*g*) en wardiant lies troupiaux,
Clamoy toudis a Dious (*h*) fœre finir ſies maux :
Moes jamoes ne pooit (*i*) oyr neules novelles
De Frenche, & diemouroit ſubmis ous Infidelles.

Gea ſept annéys paſſéys de ſie captivetéy,
Morut ſen mœſtre quy de ly avoye pitéy ;
Vendu feut ou markiéy (*k*) tout enſy que eune beſte ;
Et viſitéy tout neud dies piéyes dus qua ſe teſte.

Si feut vendu been kier, (*l*) eſtiant coires (*m*) fœrt & biau,
Deun ſy grand corſiaige (*n*) qu'on n'en voye-mie ſie hault ;
Et diſoy t'on de ly qu'eſtoy noble de Frenche
Qui ſeroy racatéy de nombrieuſe finenche.

(*c*) Cependant.
(*d*) Garder.
(*e*) Moutons.
(*f*) Berger.
(*g*) Hélas !
(*h*) Dieu.
(*i*) Pouvoit.
(*k*) Marché.
(*l*) Bien cher.
(*m*) Encore.
(*n*) Corſage, ſtature.

Sy eſqueut (*o*) à eun mœſtre foert deur & feurieux,
Qui haihoit (*p*) tous Creſtiens, & forchenéy (*q*) contre eux,
Sy ly feit endeurier le pleus reude eſclavaige,
Et tout de prime abord ly feſit forche (*r*) oulſtraige.

Regnie (*s*) tie lay, tes gens: jou tie deſlibreray (*t*);
Teu voy been que tretous eils t'ont abandonnéy;
Leſche (*v*) tie chirconchire, nos propheite reſclame, (*x*)
Diſoy teil, teu eras terres, pecunes (*y*), & feme (*z*).

Toudis le pourſuihoy, volant que il reynia
A le loy dies Creſtiens, & qu'en Mahom (*a*) cuidia; (*b*)
Pour chiou en eune tour enclos, kerkiey (*c*) de keines, (*d*)
Ly povre eſclaive feut mys à deures cadeines. (*e*)

Moes, tandis qu'en Sourye tant de maux enduroye,
Le dame eſtiou (*f*) en Frenche perſicutéye eſtoye:

(*o*) Echut.
(*p*) Haïſſoit.
(*q*) Forcené.
(*r*) Force, beaucoup.
(*s*) Renie, abjure.
(*t*) Délivrerai.
(*v*) Laiſſe-toi circoncire.
(*x*) Reclame, aye recours.
(*y*) Pecune, pécunia, argent.
(*z*) Femme.
(*a*) Mahomet.
(*b*) Crut.
(*c*) Chargé.
(*d*) Chaînes.
(*e*) Peines, tortures.
(*f*) Auſſi.

Sien biau frère voloy embler, maugréy joſtiche (g)
Lies terres de Créki, feſſin (h), & appendiche (i).

Li père de le dame eſtoy loin demourant
En poihis de Bertaigne, (k) eun ſeigneur fœrt poiſſant:
Mœs par tros eſlongiéy (l) pour foere le defenche (m)
De ſie fieule (n) qui n'avoye preys d'yelle aſſieſtanche. (o)

Si voloy que lie dame print pour ſen défenſieur
Eun deuxiéme Baron, & foert noble ſeigneur,
Qui been enamouréy (p) d'icheſle beile dame,
Dies lointemps pourſuihoy (q) à l'avoir pour ſe feme.

Mœs toudis (r) en Sourye li povre eſclaive eſtoyt
Ou coupleit (s) d'eune tour qui n'avoye mie de toict;
Ou le ſoleis dardoy ſynon ſeur lies monteye (t)
Ou (u) aſſieyé eil eſtoy le loing de le journéye.

(g) Juſtice.
(h) Freſſin.
(i) Dépendances.
(k) Bretagne.
(l) Eloigné.
(m) Défence.
(n) Sa Fille, peut être Mahaud de Craon.
(o) Aſſiſtance, ſecours.
(p) Amoureux.
(q) Pourſuivoit, cherchoit.
(r) Cependant, toujours.
(s) Au plus haut.
(t) Degrez de l'eſcalier.
(u) Aſſis.

Eune eſculéye (*v*) de ris, & eune poſtéye (*x*) d'ieau,
Eune maneye (*y*) d'eſtrain, (*z*) tous les jours eil avoye:
Dies menotes a ſies mains, a ſies piéys des entraives,
Par eune lungue (*a*) keine ou meur tenoye li eſclaive.

D'aucuenes fœs ſen mœſtre voloy que il deſchendits, (*b*)
Pour regnyer ſe loy ſie lie preſſoy toudis,
Et le feſoy feſſier (*c*) avœuk eune eſcourgieye (*d*)
Juſqu'au ſang ruchelier (*e*) de ſe char eſcorcheye.

Durant preys de trois ans feut toudis martiréy, (*f*)
Sans que peur des tourmens eil voulſy (*g*) renyey, (*h*)
Sy ne pooit morir maugréy tant de ſouffrenche,
Et ſy n'eſperoy mye riechepvoir (*i*) alliegienche. (*k*)

Chiou mau (*l*) mœſtre veant que il ne voloy cangier, (*m*)
Que jeamœs on ne vency pour lie racatier, (*n*)

(*v*) Ecuellée.
(*x*) Potée deau.
(*y*) Poignée, plein la main, *manata*.
(*z*) Paille, chaume, *eſtramen*.
(*a*) Longue.
(*b*) Deſcendit.
(*c*) Fouetter.
(*d*) Lanière, foüet.
(*e*) Ruiſſeler, couler.
(*f*) Tourmenté, martyriſé.
(*g*) Voulut.
(*h*) Renier.
(*i*) Recevoir.
(*k*) Soulagement.
(*l*) Mauvais.
(*m*) Changer.
(*n*) Racheter.

Dépitéy (o) ly diſiſt: diemain ſans diférenche,(p)
Teu ſera eſtrangléy en me propre preſenche.

Lie pove eſclaive, adonk ſe veant condempnéy ;
Quy morir deſiroy de boenne voulentéy,
Se treveia (q) conſoléy entendant ſie ſentenche ;
Et que finer alloye ſe lungue penetenche.

Remontéy a le tour, a gienoux ſie geſtia,
A Dious, a notre Dame ſen aime commendia, (r)
Au boen Sainct Nicolay feit eſtiou ſe prière,
Puis laſſiéy (s) s'endormeit, coukiéy (t) a plate terre.

Li jour eſtoy veneu; le ſoleis ſie lievoy, (v)
Quant l'eſclaive cuida que l'on le reveillyoy,
En eun bos (x) ſie treuvia, & ſies keines rompues :
Sy penſia que il reſvoy, ou avoye la berlue.

Sies pieys, ſies mains ſentiant ni eſtre pleus attaquiéys, (y)
Eil ſie dreſchia (z) tout droict,& ſie meit a marchiéys,

(o) Plein de dépit, de rage.
(p) Retard.
(q) Trouva.
(r) Recommanda.
(s) Las, fatigué.
(t) Couché.
(v) Levoit.]
(x) Bois.
(y) Attaché, retenu.
(z) Dreſſa.

Tout en brochiant (*a*) li bos, cuidant, emmy ſien (*b*) ſomme,
Que deſlibrey (*c*) l'avoye queuque pitoyable homme.

Eil pourpenſoy (*d*) comment deu poihis ſortiroy,
Ne recogniſchant (*e*) mye le bos où il eſtoy :
Moes en marchiant toudis, eil treuva eune voye,
Et veit eun boſquillon (*f*) dont eu been moulte geoye.

Li boſquillon cuida veir eun grant revenant,
Qui l'eſpeutia (*g*) ſi foert que il s'enfouy tout couriant;
Sy deskarney (*h*) eſtoy & tannèy (*i*) de viſiaige
Que de eun vrey revenant avoy meyne (*k*) & imaige (*l*).

Tout nud fors eun ſeyhon (*m*) ſans menches (*n*) & foert eſtreyt,
Quy a mittan ſies cuiches (*o*) tout ou pleus deſchendoy,
Et eune foert lungue barbe, & ſie teſte tondeue,
Se piau toute noirchie (*p*) eſtoye treys fœrt peleue (*q*).

(*a*) Traverſant les brouſſailles.
(*b*) Son.
(*c*) Délivré.
(*d*) Penſoit, réfléchiſſoit.
(*e*) Reconnaiſſant.
(*f*) Homme qui coupe le bois.
(*g*) L'épouvanta.
(*h*) Décharné, maigre.
(*i*) Bazané, noir.
(*k*) Mine.
(*l*) Figure, repréſentation.
(*m*) Sarot, ſurtout.
(*n*) Manches.
(*o*) Cuiſſes.
(*p*) Noircie.
(*q*) Velue.

'Apriey li boſquillon coureut & lie rateint, (*r*)
En langue de Sourye eil kiera (*s*) ſen quemin, (*t*)
'Adonk li boſquillon, cuidant que il feut ſauviaige;
Ly diſit en Frenchois: giou n'oye (*v*) mie vos langaige.

Lie povre chievalier ne ſavoy ſe il reſvoy,
Nie dou li boſquillon paroloy (*x*) en Frenchois:
Men boen amey, dis my en queils lius chy (*y*) nous ſommes
Giou me treuve perdus, & n'y cognois perſonnes.

Li forèt de Créky on apyele (*z*) cheys bos,
Seur lies marches (*a*) de Flandres, jouxte (*b*) le Boulenois;
Diſit le boſquillon; ha tu par queuque (*c*) oraige,
Captif en eun navire, deſeur (*d*) mer foeſt naufraige?

Soudain le faſche (*e*) en terre, & ſies deux bras en crois,
Eſtendues de ſen long, li chievalier clamoys:
O Dious omnipotens deu ciel & de le terre,
Par queu (*f*) mirauke (*g*) a t'eu foeſt finer me misère!

(*r*) Rejoint, rattrape.
(*s*) Demanda.
(*t*) Chemin.
(*v*) N'entends.
(*x*) Parloit.
(*y*) Ici.
(*z*) Appelle.
(*a*) Frontières, confins.
(*b*) Proche.
(*c*) Quelque.
(*d*) Deſſus, ſur.
(*e*) La face, le viſage.
(*f*) Quel.
(*g*) Miracle.

Digitized by Google

De terre rieſlevey, (*h*) diſit ou boſquillon :
Le vieil ſire Giérard eſt eil en vie ou non,
Se dame avœuk ſen fieus, toutte le meſionnéye (*i*)
Et le frère, ſont eils vievans & en ſantéye ?

Giea piecha (*k*) le vieil ſire d'ennuis eſt treſpaſſéy ;
Y a preys de dis ans, & den puis ſen dieſchey, (*l*)
Balduin (*m*) derain Fieus veult tollir l'hiéritaige,
Et pour chiou a le dame a foeſt foerche (*n*) & oulſtraige.

Le père de le dame, qui eſt coires (*o*) vivant,
Avœuk ſen eſneys (*p*) fieus ſunt veneus eſſepreiſment (*q*)
Pour le foere aſſentir à nouviau mariaige,
A chele fin de wardier ou meneur (*r*) l'hieritaige.

Sie been le wardera le ſire de Renty, (*s*)
Proche affin eil eſtoy deu ſire de Créky :
Foert poiſſant en vaſſiaux, en moyens (*t*), & en terre ;
Le dame ne pooit (*u*) miex coiſir (*v*), ne mieus foere.

(*h*) Relevé.
(*i*) Sa maiſon, ſa famille.
(*k*) Depuis longtemps.
(*l*) Décès, mort.
(*m*) Baudouin.
(*n*) Violence.
(*o*) Encore.
(*p*) Fils aîné.
(*q*) Exprès.
(*r*) Mineur, enfant en minorité.
(*s*) Famille d'Artois, tombée dans celle de Croy.
(*t*) Richeſſe, revenu.
(*u*) Pouvoir.
(*v*) Choiſir.

Le dame par tout (*x*) chiou vea ſe remarier,
Enhuy (*y*) a l'heure de ſexte en le va eſpeuſier : (*z*)
Grant feſte on y fera ; y a moulte nobleieſſe ;
L'amoſne (*a*) on te donra ; eil ara largieſſe.

Lie chievalier ſuyhit (*b*) le voye tout dus (*c*) quau bout,
Ou ſortir de cheys bos ſie recongnut partout :
Si feut droit au caſtiau, (*d* avoeuk grand preiſſe, (*e*)
Ou tout caſcuens (*f*) eſtoy en geoyey (*g*) & en lieſſe.

Lies quieſteurs (*h*) qui wardoyent lies tours, jouxte le pont,
Le veiant preys di entrer, ne lie voulières (*i*) poent :
Que kières (*k*) teu cheens? (*l*) d'ou vien teu ſi ſauvaige?
Eis teu eun matelot reſcapéy (*m*) di eſclaivaige ?

Gious (*n*) ſouis eun peregrin (*o*) rieſtourney (*p*) d'oultremer,
Mes ameys, à vos dame ſie me fault paroler,

(*x*) Pour ces raiſons, à cauſe de celà.
(*y*) Aujourdhui.
(*z*) Epouſer.
(*a*) L'aumône, la charité.
(*b*) Suivit.
(*c*) Juſques.
(*d*) Chateau.
(*e*) Avec célérité, vite, à la hâte.
(*f*) Chacun.
(*g*) Joyeux.
(*h*) Le guêteur, la ſentinelle.
(*i*) Voulut.
(*k*) Demandes.
(*l*) Céans, ici.
(*m*) Réchappé.
(*n*) Je ſuis.
(*o*) Pélérin.
(*p*) Revenu.

Digitized by Google

Diſit lie chievalier, cheſt aſoere qui preiſſe :
Lieſcheſme (q) allier empriey le dame vos mœſtreiſſe.

Nos dame ne peut mie enhuy te paroler :
Chey maſtin ou mouſtier (s) on le vea marier ;
On eyſt (r) à l'atourneyr ; (t) attens le ou paiſſiaige ;
Ou caſtiau ny entrera home ſy treis ſauviaige.

Eune heure apreys le dame ſuyhie (u) de ſies parens,
Atournéye (x) pour lies nopches de biaux acouſtremens, (y)
Deſchendye ſeur le pont, par ſen fienchéy (z) menéye, (a)
Et aloye ou mouſtier pour y eſtre eſpeuſiéye. (b)

Seur le pont l'arreſtia li povre chievalier :
Giou vien, me noble dame, dou poihis d'oultremer
Deu ſire de Créky vous annunchier (c) nouveille,
Le queu (d) denpuis ( ) dis ans eiſt en priſon crudeille (f).

(q) Laiſſez-moi.
(r) L'égliſe.
(s) Eſt.
(t) L'ajuſter, faire ſa toilette.
(u) Suivie.
(x) Parée.
(y) Habillemens, ajuſtemens.
(z) Fiancé, futur époux.
(a) Conduite.
(b) Fpouſée.
(c) Annoncer, apprendre.
(d) Lequel, qui.
(e) Depuis.
(f) Cruelle.

Le dame ne avoye mie neul doubte du treſpas
De ſen chier ſire quen (g) cuidoy mor ou combas
Conter lies meſcroyans, moes d'uſne (h) amour fideille
Relicte (i) aroye voleu demourier toudis teilé.

Sie portant (k) rieſpondit: vrey ni eſt mie vos raports:
En meſnant ſe bannière, men baron kehit (l) morts;
Sies frères & vint trois eſcuyers y reſtières (m)
Sies queus tous fuères (n) occhis fors ſept qui ſe ſauvières (o).

Li ſire de Créky adonc ne feut occhy,
Reprint lie chievalier, car, dame, le veychy; (p)
Raviſieiz (q) been chey (r) my, maugréy tant de miſière,
Connechez vos mary quy vos avoye ſy kière. (s)

Geamoes ne cuideroye que teu ſoys men mary,
Sie teu ne me raconte chiou que il feſiſt le nouyct
De ſen departement, quand dens men lict coukiéye, (t)
Gieſtoye ſi treis (u) dolente, & ſi deſconfortéye.

(g) Que l'on.
(h) D'une.
(i) Veuve.
(k) Pourtant, cependant.
(l) Tomba.
(m) Reſtèrent.
(n) Furent.
(o) Sauvèrent.
(p) Voici.
(q) Regardez, examinez.
(r) C'eſt.
(s) Chère.
(t) Couché.
(u) Si fort, tant.

Vos anniau d'eſpeuſailes (*x*) en deus giou le rompy ;
Vos printes le mitan , l'auter (*y*) giou le wardy ; (*z*)
Dame , le veychy coire de me foy cheu chier gaige
Que geadis (*a*) jou vos aye baillyéye (*b*) en mariaige.

'Adonk clamea le dame : vos y eſtes men mary ;
Jou vous reicongnoy been men baron ſie kiery.(*c*)
Soudein enter ſies bras ſie gieſta tranſportéye ;
Sy eſbahie (*d*) eſtoye qui ele y reſtia paſméye.

Moes en voloy doubtier (*e*) , le ſire de Renty
Geadis amey affin deu ſire de Créky ,
Et diſoy : ches been ly a ſen treys hault corſiaige ;
Moes jou ne le recognoy mie à ſen viſiaige.

Le père de le dame leyhant (*f*) been raviſiéy (*g*)
Diſit : jou men remembre (*h*) chey ly moes foert cangiéy (*i*)

(*x*) Epouſailles.
(*y*) L autre.
(*z*) Gardai.
(*a*) Jadis.
(*b*) Donné.
(*c*) Chéri.
(*d*) Étonné.
(*e*) Douter.
(*f*) L'ayant.
(*g*) Conſidéré , fixé.
(*h*) Je me le rappelle.
(*i*) Changé.

Quant eil ſiera veſtu & been lavey gieſteime (*k*)
Que tout caſcuen le recongnichera (*l*) de meiſme.

Quant lies ſens de le dame fuères eun pou rapeuryèye, (*m*)
Devers ſen fieus meneur y elle s'ye(*n*)eiſt reſtournèye,
Diſiant : veiez, (*o*) voichy vos ſeigneur & vos père,
Veniey (*p*) le ſaluter (*q*) a deus genious en terre.

Li ſire print ſen fieus, en ſies bras le preiſſoye;
Le joeſne demiziel (*r*) foert bel enfain (*s*) eſtoye,
Et diſoy : chey dont vous que me kière (*t*) dame mère
Plouroye, diſant : tout eiſt perdu avœuk vos père.

Stapendant tout caſcuens ſur le pont eſtampis, (*u*)
Dames & cavaliers, treſtous been haheuris; (*x*)

(*k*) J'eſtime, je penſe.
(*l*) Reconnaitra.
(*m*) Repoſés.
(*n*) S'eſt.
(*o*) Regardez.
(*p*) Venez.
(*q*) Saluer, faire la révérence.
(*r*) Damoiſeau, jeune-homme.
(*s*) Enfant.
(*t*) Chère, chérie.
(*u*) Debout.
(*x*) Surpris, étonné.

Tous caſcuens voloy veir & paroler ou ſire,
A rieſpundre (*y*) à treſtous ſy ne pooit ſeufire.

Deus cingnes (*z*) ſur le pont s'eſbaſtoynt (*a*) deſeur liau ;
Et de leurs becqs tiroint eune moityé d'anniau
Treis luiſant deun rouby (*b*) ; le dame l'eyhant veue
Criea : cheys le mitan de men anniau perdue.

Seur les cingnes eun queſtieux deu pont en liau ſautia ;
Leurs print cheile moitié d'anniau, & la portia
Ou ſire quy avoye l'auter mitan bailliéye
Pour ſie recogniſanche (*c*) a ſie preime (*d*) abordéye (*e*).

On reboutia (*f*) enſemble cheys deus moytiés d'anniau
Qui avoynt engraviéy (*g*) dedens eun eſcritiau,
Deu nom deu ſire avœuk chely dichele dame
Que il ly auroit donney en l'epeuſiant (*h*) ſe feme.

(*y*) Répondre.
(*z*) Cygnes.
(*a*) S'égayoient.
(*b*) Rubis.
(*c*) Sa reconnaiſſance, ſe faire reconnaitre.
(*d*) Première.
(*e*) Arrivée.
(*f*) Remit.
(*g*) Gravé.
(*h*) L'épouſant.

Caſcuens clamia mirauke: moes chiou myrèen (*i*) ni eſtoy
Émprey de chely qui dieſlibérèy (*k* avoy
Li povre chievalier par been pleus grand merveilles
Sie leur diſit : vous nen cuiderye (*l*) vos oreilles.

Sy rekiera (*m*) le ſire ou caſtiau remontiet (*n*)
Ou feut lavey, veſtu mieus quon peut l'acouſtrer : (*o*)
Seur ſe teſte tondeue on veſtit eun vieil heaume (*p*)
Adonk ne ſemloy (*q*) pleus eſtre eun ſi ſauviaige home.

Le banquet pour lies nocpches eſtoy tout apreſtéy ;
Caſcuens ſie meit a taule (*r*) a boire & feſtinéy ; (*s*)
Li ſire racuntia (*t*) à ſe noble aſſemléye (*u*)
Come de li eſclavaige & mort feut deſlibrèye.

Si diſit que ſies keines eſtoynt reſtéys ou bos
Ou s'eſtoy rieſveilliéy ; on lies kieria (*x*) ſietot (*y*)

(*i*) N'étoit rien.
(*k*) Délivré.
(*l*) Croirez.
(*m*) Requit, demanda.
(*n*) Remonter.
(*o*) L'arranger.
(*p*) Caſque, chapeau.
(*q*) Sembloit, paraiſſoit.
(*r*) Table.
(*s*) Manger.
(*t*) Raconta.
(*u*) Aſſemblée.
(*x*) Alla chercher.
(*y*) Sur le champ.

Tout

Tout le noble aſſemlyey feut lies veir ſeur le plache (ʒ)
Ou tous caſcuens a Dious a gienous rendit grache.

Veniſt (*a*) à cheys nouveilles ſen frère Biauduin,
Le boen ſire Raoul ly pardoinia (*b*) ſoudein
Lies guière qu'avoit foet pour tollir l'hiéritaige
Au joſne Biauduin deuriant (*c*) ſen eſclavaige.

Lointemps feuſt meſnéye feſte ou caſtiau de Créky,
Y féut criéy Noel, & largieſſe on y fiſt;
Dens lies poihis voeſins en voliea (*d*) lies famèys (*e*)
Petites & grandes gents treſtous been eſtonèys.

Li ſire avœuk ſe dame veſqueiſt pleus de vint ans
En grand amour, & œut encoires ſept enfans,
Funda eun grand mouſtier (*f*), feit dons ous monaſtières
Et amandia (*g*) tous cheus qu'avoint fundiéys ſies pères.

(ʒ) Place, lieu, endroit.
(*a*) Vint.
(*b*) Pardonna
(*c*) Pendant.
(*d*) Vola, ſe répandit.
(*e*) Bruit, nouvelle.
(*f*) L'Abbaye de Ruiſſauville, en Artois.
(*g*) Fit de nouvelles largeſſes.

N. B. Cette romance eſt peut être un des monuments les plus curieux de l'ancien idiôme Picard, ce qui donnera lieu ici à une obſervation qui a déjà été faite : la Picardie diſpute à la Provence l'honneur d'être le berceau de notre poéſie françaiſe ;

cette première province prétend que ſes poétes ont dévancé les Troubadours, & leur ont ſervi de modèles ; les graces, l'harmonie & la légereté du jargon Provençal peuvent avoir fait oublier la naïveté du langage Picard ; le midi, en fait de poéſie, aura toujours la prééminence ſur le nord ; les vers ſe plaiſent aux lieux où naiſſent les fleurs, où ſourit un beau ciel ; voilà pour quelle raiſon la Grece ſemble avoir été formée par la nature pour être le ſéjour de prédilection des Muſes : il ne falloit rien moins que la verge de fer du deſpotiſme & la ſervitude la plus ſtupide pour détruire un ſi précieux avantage : encore les malheureux Grecs d'aujourd'hui ont-ils de la peine à ne pas ſe reſſouvenir qu'Homère, Anacréon, &c. ſont nés parmi eux ; ils charment leur eſclavage par des idées poétiques, & font des vers que les jeunes filles chantent.

FIN DU TOME PREMIER.

COMPLAINTES

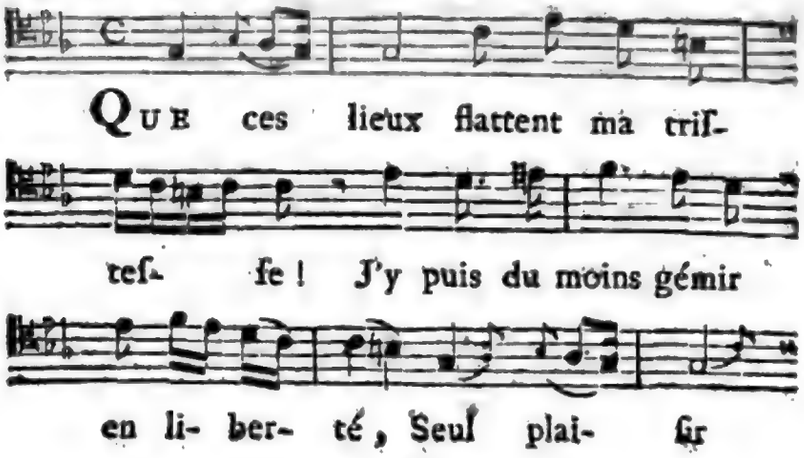
DU

SIRE DE CREQUI.

PREMIÈRE COMPLAINTE.

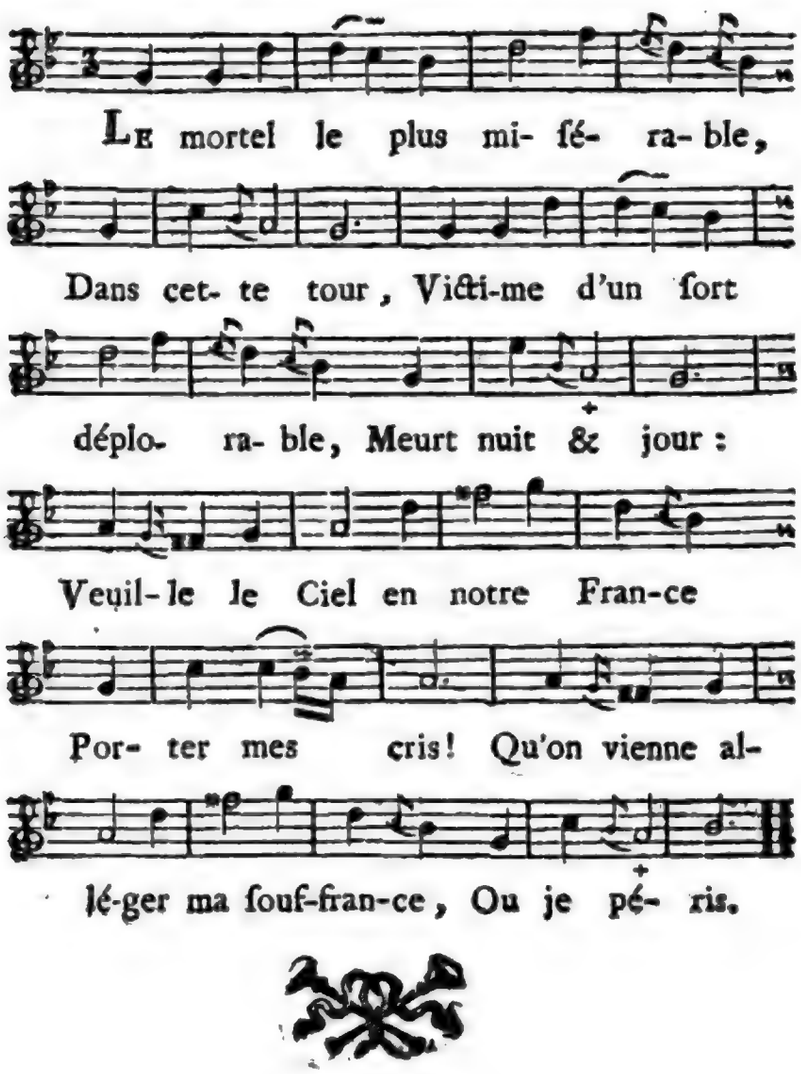
Muſique de M. LE BOUCHER DUCROSCO.

Larghetto con expreſſione.



SECONDE ET DERNIÈRE COMPLAINTE.

Muſique de la Romance d'Alix & d'Alexis, de M. de Moncrif.



TABLE

DU TOME PREMIER.

SALISBURY.

WARBECK.

LE SIRE DE CRÉQUI.

920985

Digitized by Google

Digitized by Google